

Essai philosophique sur le
corps humain : pour servir de
suite à la "Philosophie de la
nature". vol. 3 / [par J.-B.-C.
[...]

Delisle de Sales, Jean-Baptiste-Claude (1739?-1816). Auteur du texte. Essai philosophique sur le corps humain : pour servir de suite à la "Philosophie de la nature". vol. 3 / [par J.-B.-C. Delisle de Sales]. 1773-1774.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

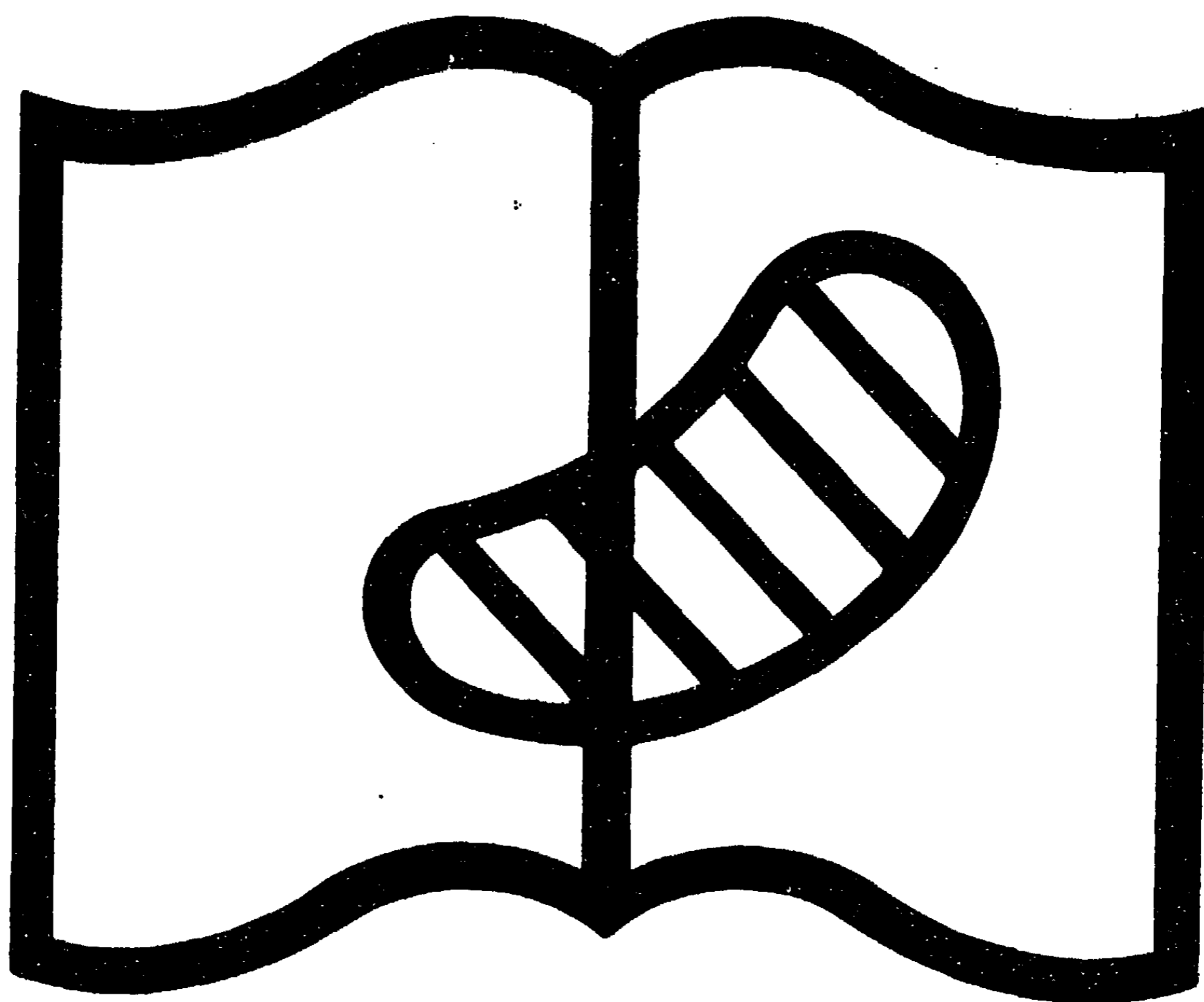
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

R 20749

1774

**Delisle de Sales, Jean-Baptiste Claude
Izouard (ou Isord de Lisle) dit**

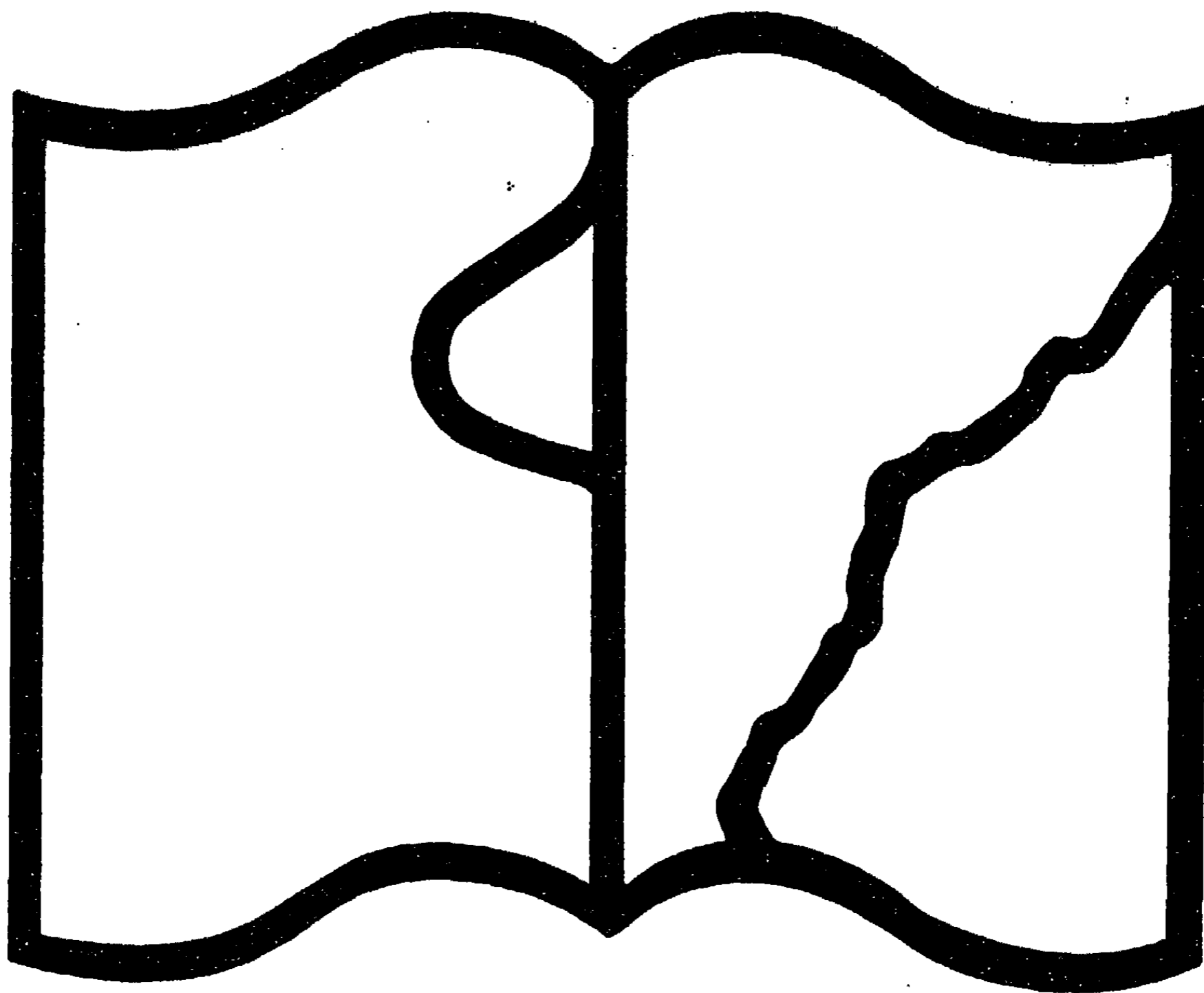
***Essai philosophique sur le corps humain,
pour servir de suite à la "Philosophie de la
nature"***



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Original illisible

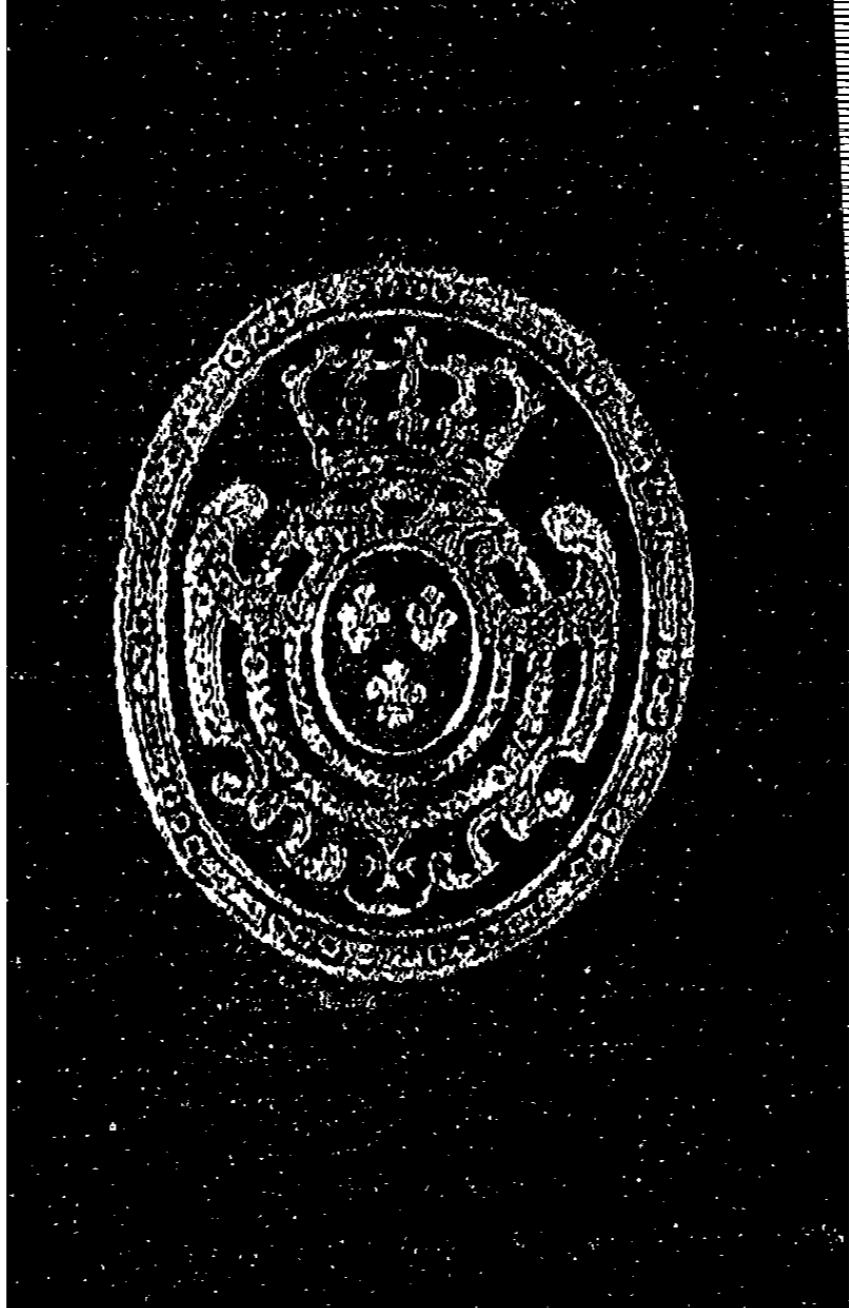
NF Z 43-120-10



**Symbole applicable
pour tout, ou partie
des documents microfilmés**

Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



R. 2946

D. 3.

8.

107.10

ESSAI
PHILOSOPHIQUE

SUR

LE CORPS HUMAIN,

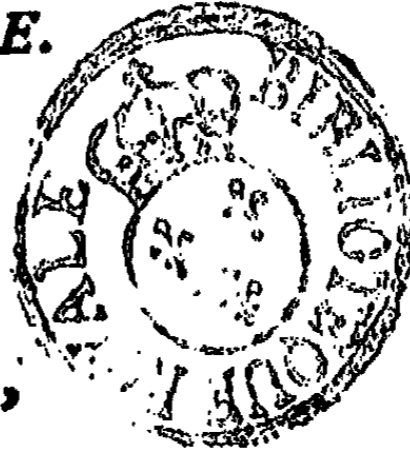
POUR SERVIR DE SUITE

A LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

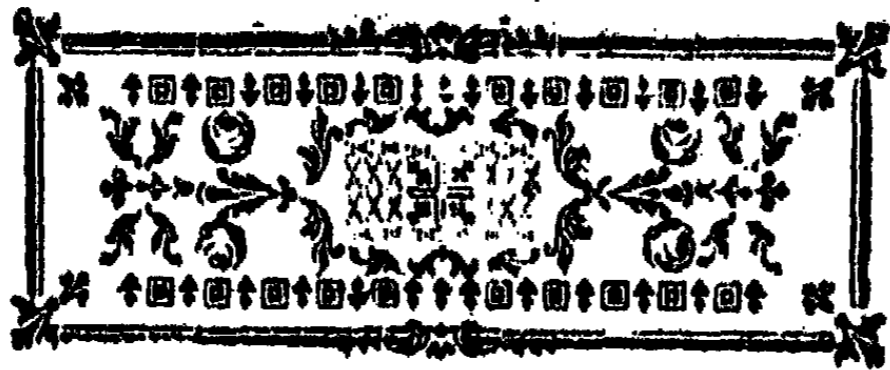
Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.
Juvenal, Satyre XIV.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LXXIV.



T A B L E
DES CHAPITRES

E T

DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

SUITE DU CHAPITRE VI.
DE LA SECONDE PARTIE DU LIVRE III.

ART. II. *DE la dégradation
humaine , qui est notre ou-
vrage ,* **Page 1.**

T A B L E

<i>Des Parures factices substituées à la Beauté,</i>	4
<i>Du Rouge : Dialogue entre Ninon de l'Enclos & Milord Chesterfield,</i>	23
<i>De la Mode,</i>	37
<i>Des différentes manieres de dé- grader la tête de l'homme,</i>	52
<i>De quelques autres Usages bisarres & cruels,</i>	66
<i>Des insultes faites à la Na- ture dans les organes généra- teurs,</i>	80
<i>Des Eunuques.</i>	114
<i>Histoire de Narsès,</i>	147
CHAP. VII. Des moyens d'em- pêcher la machine humaine de se dégrader,	186
ART. I. La Nature ne fait	

DES CHAPITRES.

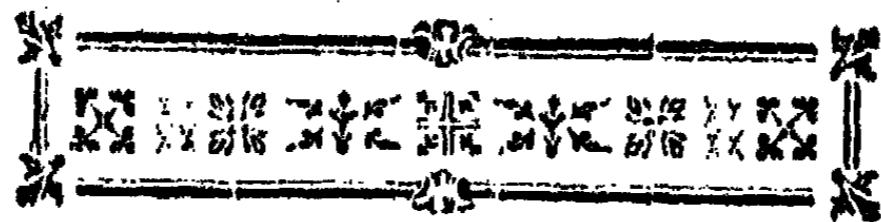
<i>point d'êtres malades ,</i>	190
ART. II. <i>De la Médecine de la Nature , & de celle des Médecins ,</i>	203
ART. III. <i>De la Nourriture de l'Homme ;</i>	227
ART. IV. <i>Des Plaisirs solitaires ,</i>	247
ART. V. <i>Idée de la force que peuvent acquérir nos organes ,</i>	259
ART. VI. <i>Du terme de la vie humaine ,</i>	270
CHAP. VIII. <i>Du Suicide ,</i>	279
ART. I. <i>Histoire des fameux Suicides ,</i>	282
ART. II. <i>Considérations sur ces faits ,</i>	300
ART. III. <i>Principes ,</i>	305

T A B L E, &c.

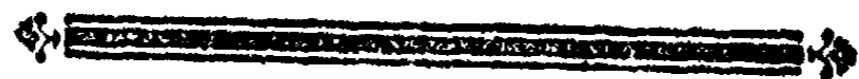
ART. IV. Corollaires, 309
ART. V. Des Apologies du
Suicide, 324
ART. VI. Réflexion que fait
naître le Testament des deux
Anglomanes, 353
ART. VII. De quelques Insti-
tutions sur le Suicide, 259
ART. VIII. Mémoire adressé
aux Législateurs, par la Veu-
ve d'un Citoyen puni pour le
crime de Suicide, 372
CONCLUSION des trois pre-
mieres Parties de la Philo-
sophie de la Nature, 372

Fin de la Table des Chapitres.

DE



DE LA
PHILOSOPHIE
DE
LA NATURE.



SUITE DU CHAPITRE VI.
DE LA SECONDE PARTIE DU LIVRE III.



ARTICLE II.

*De la dégradation humaine,
qui est notre ouvrage.*

QUE ne suis-je né vieil ! disoit à
ses disciples l'Arabe Averroës ; &
Tome VI. A

ce mot plein de sens ne fut entendu que par le petit nombre de sages qui étoient en état de le prononcer.

Pour moi, quand je vois tout ce qu'ont fait les préjugés des hommes, leur superstition timide & leurs loix féroces, pour dégrader en eux la beauté simple & sublime de la Nature, espérant que l'insensibilité qu'amène l'hiver de l'âge par l'endurcissement des organes, me rendroit moins malheureux du malheur de tout ce qui m'environne, je suis tenté quelquefois de faire le vœu d'Averroës.

Il ne s'agit pas ici de quelques usages bizarres & obscurs adoptés au fond de l'Afrique ou du Nouveau-Monde par des sauvages ; je parle d'une conspiration presque générale de toutes les nations pour substituer au beau primitif le beau

de convention qui le défigure , & pour mutiler la machine humaine sous prétexte de l'embellir.

Au milieu de ce torrent d'erreurs & de crimes , de tems en tems la voix des Philosophes s'est fait entendre ; on leur a applaudi , mais le monde moral a continué de rouler sur le même axe.

Ne nous lassons point de plaider la cause de la Nature , puisqu'on ne se lasse point de l'outrager ; il faut qu'en même - tems que les Charlatans de routes les nations rouvrent les blessures faites à l'homme , il y ait une chaîne non interrompue de réclamations de la part des Médecins contre ces attentats ; ce sont des Mémoires que nous laissons à la postérité pour l'empêcher de blasphêmer notre intelligence.

*Des Parures factices substituées
à la Beauté.*

QUAND les Sculpteurs de l'Antiquité ont voulu transmettre aux siècles à venir les traits de la beauté, il n'ont pas fait riche la statue qui ne doit être que belle : il n'y a ni collier, ni diamants, ni brasselets à la Vénus de Médicis, ni à l'Appolon du Belvédère.

Les Peintres de leur côté, quand ils ont voulu dessiner Cléopâtre ou Aspasia, n'ont point altéré leur coloris, & substitué sur leurs joues le rouge grossier du carmin au rouge naissant de la pudeur ; ils ont cherché la Nature, & ont rencontré la beauté.

Les premières altérations faites à la beauté primordiale sont venues de la part des Peintres, & chez les sauvages tout le monde est Peintre ; à Jesso (a), chez quelques nègres (b), & parmi les Arabes du désert (c), on s'est avisé de croire que l'incarnat des lèvres n'étoit qu'une beauté populaire, & la vanité y a fait substituer le bleu, qui

(a) Voyages de Jean Struys, Tom. I.

(b) Voyages au Sénégal, par M. Adanson.

(c) Voyages de Pietro Della Valle, Tom. 2. pag. 296. — Les princesses Arabes mettent cette couleur bleue par petits points, & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille ; peut-être ont-elles dessein de représenter sur la terre les vierges bleu-célestes dont Mahomet promet, après la mort, la jouissance aux bons Musulmans.

6 DE LA PHILOSOPHIE

en effet peut représenter un beau ciel, mais non une belle femme.

Le rouge que quelques nations sont choquées de rencontrer sur les lèvres, d'autres l'appliquent sur les dents (*a*) : il y en a dans l'Indostan qui altèrent l'émail de ces mêmes dents en les enveloppant du vernis le plus noir. Les Siamois pour se justifier de cette bisarrerie disent qu'il n'est pas de la grandeur de l'homme d'avoir les dents des quadrupèdes (*b*) : mais si ce rai-

(*a*) Essais de Montagne, petite édit. Tom. IV. pag. 288.

(*b*) Voyages à Siam du P. Tachard. — Ils sont, au reste, punis de leur délire par la nature même de l'opération ; car de tems en tems ils sont obligés de renouveler leur vernis, & alors ils passent plusieurs jours sans manger.

sonnement est bon , il me semble qu'alors il vaudroit mieux noircir les dents des quadrupèdes , & conserver la blancheur des siennes.

Il y a un peu moins de dévotion à teindre avec de la poudre de mine de plomb le poil des paupières , comme de tems immémorial on l'a observé en Orient (a) ; du moins cette couleur sombre sert à relever la blancheur de la peau , & à rendre plus vif le feu du regard : les Grecques vers le tems de la décadence de leur patrie , & les Romaines sous les Césars adopterent cet usage ; & en effet cette beauté factice convenoit plus au teint flétri des Laïs ou des Messalines , qu'au visage tout neuf des Pandore & des Lucrèce.

(a) Voyages de Shaw , Tom. I. p. 322.

8 DE LA PHILOSOPHIE

Les Insulaires de Sombreo , au nord de Nicobar , renchérissent sur toutes ces bifareries , en se bigarrant le visage de diverses couleurs , comme de verd , de jaune & de bleu (*a*) : ils s'imaginent être le chef-d'œuvre de la Nature , quand leur tête ressemble à un arc-en-ciel.

Le poil du corps humain n'a pas été plus respecté par la vanité que le visage , les Insulaires de Nicobar s'arrachent les sourcils (*b*) : les

(*a*) Hist. génér. des Voyages de l'Abbé Prévost , Tom. I. pag. 387. — Les Mingréliennes sont aussi dans l'usage de donner à leur visage une teinte contre-nature. — Voyages de Chardin , p. 77. — Quoiqu'elles soient avec les Géorgiennes & les Circassiennes les plus belles femmes de l'Asie , elles n'ont pu cependant introduire cette mode bizarre dans les serails de l'Orient.

(*b*) Voy. de Dampier , Tom. 3. pag. 136.

Turcs font tomber avec de la chaux vive & du rusma tout le poil de leur corps, excepté celui de la barbe & des cheveux (*a*) : d'un autre côté, les Maldivois prennent des boifsons qui les multiplient ; & chez eux plus un corps est velu & plus il est beau (*b*), comme si ce qui est une beauté pour un ours, pouvoit l'être pour un homme.

On a défiguré de mille façons la chevelure : les Maldivois la noircissent (*c*) ; les Tripolitaines lui donnent la couleur du vermillon (*d*) ; les Chinois ne laissent croître qu'un

(*a*) Observat. de Pierre Belon, Tom. 1.
pag. 198.

(*b*) Voyages de Pyrard, Liv. 2.

(*c*) Ibid. ibid.

(*d*) Etat des Royaumes de Barbarie,
édit. de 1704.

roupet , & les Européens parent leur tête de cheveux qui ne leur appartiennent pas.

Nous nous glorifions d'avoir découvert cette poudre parfumée qui rend toutes nos têtes uniformes ; mais ne soyons pas si fiers , les Polonois de tems immémorial s'en servent pour cacher le désordre que la *plica* cause dans leurs chevelures : on a aussi rencontré chez les Papous des hommes petits & présomptueux qui se blanchissent les cheveux avec de la craye broyée : voilà donc une découverte que nous partageons du moins avec les têtes malades de la Pologne , & les petits-mâtres des Terres Australes.

La coutume la plus bizarre que les sauvages des deux continents aie introduite , est celle de se peindre tout le corps d'une manière uniforme ;

dégoûtés de ce mélange heureux de couleurs qui constitue en partie la beauté, & qui fait du visage humain un tableau mouvant où se dessinent toutes les passions, ils se sont colorés depuis la tête jusqu'aux pieds, tantôt en verd & tantôt en rouge; ils ont cru que leur corps n'étoit parfait qu'autant qu'il ressembloit à un arbre ou à une écrevisse.

Je suis loin, au reste, de condamner le vernis dont on s'enduit en Laponie & chez les Hurons, pour se mettre à l'abri de l'aiguillon des moustiques & des maringouins: distinguons avec soin les ressources dictées par le besoin, des modes inventées par le mauvais goût pour dépraver la beauté de la Nature.

Certainement ce n'est pas le besoin qui dicte aux femmes du Décan de peindre des fleurs sur leurs corps;

ce ne peut être que la vanité , & une vanité mal-entendue , car une femme découpée en fleur , est aussi ridicule qu'une fleur taillée en femme.

La même raison condamne les filles du Sénégal qui brodent sur leur peau des figures d'animaux & des hiéroglyphes : une belle femme n'est ni un tableau , ni une fleur : je ne veux voir dessiné sur le corps de mon amante que le jeu des passions que je fais naître ; je n'y veux lire que le sentiment de sa belle ame , mon amour , & la douce empreinte de la Nature.



Du Rouge.

NINON DE L'ENCLOS.

Quoi ! Milord , me surprendre ainsi avant ma toilette ! voilà une trahison que la plupart de nos Françaises ne vous pardonneraient pas.

MILORD CHESTERFIELD.

Belle Ninon , je ne connois point de petites maîtresses , & je ne me mettrai pas dans le cas du pardon : si j'entre avant midi dans votre boudoir , c'est pour admirer la beauté de la Nature , & causer avec un Philosophe.

NINON DE L'ENCLOS.

Mais , Milord , il n'y a guère de

•

14 DE LA PHILOSOPHIE

Philosophie ni dans vos regards, ni dans vos compliments. — Quoi ? franchement, vous me trouvez plus jolie dans ce deshabillé, que je ne l'étois hier au bal de votre Ambassadeur avec ma gaze d'Italie, mon rouge & mes girandoles ?

MILORD CHESTERFIELD.

De la gaze d'Italie ou des diamants, ne font pas ma Ninon ; pour le rouge qui n'est bon qu'à faire des vieilles de trente ans, cette mode tyrannique doit-elle être adoptée par la moderne Aspasia ?

NINON DE L'ENCLOS.

Que voulez-vous, Milord ? on ne mène pas l'imagination des jolies femmes, comme l'esprit des hommes : votre Aspasia détruirait plus

aifément une feéte de Philofophes , qu'une mode utile : voyez Pierre le Grand, il a caffé la Milice redoutable de Strélitz , & on ne lui a rien dit; il veut aujourd'hui couper la barbe des Rufles , & on parle de le détrôner ; qu'il ne s'avife pas d'ôter le rouge aux femmes de fa cour , il courroit rifque de perdre la vie.

MILORD CHESTERFIELD.

Entre nous , Pierre le Grand a tort : fa réforme devoit tomber fur les hommes , & non fur les barbes ; qu'il bâtiſſe Pétersbourg , qu'il donne des loix à ſes Tribunaux & des mœurs à ſes ſujets , il fera le héros des peuples étrangers , & le Dieu du ſien ; mais qu'il abandonne au tems , au luxe & aux femmes le droit d'introduire des modes & de

les anéantir ; l'hydre du préjugé a encore en Russie toutes ses têtes : pourquoi s'amuse-t-il à les tondre, quand il peut les abattre ?

Distinguons, au reste, les modes indifférentes, des modes barbares ; les Moscovites ont des raisons pour conserver la barbe, & nous en avons d'aussi bonnes pour la raser ; mais le rouge est une invention absurde & cruelle, qui ne peut être défendue que par le mauvais goût, & qui ne devrait caractériser que les mauvaises mœurs.

NINON DE L'ENCLOS.

Mon cher Philosophe, tes regards peuvent me persuader, mais tes épigrammes ne sçauroient me convaincre : il a été un tems où ma haine pour des sexagénaires chargés de

rouge , s'étendoit jusques sur le rouge même ; j'avois alors mon visage de quinze ans , & à cet âge l'incarnat de la timidité vaut bien celui qu'on fait avec du talc & de la céruse : mais , enfin , on n'a pas toujours quinze ans ; & condamnée par les hommes à toujours plaire , il faut bien , à force d'art , rappeler sur un teint flétri le beau coloris de la Nature.

MILORD CHESTERFIELD.

Vous m'accordez déjà , belle Nonnon , que le rouge gâte un visage de quinze ans , & il ne tiendrait qu'à moi de triompher de cet aveu ; car enfin la rose qui s'ouvre est plus parfaite que celle dont les feuilles épanouies sont courbées vers la fange ; & il vaut mieux être Lucrèce

vierge encore , que Messaline prostituée depuis dix ans aux portefaix des Césars.

Et quant je nomme ici Messaline , ce n'est pas sans raison ; le rouge n'a pu être inventé que par une courtisane qui cherchoit à trafiquer de ses charmes stérilisés , & qui vouloit substituer le masque du carmin au coloris de la pudeur.

Ne me parlez point des femmes honnêtes qui toutes aujourd'hui ont du rouge ; vous ne sçavez que trop qu'en fait de modes , c'est la folie qui les invente , & la sagesse qui les adopte : dans toutes les grandes villes on aime mieux être absurde que singulier ; & sur-tout les femmes à qui leur éducation ne permet pas d'avoir un caractère.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord , nous n'allons guères au bal ou au spectacle avec des Philosophes : tous ces courtisans qui sont à nos genoux , nous trouvent charmantes avec du rouge ; il faut bien pour leur plaire peindre un peu nos visages ; nous n'irons pas pour un peu de cochenille , nous exposer à perdre nos hommes & nos amusements.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh ! voilà justement ce qui vous trompe : les hommes qui vous aiment avec du rouge , vous adoroient si vous n'en mettiez point ; il n'y a jamais que le premier coup-d'œil qui leur fasse illusion ; au bout de quelques minutes , ils s'apperçoi-

vent qu'au lieu d'un visage, ils n'admirent qu'un tableau : l'œil de leur imagination découvre des rides & des sillons sous la poudre corrosive qui les masque ; & quand l'instant de la jouissance approche, ils tremblent de trouver un visage de nuit, qui les guérisse de leur idolatrie pour le visage du jour.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, votre observation est trop générale : il est certain que d'ordinaire un peu de rouge sert à faire ressortir davantage le feu des regards : ainsi cette mode que vous blâmez tant, donne de l'intérêt au teint & du jeu à la physionomie.

MILORD CHESTERFIELD.

Je n'en crois rien ; & c'est vous-

même que j'en fais juge : la physionomie dépend de la finesse des nuances avec lesquelles se fondent les couleurs naturelles du visage , & de la rapidité avec laquelle elles se succèdent ; or comment avec une seule couleur voulez-vous imiter les nuances de la belle Nature ? le masque rouge que vous employez est-il assez fin pour discerner au travers le jeu des passions : toute femme qui se farde , renonce par-là à sa physionomie.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre optique , Milord , n'est point la mienne ; j'ai observé plus d'une fois vos Angloises au spectacle , & elles m'ont toujours paru avoir le teint plombé & flétri des cadavres.

MILORD CHESTERFIELD.

Ninon , il suffisoit de descendre dans leurs loges pour être détrompée ; croyez qu'il y a des points de vue nécessaires pour juger la beauté ; & ces points de vue varient suivant la délicatesse de l'ouvrage : pour admirer la colonne Trajane , il ne faut point être près de sa base ; par le même principe , il ne faut pas s'éloigner pour juger des charmes de sa maîtresse.

Je sçais que la pâle lueur des flambeaux fait disparoître les nuances d'un beau visage : mais c'est au soleil , & non pas aux flambeaux , que Paris deshabilla les trois Divinités , dont il devoit apprécier les charmes : l'adroit Troyen adjugea en plein jour la pomme à Vénus , &

se réserva la nuit pour en obtenir sa récompense.

Malheur aux femmes qui demandent à être vues de loin, & dont les appas flétris ne sont bons que pour la perspective !

Quant à vos petites maitresses qui n'ont jamais vu l'aurore qu'à l'Opéra, & dont le jour le plus doux fatigue la paupière, qu'elles cherchent aux bougies le plaisir qui les fuit ; je n'envie point l'ennui de leurs obscures jouissances.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, vous parlez le langage de la raison ; mais vous avez apporté d'Angleterre un fond de misanthropie qui vous empêchera souvent de la faire valoir ; on diroit que vous haïssez toutes les femmes.

quoi ! est-ce à l'Aspasie du siècle à se soumettre à la tyrannie d'une mode ? parce qu'il est de l'intérêt de quelques femmes surannées qu'il n'y en ait aucune de jeune ou de jolie, devez-vous dégrader votre teint, altérer votre santé, & ôter dix ans au printemps de votre âge ?

NINON DE L'ENCLOS.

Oh ! j'espère bien n'être pas vieille sitôt : voyez ma toilette, tout y sert à la santé, & rien à la coquetterie ; le blanc n'y est jamais entré, ni la pommade d'Uvé (a) ; ma

(a) Cette pommade d'Uvé, à qui les Parfumeurs donnent aussi d'autres noms plus imposants, est une espèce de céra, auquel on ajoute du blanc de céruse ou du magistère de Bismuth ; cette composition blan-

poudre est sans essence ; je me lave avec de l'eau de la Seine , & non avec de l'eau de Cologne ; pour mon rouge , c'est , si j'en crois mon Parfumeur, la pure quintessence des végétaux.

MILORD CHESTERFIELD.

On vous trompe , Ninon ; la Chymie ne sçauroit décomposer les végétaux au point d'en faire du rouge ; le fond de cette poudre corrosive est toujours du talc , amalgamé avec du carmin , par le moyen de l'huile de Ben qui en fait la liaison : or, com-

chit pour le moment , à cause d'un enduit de chaux métallique qui séjourne sur la peau : mais si par hasard une femme ainsi colorée s'expose à quelques exhalaisons fétides , le masque noircit aussi-tôt , & la coquette est trahie.

ment voulez-vous qu'une drogue composée de particules d'une pierre refractaire, d'une poudre dessicative & d'une huile sujette à se rancir, n'altère en rien le tendre velouté de la peau? L'inconvénient est bien plus grand encore, quand, sous prétexte de perfectionner le rouge, on y fait entrer de la céruse (a), du vermillon & d'autres préparations métalliques (b); le tempérament alors

(a) Les femmes ne savent pas que la céruse est une espèce de rouille de plomb corrodé par l'acide du vinaigre réduit en vapeurs : si elles admettoient quelquefois des Physiciens à leur toilette, les Parfumeurs y perdrieroient sans doute ; mais leur teint y gagneroit, & leur santé aussi.

(b) Presque tous les compositeurs de rouge & de blanc y font entrer des minéraux.

Le cinnabre est un minéral chargé de

B ij

dépérit , le fluide nerveux se dégrade , & on meurt avant l'âge pour avoir préféré dans sa jeunesse la mode à la Nature.

soufre & de mercure , dont on n'augmente l'éclat qu'en le sublimant.

Le minium est du plomb calciné au feu de reverbère.

Le bismuth est un demi - métal chargé d'arsenic , qu'on a fait dissoudre dans l'eau forte ; c'est lui qui fait le blanc le plus beau & le plus destructeur.

La céruse est du plomb préparé par la vapeur du vinaigre , &c. &c. &c.

Toutes ces compositions , suivant la Médecine la plus éclairée , pénètrent par les pores & les veines capillaires de la peau ; attaquent les glandes de la salive & celles des yeux , corrompent la pureté de l'haleine ; agissent quand on les applique sur la poitrine , contre la substance spongieuse du poumon , & sont la source de la plupart des maladies des femmes , que l'ignorance des causes rend incurables.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre Physique , Milord , est un peu cruelle : sçavez - vous que vous faites le procès aux Grecques , aux Romaines , à ces Géorgiennes qui règnent dans les ferrails de l'Asie , & aux femmes d'esprit de tous les siècles & de toutes les nations , qui n'ont trouvé que dans le prestige du fard cette espèce de printems éternel , que les hommes nous demandent comme aux houris de l'Alcoran ?

MILORD CHESTERFIELD.

Je sçais que dans tous les âges & chez tous les peuples il y a eu des hommes sans goût & des coquettes.

Les femmes de l'Orient sont de tems immémorial dans l'usage de

faire un cercle autour de l'œil avec du fard d'antimoine, afin de le faire paroître plus grand (a), ou de teindre leurs paupieres avec la poudre de Molybdène (b), pour faire ressortir le feu de leurs regards : mais Apelle pour faire sa Campaspe ou sa Vénus, ne s'avisa pas de circonscire leurs yeux, ou de changer la couleur de leurs paupieres.

Poppée inventa une espèce de

(a) Gabriel Sionita, *De Moribus Orient.* Cap. XI. Voyez aussi Tavernier, *Voyage de Perse*, Liv. 2. Chap. 7.

(b) La Molybdène est une espèce de stéatite coloré par le zinc, & qui ressemble au talc : le peuple la connoit sous le nom de crayon d'Angleterre ; Pott a prouvé, dans sa *Lithogéognosie*, que cette substance contenoit beaucoup de particules ferrugineuses, dont il est difficile que l'œil ou les paupieres s'accommodent.

fard en pâte qui lui servoit de masque : il est probable qu'elle avoit son visage factice , quand Néron la tua d'un coup de pied.

Le rouge & le blanc furent trouvés à Rome par les maîtresses des Césars : c'étoit le tems où les vainqueurs du monde commençoient à n'avoir plus de caractère : les Lucrece & les Clélie faisoient alors le métier des courtisannes ; & la postérité des Emile & des Brutus profittuoit son génie à raffiner sur les plaisirs.

Pour les Françoises , elles n'ont connu le talc & le carmin que par les Italiennes qui accompagnerent à Paris Catherine de Médicis : & l'époque du rouge chez vous est à-peu-près celle de la journée de Saint-Barthélemi.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord , voilà des époques qui pourroient bien me dégoûter du rouge ; je n'aime point des modes qui me rappellent la dernière dépravation de l'esprit & des mœurs ; car la Nature m'a fait d'une pâte tolérante , & j'ai tant de goût pour le plaisir , que je n'en ai point pour le libertinage.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ? Ninon , je te reconnois enfin ; c'est à la raison à épurer nos foiblesses , & voilà les seuls sacrifices que mon ame exigera jamais d'une femme telle que toi : ô mon amante ! il suffit donc de t'éclairer pour te ramener à la Nature : combien ce trait de courage t'embellit à mes

yeux ! que j'aime à voir, comme à ton esprit, un caractère à ton visage (a) ! avec quelle volupté maintenant je vais respirer ton haleine, sentir mon ame errante sur tes lèvres & dans nos caresses embrâsées !

NINON DE L'ENCLOS.

Arrêtez, Milord ; votre Philosophie est trop sévère pour moi, & un heure d'entretien a opéré en vous

(a) Milord Chesterfield passe ici trop légèrement sur une des plus fortes objections qu'on puisse faire aux partisans du rouge. Il est constant que le vernis du carmin qu'on met sur un visage lui ôte son caractère ; aussi dans un spectacle toutes les têtes des femmes se ressemblent ; parce que l'art de varier les nuances d'un teint n'est pas le secret des Parfumeurs, mais celui de la Nature.

à mes yeux la plus singulière métamorphose : vous ne me semblez plus ce charmant Chesterfield , si fait pour inspirer le plaisir & pour le goûter : vous avez pris tout-à-coup les rides vénérables d'Hermès & la barbe de Pythagore : quel que soit le délire de vos sens , je vous respecte trop pour vous permettre de partager mes faiblesses.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ! terminez ces plaisanteries cruelles ; que ma Ninon . . .

NINON DE L'ENCLOS.

Milord , vous n'avez plus de Ninon : il m'en coûtera peut-être pour ne plus penser à mon ancien amant ; mais je regarderai dans un miroir mon visage sans rouge , & je me

prosternerai en esprit aux pieds de
mon Philosophe.

MILORD CHESTERFIELD.

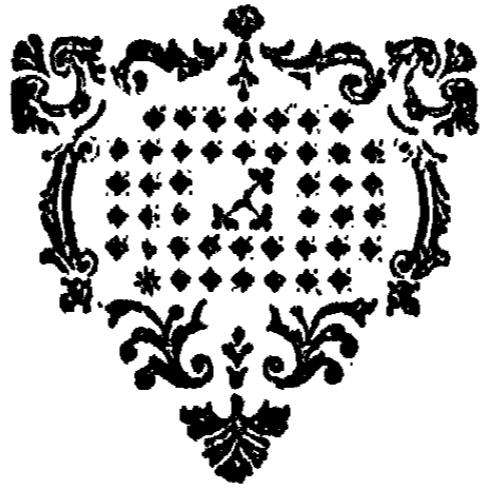
Barbare , & qui me dédommagera
jamais de l'amour ?

NINON DE L'ENCLOS.

L'amitié. — Milord , je vous ai
prévenu que depuis long - tems je
voulois me dépouiller de mon sexe ;
je le quitte dès ce moment ; & je
vous choisis pour me donner une édu-
cation philosophique , qui corrige
celle que j'ai reçue dans le monde.
Faites passer en moi quelques étin-
celles de cette raison sublime que la
méditation vous a donnée ; achevez
de me défaire de mes erreurs & de
mes terreurs. . . . Soyez enfin pour
moi un autre Socrate ; & si vous

B vj

faites de votre élève un Platon, il
vous consolera de la perte d'Aspa-
sie.



De la Mode.

LES Philosophes qui ont fait la mode fille du luxe , se sont trompés sur sa généalogie ; dès que les hommes ont été rassemblés en société , ils ont sans cesser d'être pauvres , subi la tyrannie de la mode : ce fléau a régné chez les Scythes avant Anacharsis , comme à Rome après la ruine de Carthage ; il domine aujourd'hui dans les deux mondes , depuis Paris jusqu'au Kamfatska , & de Pekin à la Baye d'Hudson.

Les peuples qui vont nuds se peignent le corps , y dessinent des fleurs , y brodent des animaux & des hiéroglyphes : parmi nous on se contente de vernisser son visage , & de

porter des habits mesquins & des paniers ridicules : en général , chez les sauvages la mode est sur les corps , & chez les peuples policés elle est sur les habits.

L'Article que je traite sera court ; car il est difficile de s'étendre sur la mode : au moment où je prens mes crayons pour dessiner sur la toile son image fugitive , elle n'est déjà plus.

Au reste , quant même ce Protée pourroit être fixé , ce ne seroit point au Philosophe à tracer l'histoire frivole de ses métamorphoses.

Le besoin , ce tyran des êtres sensibles , force l'homme dans les zones tempérées à s'habiller sous peine de la douleur , & vers les Pôles sous peine de la mort (a).

(a) Sous la Zone Torride ce besoin

Les Législateurs chez les peuples policés ont réuni au motif du besoin celui de la décence ; ils ont pensé qu'en mettant entre la femme & l'homme une barrière , la vertu y gagneroit sans rien faire perdre à l'amour : en effet , l'imagination s'embrâse bien plus par les charmes qu'elle pressent que par ceux qu'elle découvre.

Le sexe obligé par la Nature d'avoir de la pudeur , & par les Loix d'en porter au moins le cachet , n'a pas tardé à faire servir l'invention

n'existe pas ; au reste , l'œil dans ce climat s'accoutume à une nudité presque parfaite , & ce n'est point par de pareils tableaux que l'imagination s'embrâse : aussi un Espagnol demandant à un Indien comment il pouvoit aller tout nud ; celui-ci lui répondit avec justesse , qu'il étoit tout visage.

même des habits aux progrès de sa coquetterie : la mode est devenue la base de son éducation pusillanime ; avec la mode les femmes rétrécissent leur esprit, mais gouvernent la terre.

La vanité en général est le ressort qui monte la machine des modes : c'est la vanité qui persuade aux femmes de captiver leurs pieds dans une chaussure étroite , de donner de la circonférence à un panier , & de faire de leur tête un édifice à plusieurs étages : il n'y en a aucune qui ne veuille avoir le pied fin , la taille svelte , & le corps plus grand qu'elle ne l'a reçu de la Nature.

La vanité est presque toujours inséparable du mauvais goût : aussi l'habillement de l'Européen après avoir subi mille révolutions , est encore aujourd'hui le plus bizarre & le plus

mesquin des deux mondes : on ne voit pas que le seul habit qui convienne à l'homme est celui qui défine parfaitement les contours & les formes heureuses de sa taille ; on veut à toute force réformer la belle structure de notre corps , & croire que sur ce sujet les Tailleurs de Paris en sçavent plus que la Nature (a).

(a) Nos femmes seroient bien étonnées si elles sçavoient que le tems où les beautés Grecques agiterent le monde , fut celui où leur habillement s'approchoit le plus de la simplicité de la Nature ; il n'y avoit alors sur leurs têtes ni fleurs ni diamants , & quand leurs cheveux ne tomboient pas en ondoyant sur leurs épaules , elles les portoient noués simplement avec une éguille de cheveux. *Pausanias , Lib. I. pag. 51.*

Dans les villes elles avoient toujours la tête nue , & à la campagne , pour se ga-

La seule mode en ce genre que le Sage puisse approuver, est celle qui tend à voiler des défauts de con-

rantir de la chaleur du soleil, elles ne porteroient qu'un petit chapeau Theffalien, assez semblable aux chapeaux de paille dont se servent encore aujourd'hui les femmes de Lombardie. *Traged. d'Œaïpe à Colonne,* vers 306.

Leur habillement étoit des plus simples; il consistoit dans le vêtement de dessous ou la chemise; la robe formée de deux bandes de drap cousues dans leur longueur & attachées sur l'épaule avec une agraffe, & le peplon ou le manteau: il paroît même qu'il y avoit des personnes qui ne portoitent que le vêtement de dessous, & ce sont celles qu'Euripide nomme *Monopeploi*. *Hecub. Tragéd. vers. 933.*

Dans cet âge d'or, on ne jugeoit de la grace des habits que par la facilité avec laquelle ils se prêtoient à imiter les formes heureuses du corps: c'est pour cela que les

formation : ainsi la fraise Espagnole conviendrait au Crétin pour voiler ses goîtres , & les paniers de nos Petites-Maitresses aux Naires de Calicut & aux Manghiens de Manille , pour cacher les uns leurs queues , & les autres leurs grosses jambes (a). Mais d'ordinaire la

Anciens faisoient usage d'étoffes aussi légères & aussi transparentes que nos gâses d'Italie ; ce sont celles qu'ils nommoient des *Brouillards*. *Turneb. advers. Lib. I. Cap. 15.*

N'oublions pas qu'il s'agit ici des Grecques du tems des Hélène , des Atalante & des Andromède ; le luxe vint dans la suite rétrécir les esprits , & amena le torrent des modes indécentes ou ridicules.

(a) *Voyez* sur la queue des Manghiens de Manille , les Voyages de Gemelli Careri , Tom. V. pag. 192. & sur les jambes des Naires de Calicut , les Voyages de Py-

mode sert plus à faire soupçonner des défauts qu'on n'a pas, qu'à voiler ceux qu'on a.

Il y a un vaste Empire dans notre continent où la mode des habits a moins exercé sa tyrannie, c'est la Chine; depuis quatre mille ans ses peuples ont conservé la même façon de s'habiller; & lorsque dans la dernière révolution les empereurs Tartares ont voulu la réformer, ils ont éprouvé les mêmes obstacles que les Russes opposèrent à Pierre le Grand quand il voulut couper leur barbe: quelques citoyens aimèrent mieux

rard, pag. 416. Cette dernière singularité se trouve aussi à Ceylan dans une race particulière de ces Insulaires. — Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes de Hollande. Tom. IV. pag. 362.

perdre la vie que leurs habits ou leurs cheveux : on ne peut expliquer ce phénomène qu'en supposant que l'orgueil des Chinois se trouvoit humilié d'emprunter des modes d'un conquérant à qui il donnoit ses loix : quelque penchant que les femmes eussent à varier leur parure, la vanité nationale fit taire alors la vanité des individus.

Dans notre Europe où la vanité de l'individu est tout , & où celle de la nation n'est rien , la mode ne s'est pas bornée à mettre du caprice dans notre habillement , elle a inventé mille parures qui ne tiennent point à la nécessité de se couvrir , & dont souvent le moindre défaut est d'être superflues.

L'éclat & la rareté des diamants a fait naître aux femmes l'idée d'en charger leur col , leurs cheveux &

leurs oreilles ; de - là ces pompons , ces rivieres & tous ces riens brillants qui annoncent fastueusement à tout le monde , non qu'une femme est belle , mais qu'elle est riche : il est même du bon ton dans les capitales d'acheter toutes ces bagatelles quand on a un équipage ; dût-on ruiner ses enfants , pour représenter à des spectacles , & mettre sa dot en girandoles.

Les Nègresses qui n'ont pas de diamants , portent sur leur col des sonnettes (a) : c'est le même esprit qui a dicté cette parure ; & le Philosophe , à cet égard , ne met pas de différence entre la riviere d'une Angloise , & la sonnette d'une Nègresse du Zanguébar.

(a) Voyez Voyages de Linscot , *Indie Orient. Part. sec. pag. 12.*

Une autre mode bien plus absurde encore que celle de faire plier les oreilles sous le poids des diamants , est celle de marcher en tems de paix l'épée à son côté , soit qu'on aille invoquer Dieu , soit qu'on parle à des femmes : cet usage féroce fait naître à chaque instant des rencontres & des assassinats; en vérité, c'est bien assez qu'une mode dégrade l'esprit national , sans lui permettre encore de faire verser le sang des hommes.

Chez un peuple qui ne vit que dans l'atmosphère dévorant du luxe , la manie des modes ne se borne pas à des parures frivoles , dont le Sage rougit , mais auxquelles il se soumet (a) : elle va encore empoison-

(a) Montagne en donne les raisons dans

ner , de tems en tems , la pensée de l'homme & la morale de la Nature.

Son style suranné , mais énergique : *Ces considérations*, dit ce Philosophe , *ne doivent pas détourner un homme d'entendement de suivre le style commun ; ains au rebours ; il me semble que toutes façons escartées & particuliers partent plutôt de folie & d'affections ambitieuses que de vraie raison , & que le sage doit au-dedans retirer son ame de presse & la tenir en liberté de juger librement les choses ; mais quand au-dehors qu'il doit suivre entièrement les façons & formes reçues : la société publique n'a que faire de nos pensées. . . . c'est la règle des règles & générale loi des loix , que chacun observe celles du lieu où il est.* Essai de Montagne , Liv. I. Chap. XXII.

Voilà pourquoi quelques sectes de Philosophes anciens ont eu tort d'adopter un manteau particulier : la bonne Philosophie n'a point d'affiche ; & si le sage doit im-

Si

Si ce sont des femmes qui donnent le ton à leur siècle , il faut que tout porte l'empreinte de la frivolité ; alors les connoissances ne s'étendent qu'en superficie ; les livres sans ordonnance générale , n'ont que le brillant des détails ; & les ouvrages mêmes des Philosophes sont moins faits pour les bibliothèques que pour les boudoirs.

Une mode fatale aux mœurs nationales s'est introduite dans ce siècle : c'est celle d'entretenir des filles : on a mis de la vanité à se ruiner pour une Actrice , dont le cœur est encore plus stérili que les charmes ; qui se prostitue sans goût , & qui

primer son cachet sur quelque chose , ce n'est point sur une pature futile , c'est sur les mœurs & ses ouvrages.

Tome VI.

C

préfère presque toujours le Laquais qui la sert , au Seigneur qui la paie.

Le dact le siècle dernier étoit encore une sorte de mode ; mais cet abominable point d'honneur suppose une espèce de courage , & comme nos ames ainsi que nos forces physiques vont toujours en se dégradant, il est probable que cette mode ne tardera pas à disparoître : si mes conjectures sont vraies , notre inertie opérera une réforme où ont échoué les loix , la raison & la vertu.

Enfin , (car ma plume se lasse à tracer les crimes de la mode ,) le suicide est presque devenu , de nos jours , une affaire de convenance : j'attribue ce délire passager aux défastres qu'ont entraînés les révolutions des fortunes , & sur-tout à la gangrène des esprits amenée par le poison lent de l'athéisme : si cette

épidémie avoit duré un demi-siècle, il y auroit eu plus d'édifices que d'hommes dans nos Capitales.

En général, c'est en imprimant sur ce qui lui déplaît le sceau du ridicule, que la mode parvient à tout dénaturer ; l'homme du monde dit : *Cela ne se fait pas*, & il devient pusillanime, fourbe ou barbare ; le Philosophe dit : *Cela ne doit pas se faire*, & son génie s'épure en rendant hommage à la vertu.



Des différentes manières de dégrader la tête de l'homme.

CHEZ presque tous les peuples on a répété le blasphème d'Alphonse de Castille, sur la prétendue imperfection des êtres (a) ; & on a accusé la Nature de n'avoir organisé l'hom-

(a) Tout le monde sçait que ce Prince n'entendant rien à l'ordonnance des mondes par le moyen des cycles & des épicycles de Ptolémée, dit un jour *que si l'Être suprême l'avoit appelé à son conseil au moment de la création, il l'auroit éclairé sur la marche des astres* : cependant il pourroit se faire à toute force que ce mot fût moins un blasphème contre Dieu, qu'une épigramme contre les Astronomes.

me, qu'après avoir entouré ses yeux d'un triple bandeau.

Sur ce principe, mille nouveaux Prométhées se sont avisé de placer l'homme dans leur atelier, de le façonner suivant leur caprice, & d'employer un ciseau destructeur pour substituer les beautés d'opinion à la beauté simple & sublime de la Nature.

C'est sur-tout notre tête qui a souffert le plus des attentats de la mode : les Indiens du royaume de Laos & les Naires de Calicut, ne trouvent de la physionomie qu'aux hommes qui ont de longues oreilles; aussi ils sçavent les aggrandir de façon qu'elles tombent sur les épaules (a) : chez presque tous les peu-

(a) Voyage de la Loubere, & Recueil
C ij

ples , les femmes en percent le cartilage pour y suspendre des parures de fantaisie : les Omaguas mettent dans l'ouverture de gros bouquets de fleurs (a) ; les Nègres de la nouvelle Guinée y passent des longues chevilles (b) , & les Européennes y attachent des diamants.

Les Chinoises , qui ne veulent rien que de mignon dans la beauté , se tirent sans cesse les paupières pour diminuer la grandeur apparente de

des Lettres Edifiantes. — C'étoit aussi l'usage des anciens Péruviens : aussi quand Pizarre vint les subjuguier , ne sçachant quel nom leur donner , il les appella *Los Orejones* , le peuple aux grandes oreilles.

(a) Voyage de l'Amérique méridionale ; par M. de la Condamine , pag. 48.

(a) Voyage de Dampier , Tom. V. pag. 102.

leurs yeux ; tandis que les Grecques adoptant une théorie contraire , les font paroître plus grandes , en dessinant autour , un cercle de Molybdène.

Un nez qui promine , comme celui de la Pallas du palais Albani , est une difformité à la Chine , en Tartarie & chez les Hottentotes ; aussi dans toutes ces contrées on a soin d'écraser le nez des enfants dans leur berceau (a) ; & l'éducation des filles sur-tout est manquée quand à l'approche du mariage elles n'ont pas le nez camus.

On n'applatit pas le nez des filles

(a) Chardin [Voy. Tom. 3. pag. 86.] a observé cette bizzarerie cruelle à la Chine & chez les Tartares ; & Kolbe [Descript. du Cap , pag. 275.] a fait la même remarque au Cap de Bonne-Espérance.

sur les côtes de Malabar , chez les Insulaires du Golfe Persique & dans la Californie ; mais on en perce la cloison pour y passer des anneaux , des épingles d'or & des colifichets de crystal (*a*). Quelques Nègres par vanité y mettent aussi des chevilles (*b*). Il y en a qui en perdent l'organe de l'odorat ; mais ils sont aussi fiers de cette dégradation, qu'un Scipion & un Catinat le seroient de leurs blessures.

Les sauvages du Brésil ajoutent à la plupart de ces usages meurtriers une mode que personne , dans les

(*a*) Voyez Recueil des Voyages de la Compagnie de Hollande , Tom. VI. p. 461. & Tom. V. pag. 191. & *Natuurlyke Historie van California* , Tom. 1.

(*b*) Voyage de Dampier , Tom. V. pag. 102.

deux continents , ne paroît leur avoir envié ; c'est de faire une ouverture dans la lèvre inférieure , pour y passer une pierre verte & un petit cylindre d'ivoire (*a*).

Comme tout ce qui peut dégrader l'être raisonnable par excellence , a été imaginé par le mauvais goût uni à la vanité , les habitants d'une côte de la Nouvelle Hollande , persuadés que l'homme parfait ne doit avoir que trente dents , s'en arrachent deux au-devant de la mâchoire supérieure (*b*). Ce n'est pas-là tout-à-fait le motif qui a porté les Insulaires de Macacar a les imiter ; car ils remplacent les deux dents

(*a*) Voyage fait au Brésil par Jean de Lery , pag. 108.

(*b*) Voyage de Dampier , Tom. II. pag. 171.

naturelles qu'ils s'ôrent par des dents d'or ou d'argent (a). Au reste, on n'a point disserté sur ces dents de métal qu'on trouva aux Macassa-

(a) *Théâtre critique de Don Feijoo ; Discours sur la Prospérité & l'Adversité.* — Pizarre trouva aussi au Pérou une peuplade entière à qui il manquoit deux dents incisives ; mais ce n'étoit ni par la raison des habitants de la Nouvelle Hollande, ni par celles des Insulaires des Macassar : Garcilasso en donne une autre cause assez extraordinaire ; il prétend que les ancêtres de ces Indiens ayant massacré dans une rébellion le grand Sacrificateur de Cusco avec le fils de leur Souverain ; l'Ynca pour punir un pareil attentat, fit attacher deux dents à tous les rebelles : ces malheureux qui croyoient leur cause bonne, firent la même opération à leurs enfants, & exigèrent qu'ils la répétassent sur leur postérité : ainsi ce qui étoit un monument d'opprobre, devint par leurs préjugés un signe de distinction.

rois , comme dans le siècle dernier on le fit sur la dent d'or de l'enfant de Silésie.

Montesquieu a composé un *Esprit des Loix* : je crois qu'en composant un *Esprit des Coutumes*, un homme de génie feroit un ouvrage encore plus piquant , sans être moins utile.

Il n'est pas difficile de pénétrer l'intention des Huns & des Sarmates, quand à la veille d'un combat ils se faisoient dans les joues de profondes incisions (a) : on sent qu'ils ne cherchoient qu'à effrayer leur ennemi par l'aspect féroce que leur donnoient ces incisions ; il ne faut point juger des guerriers par le reste des hommes ; & dès qu'on embrasse

(a) *Jornandès rer. Gothic. Cap. 24.*

un état contre-nature , on est conséquent quand on outrage la Nature.

Mais quel a pu être l'esprit de la coutume de tant de peuples du Nouveau-Monde , de changer la forme originelle de la tête ? par quelle démence les sauvages de la Caribane , pour exhauffer les épaules de leurs enfants à la hauteur de leurs oreilles , chargent-ils leurs têtes de poids énormes , & à force de tourments réussissent-ils à faire rentrer les vertèbres du col dans la clavicule (*a*) ? Quel est le but des Omaguas en serrant la tête des enfants nouveaux-nés entre deux planches (*b*) , pour la ren-

(*a*) Voyages de Corréal , Tom. 2. pag. 58 & 59.

(*b*) Voyages de l'Amérique méridionale

dre quarrée? Pourquoi les Canadiens ont-ils la plupart la tête sphérique; & d'autres sauvages, à force d'art, la rendent-ils pyramidale? Une tête est-elle faite pour être un cube, un globe ou une pyramide?

Une Indienne, à qui un Voyageur demandoit la raison de ces bisarres cruels, répondit que son fils avec une tête aplattie ressembleroit davantage à la pleine Lune :

par M. de la Condamine, pag 72.

Dans d'autres contrées on applattit la tête des enfants en mettant sur le front & l'occiput deux masses d'argile qu'on comprime insensiblement jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une liqueur blancheâtre : *Alors, dit un Philosophe, l'opération tend à sa fin, & le monstre paroît.* — Voyez *Recherch. Philosoph. sur les Américains*, Tom. 1. pag. 150.

mais je ne me persuaderai jamais qu'une nation entière s'accorde à rendre sa postérité stupide , parce que la Lune est plus brillante dans son plein que dans ses phases.

Si l'Indienne qui a donné cette réponse avoit elle-même une tête de pleine Lune , quel fonds y a-t-il à faire sur son raisonnement ?

De plus , par cette interprétation le problème entier n'est pas résolu ; on rend bien raison des têtes plates de quelques Américains ; mais non des têtes sphériques des Canadiens , des têtes quarrées des Omguas , & des têtes sans col des sauvages de la Caribane.

Je ne vois que le fanatisme qui puisse rendre raison de ces blessures profondes faites à l'espèce humaine : il n'y a que lui qui mette la vertu à

répandre le sang des hommes ; il n'y a que lui qui mène à la stupidité par la barbarie.

Et qu'on ne m'accuse pas de calomnier le fanatisme ; il a produit tant de désastres sur ce globe , que quelque crime qu'on lui impute , il sera toujours impossible de le calomnier.

Il est probable que les Prêtres du Nouveau-Monde en exposant au culte des peuples des Divinités d'une figure bisarre , les auront conduits peu à-peu à l'adopter ; qui sçait si des meres imbécilles n'ont pas d'abord été flattées de pétrir de leurs mains l'argile de l'homme , pour faire de leurs enfants des demi-Dieux ?

Ces opérations barbares en altérant l'organisation du cerveau pré-

paroient nécessairement à une stupidité éternelle ; mais ce n'étoit point un inconvénient aux yeux des Bontés du Nouveau-Monde ; un Prêtre fanatique ne peut parvenir à brider à son gré les individus qu'il gouverne , qu'en les changeant en bêtes de somme.

Il est possible que dans la suite les Européens aient éclairé en partie ces Sauvages sur l'hypocrisie de leurs Prêtres , & le néant de leurs Dieux ; mais alors le désespoir aura perpétué en eux l'ouvrage du fanatisme : graces à nos lumieres cruelles , mécontents de la terre stérile où ils végétoient & du ciel qui les éclairoit , vaincus par notre artillerie , plutôt que par notre courage , environnés de conquérans antropophages , sans dieux , sans loix & sans patrie , ils

auront dit à leur postérité malheureuse : naissez stupides ; il vaut encore mieux pour vous n'être pas hommes , que de ne vivre que pour les maudire.



*De quelques autres Usages
bizarres & cruels.*

IL n'y a point de partie du corps humain sur laquelle les peuples n'ayent laissé des traces de leur stupidité barbare : on a traité l'homme vivant , comme dans les amphithéâtres de Chirurgie , les Anatomistes traitent un cadavre.

Les Guaranis sont dans l'usage quand ils perdent un pere , une femme ou un époux , de se couper une phalange des doigts ; de sorte qu'on peut connoître par l'inspection de leurs mains , non combien ils ont eu d'héritages , mais combien de personnes dans leur famille ont payé le tribut à la Nature.

Comme rien ne circule plus aisément, soit chez les peuples sauvages, soit chez les peuples policés, que les modes qu'aucune raison ne justifie; celle-ci dans son principe fut adoptée par les Tcharos du Paraguai, les Sauvages du Paramaribo, & quelques hordes encore barbares de la Californie (a); mais les Européens qui les subjuguèrent, se voyant mal servis par des esclaves mutilés, réussirent à abolir presque entièrement cette extravagance: c'est pour la première fois que l'intérêt rendit humains des conquérants.

Ce délire de la douleur s'est ren-

(a) Voyez Les Relations de Sepp, les Lettres du P. Cataneo à son Frere, l'Histoire du Paraguai, par le Jésuite Charlevoix, &c.

contré aussi à une extrémité de notre continent ; & la Loubere en parle comme d'un usage observé de tems immémorial au Cap de Bonne-Espérance (a) : mais des Européens qui ont éclairé ses habitans, sans les conquérir, leur ont fait entendre que des doigts coupés ne sont bons ni aux morts qu'on honore, ni aux vivans qui les pleurent ; & aujourd'hui les Hottentots meurent sans que leurs veuves se mutilent.

Du délire de la douleur, passons à celui de la coquetterie : tout le monde sçait qu'à la Chine les meres emploient des tortures cruelles pour

(a) Voyage de Siam, Tom. 2. pag. 167.
— Kolbe en parle aussi, mais il fait entendre que les femmes seules avoient le privilège de mutiler leurs doigts quand elles perdoient leurs époux.

empêcher les pieds de leurs filles de croître (a) ; cette opération réussit d'ordinaire au gré de leur vanité : & Maupertuis prétend avoir vu des mules Chinoises , où nos Françaises ne pourroient faire entrer qu'un doigt de leur pied (b) : il est probable que cet usage a été observé de tems immémorial à la Chine ; car Pline , d'après Eudoxe , parle d'une nation Indienne

(a) Suivant quelques Voyageurs , dès l'âge de trois ans on leur serre les pieds avec tant de violence que le fluide qui doit les nourrir est refoulé vers les autres extrémités du corps , ce qui altère leur organisation : s'il en faut croire les Missionnaires, l'opération est bien plus cruelle ; on leur casse le pied , en sorte que les doigts sont rabattus sous la plante : ensuite , on emploie une eau corrosive pour brûler les chairs, & le moindre inconvénient de cette mode atroce est de les empêcher de marcher.

(b) *Plin. Hist. Natur. Lib. VII. Cap. 2.*

où les femmes avoient le pied si petit qu'on les nommoit *pieds d'autruche* (a). Assurément ce n'est pas Confucée qui a inspiré aux Chinoises de se rendre boiteuses, pour acquérir une beauté de préjugé ; ce Philosophe sçavoit trop bien que l'élégance du corps dépend de celle des proportions, & qu'une jolie femme n'est pas faite pour être éternellement assise, comme la Mythologie nous représente Pirithois.

C'est encore une vanité mal-entendue qui a engagé les Insulaires de Formose à graver sur leurs corps, avec un caillou tranchant, la figure des fleurs & des animaux de leur climat (b). L'opération, suivant les

(a) *Vénus Physique* : Œuvres de Maupertuis, Tom. 2. pag. 113.

(b) *Lettres Edifiantes*, Tom. 14.

Voyageurs, est si cruelle qu'elle feroit mourir l'Asiatique qui l'endure, s'il ne mettoit de longs intervalles entre les tortures qui la perfectionnent. Ordinairement il faut un an pour que la peau de l'Insulaire devienne un damas ou un papier de la Chine.

Cette mode semble avoir fait le tour du globe ; car on l'a retrouvée dans l'Indostan (a), au Sénégal (b), à Sierra Liona (c), & jusques dans la Floride (d) ; encore aujourd'hui un grand nombre d'Arabes brodent leur peau, & font pénétrer la cou-

(a) Voyages de Tavernier, Tom. 3. pag. 34.

(b) Voyages du sieur Lemaire, sous M. Dancourt, pag. 144, &c.

(c) Voyage de Struys, Tom. I. pag. 22.

(d) Voyage de Corréal, Tom. I. p. 36.

leur qui en fait le fond avec une aiguille (a); & les petites maitresses de Tunis gravent sur leurs corps des chiffres avec la pointe d'une lancette & du vitriol (b). Au reste, dans presque toutes ces contrées l'usage de se tourmenter pour paroître plus laids, est un des privilèges des grands & de la noblesse; pour le peuple, il est condamné à suivre obscurément l'instinct de la Nature.

L'Auteur des Recherches Philosophiques sur les Américains, qui a tant conjecturé, attribue la coutume de cizeler sa peau à la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de

(a) Voyages de Pietro della Valle. T. 2. pag. 269.

(b) Afrique de Marmol. Tom. 1. pag. 88.
prévenir

prévenir le mélange avec d'autres tribus vagabondes (a). Cette explication n'est guères plus heureuse que celle de nos Scavants qui avec la clef des étymologies interprètent des hiéroglyphes.

Des tribus errantes ne sont jamais nombreuses, & tout le monde s'y connoît sans qu'on ait besoin d'imprimer sur sa peau le chiffre de la nation.

Parmi les Sauvages* on ne s'est jamais avisé d'interdire le mélange des tribus; parce qu'il n'entre dans l'idée de personne d'abandonner son pere & ses enfants & de se faire une nouvelle patrie.

Enfin, cette mode que l'Auteur des Recherches croit n'avoir été

(a) Recherch. Philos. Tom. I. pag. 206.

adoptée que par quelques hordes vagabondes, règne à Formose, à Tunis & dans l'Indostan : c'est-à-dire dans des contrées policées où il y a des villes, des mœurs & des loix : certainement une femme du Décan ne cisèle pas sa peau comme un vase étrusque, pour que le Nabab de son pays ne la confonde pas avec une Indienne du Malabar, & une beauté de Tunis ne grave pas sur sa gorge des chiffres Africains, afin d'être reconnue dans les vaisseaux de sa nation par les corsaires. La coquetterie seule a pu dicter ce trait de démence barbare aux Nègresses, aux Indiennes & aux Sauvages de la Californie : c'est le même principe qui a dégradé le pied Chinois, mutilé les mains Hottentotes, & chargé les oreilles Européennes de girandoles.

Une des modes les plus fatales à l'espèce humaine qu'ait enfanté le désir aveugle de plaire , est celle de ces corsets destructeurs, dont chez tous les peuples policés on comprime le corps délicat d'une fille pour lui former la taille.

Cet usage digne des Scythes & des Vandales , date cependant de la plus haute antiquité , & on le trouve chez les nations les plus anciennes de la terre ; les Grecques avoient leur Séfodesme , & les Romaines leur Castulla (a). Les Athéniennes sçavoient aussi se serrer le

(a) C'étoit une large bande qu'on mettoit au-dessous de la gorge des filles pour la faire paroître : elle servoit aussi en comprimant le corps , à rendre la taille plus fine. — Voyez *Salmas. not. in Achil. Tat. Erot. pag. 543.* & *Non. Marcel. Cap. 16. n. 5.*

corps avec des planches légères de bois de tilleul , soit pour relever leur gorge , soit pour cacher quelque difformité (a). Par-tout le sexe a sacrifié sa vigueur naturelle & sa santé , à la manie , je ne dis pas d'être plus belle , mais de le paroître.

Chez nous , après avoir dégradé l'enfant par les tortures du maillet , on lui fait une taille factice avec les corsers & les corps à baleine ; on ne voit pas que cette opération barbare arrête le développement naturel de la machine, cause des obstructions dans les poumons , empêche la circulation des fluides dans les vaisseaux , & ruine la poitrine

(a) Voyez Casaubon , *Not. in Spartian.* pag. 55.

en gênant le jeu de la respiration (a) ; on a même prouvé qu'elle avoit étouffé , dans le sein des femmes plus d'un fœtus (b) : mais c'est en vain que la physique , le goût & la

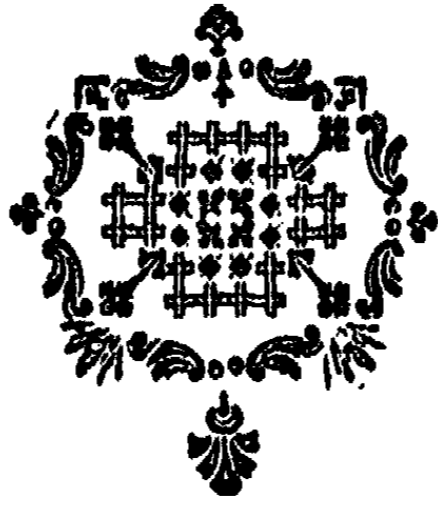
(a) Les meres à qui le cri de la Nature ne se fait pas entendre , & pour qui il faut des autorités , peuvent consulter Huxham *Dissertat. sur les Peripn. & Pleurésie*, les Ouvrages d'Ambroise Paré , pag. 674. ceux de Riolan , de Winslow , de Ballexferd , de Tissot , de Haller & de Boerhaave , l'*Emile* du Citoyen de Genève , l'Ouvrage moderne intitulé : *Dégradation de l'espèce humaine par l'usage des corps de baleine* , &c. &c. &c. : je défie qu'on cite en faveur du préjugé contraire d'autre suffrage que celui de l'Auteur paradoxal de l'*Orthopédie* , & de l'*Ami des Hommes* ; le premier a été réfuté par le célèbre Winslow , & l'autre par son cœur.

(b) *Dégradat. de l'espèce humaine*, &c. pag. 8.

raison déposent contre cet abus , l'instinct de la coquetterie franchit toutes les barrières qu'on lui oppose. On veut une taille à la mode , & pour l'avoir on s'expose à mourir pulmonique , & à tuer ses enfants avant qu'ils paroissent à la lumière.

Encore si une taille à la mode étoit une des graces de la Nature ; mais nous ne raisonnons guères mieux sur la beauté que les Omaguas ou les Sauvages de la Californie ; ces tailles si fines qui semblent couper en deux le corps d'une femme , détruisent les proportions de sa belle architecture. Les Grecs , meilleurs juges que nous , auroient regardé nos femmes à la mode comme de jolis monstres : quand l'homme de goût veut étudier ces formes heureuses que la Nature semble avoir façonnées de ses mains , il ne va pas les cher-

cher dans les boudoirs de nos Européennes ; mais dans les dessins de la Pallas Albani , de la Vénus de Médicis & de la Niobe de Praxitèle.



*Des insultes faites à la Nature
dans les organes générateurs.*

SI jamais l'homme a attenté contre lui-même , c'est lorsqu'il a dit à la Nature , Je m'oppose à ton pouvoir générateur ; tes ouvrages sont à moi , puisque je les mutile ; & j'ai acquis un droit terrible sur ma race , puisque je puis l'anéantir.

Ce n'est cependant que par degrés que l'homme s'est fait le tyran des générations à naître ; la Nature l'a fait bon , l'intérêt l'a rendu foible ; & l'habitude des foiblesses l'a conduit au dernier des crimes.



❖ I. ❖

Une des premières insultes faites à la Nature , dans le plus précieux de nos organes , c'est la circoncision (*a*).

Cette coutume bizarre de couper une membrane de l'organe générateur , naquit entre l'équateur & le trentième degré de latitude septentrionale ; la mode , un préjugé de propriété , & l'épée de Mahomet l'ont ensuite étendue dans d'autres parties du globe , & aujourd'hui il y a encore plus d'un dixième des habitants de la terre circoncis (*b*).

(*a*) Ce n'est qu'en qualité de Physicien qu'on parle ici de la circoncision.

(*b*) Les conquérants du Nouveau-Monde y ont trouvé la circoncision établie , les Insulaires de Cosumel , vers la pointe de

L'appareil de la circoncision , telle qu'on la pratique aujourd'hui dans les Synagogues sur des enfants nou-

la Floride , se coupoient le prépuce avec une pierre tranchante : il en étoit de même des Guancos , des Othomacos , des peuples de Cuiloto , d'Uru & des Salivas de l'Orénoque. — Voyez Pierre d'Angleria *De Insulis ruper repertis* , & l'Histoire de l'Orénoque du Moine Gumilla. Tom. 1. p. 183.

Pour les Mexicains , ils se contentoient de faire une légère incision à l'organe générateur de l'enfant & à ses oreilles ; & pourvu qu'il en sortît une goutte de sang , ils croyoient le néophyte digne de vivre en société avec les hommes. — Histoire de la conquête du Mexique , par Cortès , Tom 1.

Cet usage des Indiens du Mexique a fait faire une singulière bevue au Docteur Mallet ; il s'est imaginé qu'à Mexico on coupoit à tous les enfans mâles le prépuce & les oreilles. — Voyez *l'Encyclopédie*, Article. *Circoncision*. & la réfutation de ce men-

veaux-nés, fait frémir l'homme sensible & honnête : le Rabbin chargé de l'opération étend sur l'autel la victime, il arrache avec ses ongles la membrane profane & suce la blessure : ensuite il recommence à mutiler son néophyte, arrête le sang avec des poudres astringentes, & jette le lambeau de chair dans un vase plein de sable : les Insulaires de Madagascar ajoutent à ces horribles cérémonies, celle d'avaler le prépuce qu'ils arrachent, ainsi le fanatisme les rend réellement antropophages.

Lorsqu'on circonçoit des personnes âgées, elles sont malades plus d'un mois ; d'ordinaire il y en a une sur vingt qui en meurt (a). Et quand

songe historique. *Recherch. Philos. sur les Américains*, Tom. 2. pag. 136.

(a) *Les Salivas circoncisent leurs en-*

depuis Mahomet il n'y auroit eu qu'une seule victime de cette opération, sa mort sanglante déposeroit à jamais contre le fanatisme des Juifs & des propagateurs de l'Alcoran.

Des Docteurs, accoutumés à se jouer de la raison, l'ont fait servir quelquefois à justifier la circoncision; le Bénédictin Dom Calmer, qui

fants le huitième jour sans en excepter les filles, & cela d'une manière si cruelle qu'il en meurt plusieurs de l'un & de l'autre sexe.... Je trouvai, en 1641, dans les bois un enfant moribond dont les plaies s'étoient envenimées, & dont tous le corps étoit ouvert d'une manière dégoûtante. Pour que ces enfants ne sentent pas l'instrument avec lequel on leur déchire le prépuce, on a soin de les enivrer. Personne n'est exempt de cette sanglante cérémonie. — Histoire de l'Orénoque de Gumilla, T. 1. pag. 183.

crovoit aux Vampires , croyoit aussi l'opération hébraïque nécessaire aux peuples de l'Orient : il affirme , sur l'autorité de quelques Ecrivains qui n'en ont point , qu'elle seule exempte d'une sorte de charbon qui naît sur l'organe générateur de tous les incircis; & il en conclut que l'amputation du prépuce est le chef-d'œuvre de la politique de la Chirurgie & de la raison (a).

Malheureusement pour le Dissertateur , Abulfeda , Albufarage , ni même le Médecin Avicenne n'ont parlé de ce charbon endémique : Tournefort , Pockocke & les Voya-

(a) Voyez dans sa *Dissertation sur la Circoncision* , le parti qu'il tire du silence des peuples de l'Asie , chez qui il n'a point voyagé , & de l'autorité des Auteurs qu'il n'a peut-être jamais lu.

geurs les plus exacts, qui ont parcouru l'Orient, gardent le même silence; & sans le témoignage du crédule Philon, il seroit probable que Dom Calmet auroit créé le charbon des incirconcis, pour avoir le plaisir de leur donner son remède de la circoncision.

M. de Buffon, dont l'autorité est bien supérieure à celle des Philon & des Dom Calmet, a cru aussi que la circoncision pouvoit être fondée sur la nécessité; & sa raison est que la membrane coupée s'opposeroit par son accroissement à la génération (a). Il en est probablement de cette excroissance comme du charbon de Dom Calmet : le Philosophe cite

(a) Hist. natur. petite édit. complete, Tom. 4. pag. 225.

l'Anatomie de Dionis & les Voyages de La Boulaye ; mais Dionis ne parle dans son Livre que d'une maladie particuliere , qui n'est pas plus rare en Europe qu'en Orient (a) : pour La Boulaye , qui sûrement n'avoit pas visité le prépuce des Turcs , des Asiatiques & des Mexicains , il ne donne que ses conjectures ; & assurément les conjectures d'un La Boulaye ne valent pas le scepticisme raisonné des Philosophes.

L'Auteur ingénieux des *Recherches Philosophiques sur les Améri-*

(a) Anatomie de Dionis , Dém. 4. — J'ai eu occasion d'interroger des Turcs & un Arabe , soit sur l'excroissance du prépuce , soit sur le charbon endémique dont nous les gratifions : & ils m'ont répondu , avec leur politesse ordinaire , que c'étoit une fable de ces chiens de Chrétiens.

cains, a eu aussi un système particulier sur la nécessité de la circoncision : il fait dériver cette opération du besoin qu'ont les incirconcis de détruire les vers qui s'engendrent dans les replis du prépuce (a) ; mais l'Art d'Hippocrate & de Sydenham nous apprend que la génération de pareils animaux n'est pas due à la Nature, mais à la mal-propreté ou à la débauche : le petit nombre d'individus que cette vermine tourmente, l'empêche de se propager, dans le premier cas, par des bains d'eau froide, & dans le second par le Napolitanum ; & puisqu'on peut guérir un malade par un bain ou par une friction, il me semble fort inutile de le circoncire.

(a) Recherch. Philos. sur les Américains, Tom. 2. pag. 120.

De plus, quand même l'humidité mal-faisante du sol Américain pourroit vicier l'organe générateur des Indiens de Panama & du Lac Ontario, s'ensuivroit-il qu'il faudroit circoncire les Persans & les Grecs qui habitent le plus beau climat de la terre? Que fait la vermine d'un Huron au prépuce des descendants de Darius & de Miltiade?

Les peuples chez qui la circoncision date de plus loin, n'ont été sujets ni à une excroissance héréditaire au prépuce, ni à un charbon endémique, ni à des vers; si les maladies qu'on leur attribue eussent été des singularités de leur organisation, personne ne s'aviseroit de douter de leur existence, on ne les nieroit pas plus que le tablier des Africaines du Cap de Bonne-Espérance.

Il y a des individus, sans doute,

vitiés dans leur organe générateur ; mais autant qu'il est possible il faut les guérir & non les mutiler.

La circoncision est si peu une loi de climat , que dans les contrées où elle est aujourd'hui le plus universellement reçue , autrefois on ne circoncisoit personne : Foë ne fit point de règlement sur le prépuce des peuples de l'Indostan , ni Zoroastre sur celui des Perses , ni Solon fut celui des Sénateurs de l'Arcéopage ; c'est le féroce Mahomet qui a donné cette loi de sang aux nations qu'il avoit intérêt de rendre barbares : & sûrement le climat d'Athènes , des bords de l'Indus & de Schiras n'a pas changé le jour que des soldats y prêchèrent l'Alcoran.

Les Juifs modernes insultent donc à la Nature , en augmentant dans leurs Synagogues le nombre des cir-

concis ; cependant il ne faut pas les brûler comme les monstres de la propagande ont fait si long-tems à Goa & à Lisbonne.



❖ II. ❖

En Ethiopie , dans quelques contrées de l'Inde & sur-tout en Egypte (a) , on fait aux femmes vers l'âge de trente ans une opération qui a quelque rapport avec la circoncision des hommes : il s'agit du retranchement des nymphes ; le fanatisme n'y a point de part , ce sont des matrones qui opèrent , & graces à la jalousie des maris , ce privilège ne leur a point été enlevé par les Prêtres.

L'excision des femmes est au reste aussi cruelle que la circoncision des hommes ; on applique le fer rouge sur la membrane pour l'empêcher de

(a) Voyez Strabon , Liv. 17. & Paul Eginète , Lib. 6. Cap. 70.

tenaître , & plus d'une Indienne a péri sous le couteau ardent qui devoit la préparer à la fécondité.

Le Philosophe de la Nature ne peut pas plus approuver le retranchement des nymphes que celui du prépuce.

D'abord cette excroissance est une imperfection particulière , & non un vice national ; & il ne faut pas traiter une ville entière , parce qu'il y a des malades dans un hôpital.

Il ne faut point , sur-tout , permettre à la mode de s'emparer d'une pratique cruelle ; car la mode comme la religion a son fanatisme.

Les partisans de l'excision assurent qu'elle détruit une difformité monstrueuse : mais quels sont les garants de cette prétendue difformité ? faut-il en croire sur ce sujet des maris blasés ou des voyageurs qui n'ont rien vu ?

Belon, Chardin & tous les Historiens de l'excision s'accordent à dire qu'elle ne se fait qu'à l'âge de trente ans ; cet aveu suffit pour en constater l'absurdité : car si cette opération étoit inutile dans le tems que les femmes étoient jolies & fécondes : pourquoi la faire quand elles deviennent vieilles & stériles (a) ?

(a) Mahomet épousa Cadisha à cinq ans & la rendit mere. *Voyez* Prideaux , *Vie de ce Législateur.* — A Alger il y a un grand nombre de femmes qui accouchent à neuf ans. *Voyez* Laugier de Tassy , *Hist. du Royaume d'Alger*, pag. 61.

Au reste, dans les climats chauds les femmes qui sont nubiles dès l'âge de dix ans, cessent de concevoir à trente ; à ce période, elles acquierent sur leur teint flétri les mêmes rides dont l'usage du rouge sillonne vers quarante ans les beautés de nos Capitales , & que la Nature n'amene que vers

Enfin , en supposant que la délicatesse d'un mari & la coquetterie d'une femme , exigent le retranchement des nymphes , la Chymie n'offre - t - elle pas la ressource lente , mais sûre , des fluides astringents , sans recourir au fer rouge qui doit détruire la sensibilité dans l'organe qui en paroît le siège ? faut - il pour acquérir une beauté de préjugé exposer une femme à perdre , sinon la fécondité , du moins l'instinct sacré qui l'entraîne à l'amour ?

soixante sur le visage des femmes de la campagne.



❖ III. ❖

Dès que l'homme a commencé à se défier de lui-même, il s'est défié aussi de la vertu des femmes; alors il a imaginé des moyens de captiver par la violence un sexe dont il avoit aliéné le cœur; & plus il s'est rendu coupable envers lui, plus il a été son tyran.

Comme c'est dans les climats chauds que l'imagination plus ardente donne la plus grande activité aux transports de l'amour jaloux; c'est en Asie qu'on a d'abord soumis la pudeur des femmes aux entraves absurdes de l'infibulation.

L'Ethiopien, qui est assez malheureux pour ne connoître que le physique de la virginité, infibule sa fille à sa naissance en réunissant, soit avec un cordon de soie, soit avec
du

du fil d'amiante , des membranes que la Nature a séparées : les chairs adhèrent peu-à-peu , & quand le jour du mariage est arrivé , ce n'est qu'avec le secours du bistouri que la vierge infibulée peut devenir mere (a).

Au Pégu & dans quelques autres contrées de l'Asie , on s'assure de la vertu du sexe par le moyen d'un anneau : celui des filles ne peut s'ôter que par une opération cruelle ; pour celui des femmes , il a une sorte de serrure dont le mari a la clef ; ces anneaux tiennent lieu au peuple de tout l'appareil d'un ferrail.

(a) Cette sorte d'infibulation a été aussi long-tems en usage chez quelques peuples qui habitent sur les côtes de la mer rouge. Voyez Pierre Bembo , *Hist. Venet. Lib. 6.*

Tome VI. . E

Les Italiens modernes infibulent d'une façon moins barbare, quoiqu'aussi deshonorante; ils mettent aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, & arrêtée par une ferrure composée de cercles mobiles où l'artiste a gravé un certain nombre de chiffres, entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort (a) : cette combinaison est le secret du mari.

Si l'homme jaloux & barbare pouvoit entendre la voix de la raison, voici ce que je dirois au malheureux qui ne peut enchaîner la vertu des femmes qu'en les infibulant.

Féroce Ethiopien, quel crime a fait ta fille pour la tourmenter l'inf-

(a) Recherch. Philos. sur les Américains; Tom. 2. pag. 142.

tant qu'elle quitte le sein de sa mere, & celui où elle voudra goûter les premiers plaisirs de l'amour ? Pourquoi marquer par l'empreinte de la douleur les deux époques de sa vie qui sont marquées par les plus grands bienfaits de la Nature.

Le mari qui infibule sa femme, est à la fois absurde & cruel ; mais je ne sçais quel nom donner au pere qui infibule sa fille : c'est bien assez d'insulter à la Nature, pour me procurer un plaisir de préjugé, sans faire soupçonner encore à l'étranger qui recherche mon alliance que ma fille ne doit sa vertu qu'à des fils d'amiante & à des anneaux.

L'opération Ethiopienne qui infibule une fille & qui la défibule, peut lui coûter la vie ; ainsi le législateur qui l'ordonne n'a écrit,

comme Dracon , ses loix qu'avec du sang ; il est l'assassin des hommes qu'il devoit protéger.

Et toi , despote petit & foible , qui ne fondes la fidélité des femmes que sur des instruments qui les des-honorent ; que tu es bien puni de ton Machiavelisme , par l'usage même que tu en fais !

Malheureux , crois-tu que la pudeur s'enchaîne comme les mains de tes esclaves ? elle est libre comme l'air que tu respirez ; elle habite le cœur de la femme que tu outrages , & se rit du vain appareil de tes anneaux.

Ne vois-tu pas que tes précautions mêmes amènent le péril que tu crains ? tes serrures & tes anneaux ne servent qu'à apprendre à ta victime qu'elle peut enfreindre la

foi conjugale ; & sur l'article de l'honneur , dès qu'une femme examine , elle est infidelle.

En amour les tyrans ne sont pas plus ingénieux que les esclaves : si tu as épuisé ton imagination à tourmenter ta femme , la sienne s'épuiera à réaliser les fantômes de terreur que tu t'es formés ; à force de recherches , elle combinera tous tes chiffres , elle ouvrira tous tes cadernats , & sa trahison sera d'autant plus sûre que par ta tyrannie tu t'es ôté jusqu'au droit de la soupçonner.

Qui sçait même si à force de blesser la sensibilité d'un cœur honnête , tu ne la forceras pas à devenir deshonnête ? combien de femmes nées vertueuses , que l'amour de la vengeance a rendues perverses ! telle Italienne qui libre eût été Lucrece ,

grace à l'infibulation , a effacé Cléopâtre & Messaline.

Malheureux, laisse-là tes anneaux, tes chiffres , & tes serrures ; respecte ta femme , fais - t'en estimer , & songe qu'on ne doit pas se flatter d'être heureux par l'amour, quand on n'exerce son esprit qu'à outrager la Nature.



❖ IV. ❖

S'il étoit nécessaire d'infibuler l'un des deux sexes , ce devrait être , non le plus foible , mais le plus entreprenant ; car il n'y a que l'audace qui mérite d'être enchaînée.

On infibuloit en effet à Rome les garçons (a) ; mais non pour mettre les femmes à l'abri de leurs attentats , c'étoit uniquement pour conserver leur voix : les Directeurs des Spectacles s'assuroient avec un anneau de la continence de leurs Musiciens , comme aujourd'hui on s'en assure en les rendant Eunuques.

Quelques Indiens du Nouveau-Monde s'infibuloient aussi avec un

(a) Voyez Juvenal , *Satyres contre les Femmes* , & Martial , Liv. 9. épigr. 28. & liv. 7. épigr. 82.

ruban d'écorce (a) ; & il est assez probable qu'originellement on ne songea par cet usage bizarre , qu'à empêcher la jeunesse de s'énerver dans l'âge des desirs , qui d'ordinaire devance l'âge de la vigueur.

Le fanatique qui outre toujours la morale , parce qu'il ne connoît pas la vertu , s'infibule encore dans quelques contrées de l'Asie pour étaler , au peuple qui le révère , sa fastueuse continence ; on voit des Santons , des Faquirs & des Bonzes charger l'organe générateur d'un cercle de fer large &

(b) Voyez *Marcgrave, Hist. Natur. Brasilia*, pag. 14. — Le Chevalier *Pretty* a aussi trouvé l'infibulation des garçons en usage chez quelques Insulaires de la mer du Sud. — Voyez *Hist. des Navig. aux Terres Australes*, par le *Président de Brosses*, Tom. 1, pag. 227.

pefant, & s'ôter physiquement la faculté d'être pere (a), pour acquérir le droit d'être tyrans de la multitude, persécuteurs & frippons.

Toutes ces infibulations sont contraires à la morale éternelle de la Nature.

Jamais il ne fut permis au Musicien de l'ancienne Rome d'anéantir sa race, pour prostituer sa voix efféminée sur le théâtre de Marcellus.

Le Sauvage du Nouveau-Monde & le Bonze du Japon sont également

(a) Locke qui a tant douté, ne doutoit pas que les Moines de l'Asie n'en imposassent sur l'article de la continence : il cite le Voyageur Baumgarten, qui vit en Egypte un dévot infibulé commettre le crime abominable de Pasiphaë. — *Voyez Peregr. Baumgart. Lib. 2. Cap. I. & Essai Philos. sur l'Entendement Humain, Liv. 1.*

des raisonneurs absurdes s'ils supposent que la chasteté consiste, non à avoir le cœur pur, mais à charger d'entraves l'organe générateur; un Philosophe qui converseroit un moment avec le Sauvage, viendrait peut-être à bout de l'éclairer; pour le célibataire hypocrite du Japon, on ne l'éclaire pas, mais on l'enchaîne.



❖ V. ❖

Les Poètes qui sont les seuls historiens des Amazones, ont dit que ces héroïnes du Thermodon se coupoient le sein pour être plus légères à la course ; c'est le même motif qui a engagé réellement les Hottentots à se priver d'un des réservoirs de l'organe générateur (a) ; & cette

(a) Kolbe a été témoin oculaire d'une de ces opérations fanatiques : on frotte, dit-il, la jeune victime de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer ; ensuite on lui lie les pieds & les mains : alors le Prêtre, armé d'un couteau tranchant, fait une incision, enlève un des réservoirs générateurs, & remet à la place une boule préparée avec des herbes médicinales ; il coud ensuite la plaie avec

E vj

insulte faite à la Nature étoit encore le crime de leurs Prêtres.

Des Philosophes ont appris à ce peuple que l'homme parfait n'étoit pas le coureur ; ils lui ont prouvé qu'on n'étoit pas plus léger parce qu'on se rendoit à demi-eunuque ; ils lui ont fait soupçonner que c'étoit pour le gouverner que ses Prêtres le mutiloient , & aujourd'hui

l'os d'un petit poisson qui lui sert d'aiguille , & un filet de nerf du mouton : quand l'opération est finie , tout le monde se ressire , & l'Hottentot à demi-mort est obligé de se traîner comme il peut dans une hutte qu'on lui a bâtie : là , abandonné de tout le monde , il périt ou recouvre la santé , ce qui est assez indifférent , soit au Gouvernement , soit aux Prêtres. *Voyez Kolbe, Description du Cap de Bonne - Espérance, Tom. I. pag. 71.*

les Hottentots cessent d'outrager la Nature , & ne tirent plus vanité d'être des hommes imparfaits.



❖ VI. ❖

Il n'y a point de Philosophe , sans doute, qui ait pénétré dans l'isle Formose : car on y tolère encore la plus abominable coutume que le fanatisme ait imaginé pour anéantir la race des hommes : les femmes s'y marient dès qu'elles sont nubiles ; mais il leur est défendu d'accoucher avant trente-cinq ans : lorsque la Nature , plus forte que la loi , les a rendu grosses, une Prêtresse les conduit au Temple [du Dieu du mal sans doute] , leur foule le ventre & les fait avorter. On en a vu perdre ainsi jusqu'à seize fois leur fruit ; & ce n'étoit qu'après ces seize assassinats qu'il leur étoit permis d'être meres (a).

(a) Voyez Description de l'Isle Formose,

Je voudrois bien sçavoir quel est à Formose l'ordre de la société qui trouve quelque intérêt à ces avortements.

Le Souverain qui permet qu'on étouffe dans ses Erats la population dans son germe , y perd des soldats pour ses armées , des filles pour son ferrail , & une partie de son trésor.

Un citoyen à qui la loi permet d'être époux & défend d'être pere , s'accoutume à ne voir dans le mariage que les vils rapports que fait naître le besoin de jouir ; il n'aime

dressée sur les Mémoires de George Plafmanasar : Voyages de Kämpfer au Japon , & sur-tout Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise , Tom. 1. pag. 96.

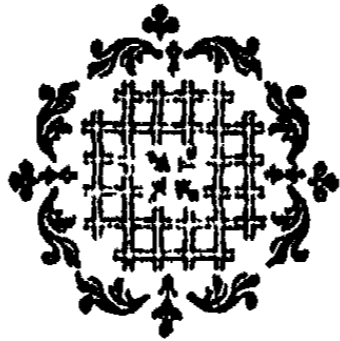
plus par son ame , mais par ses sens.

Quelle activité peut avoir l'amour maternel dans une femme qui jouit pour détruire , qui conçoit pour avorter , & qui aime mieux outrager la Nature que tromper une Prêtresse ?

Quelle sorte de reconnoissance lie un fils aux auteurs de sa vie ; ce fils qui né un jour plutôt auroit été étouffé par ceux qui l'ont fait naître ?

Je ne parle point ici du danger que court une mere de perdre la vie dans ces avortements , ni de la stérilité qu'ils doivent procurer à la plupart des femmes qui échappent des mains de la Prêtresse ; je me contente de faire voir que l'usage barbare , contre lequel je reclame ,

conduit à l'infraction de toutes les loix sociales ; & je laisse à décider aux Physiciens dans quelle classe des êtres intelligents il faut mettre les habitans de Formose.



Des Eunuques.

LE dernier terme de la dégradation humaine est celui où l'homme anéantit en lui l'organe générateur, où il réunit sans intervalle le terme de la jeunesse à celui de la décrépitude, & où isolé au milieu de la société, il ne voit le sexe que pour le maudire, & la Nature que pour la blasphémer.

Arrêtons-nous quelques moments sur cette partie de notre histoire; c'est celle de l'homme en délire; elle fournit un fonds inépuisable pour nos bibliothèques: pour l'histoire de l'homme sage, le Philosophe l'écrirait en trois pages.



❖ I. ❖

Il est probable que ce fut la loi qui fit les premiers Eunuques : la castration , dans l'ancienne Egypte , étoit le châtement de l'adultère (*a*) ; ce peuple qu'Hermès n'avoit pas encore civilisé , trouvoit dans ce supplice une sorte de rapport entre le délit & la peine , & il croyoit que ce rapport lui donnoit le droit d'être barbare.

Rome expirante , qui ne valoit pas mieux que l'Egypte dans son berceau , condamna aussi à la mutilation les hommes coupables du crime de Pasiphaë (*b*) : l'an 529 , un Empereur Grec rendit eunuque par la

(*a*) *Diodor. Sicil. Lib. I.*

(*b*) *Voyez le Code de Justinien , Lib. 3. Tit. 53. Lib. 9. Tit. 9. &c.*

main du bourreau deux Evêques convaincus de s'être prostitués à des quadrupèdes (a) : moins heureux qu'Abailard & Combabus, ils expirèrent dans ce supplice.

Justinien, qui n'avoit ni assez de génie, ni assez de sensibilité pour être législateur, défendit de faire des eunuques dans tout l'Empire Romain; mais par une bisarrerie digne de son caractère, il condamna à l'être celui qui en feroit, aussi-bien que le maître de l'opérateur & ses complices (b). — Des hommes eunuques d'intelligence ont beaucoup admiré cette loi de Justinien.

(a) Voyez Procop. *Anecd.* Cap. 11-17. & Zonar. pag. 64.

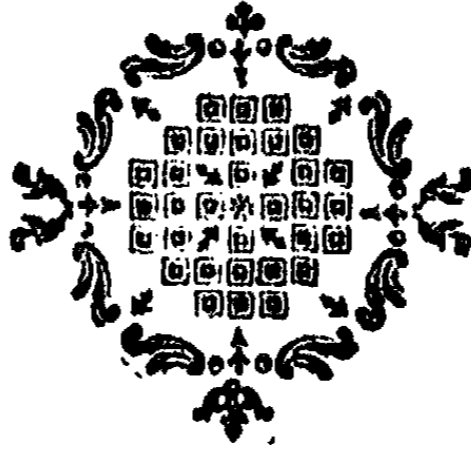
(b) Procop. *de Bello Goth.* Lib. 4 Code Justin. Lib. 4. Tit. 42. &c. — Lorsque ces victimes malheureuses ne perdoient pas la

Tout le monde sçait que le Parlement de Paris punit les scélérats qui avoient ôté à Abailard son sexe, en les privant du leur par la main du bourreau ; on les condamna en vertu du Talion , & aucun des juges ne s'avisa auparavant d'examiner si le Talion étoit une loi de la Nature.

La loi Salique condamne à la castration les esclaves surpris en adultère : la loi des Wisigoths ordonne qu'on fasse subir la même peine aux hommes qui se prostituent aux animaux : les loix de Guillaume le Conquérant y condamnent ceux qui ont violé une femme : une loi de Philippe-le-Bel fit mutiler & écor-

vie dans ce supplice deshonorant, on les dépouilloit de leurs biens & on les reléguoit en Ethiopie.

cher tout vifs les amants de trois
Princesses de sa maison. Les loix....
Je m'arrête , on prendroit cette dé-
fense de l'humanité pour une satire
contre les législateurs.



❖ II. ❖

Combabus étoit un Seigneur de la Cour de Syrie, que les femmes ne pouvoient voir sans aimer ; son Souverain persuadé, sans doute, qu'il y avoit un intervalle immense entre les charmes d'une reine & le cœur d'un de ses sujets, eut la foiblesse de choisir son jeune favori pour accompagner Stratonice, son épouse, dans un long voyage : Combabus qui prévint les suites de cette imprudence, sacrifia son sexe pour sauver sa vie, & remit au roi en partant une boîte mystérieuse, qu'il ne devoit ouvrir qu'à son retour : le Syrien, comme il s'y étoit attendu, plut à la princesse, & eut le courage barbare de la désabuser : Stratonice éclairée ne se tua pas ; mais toujours sensible, elle vit sans ménagement ce Com-

babus qui s'étoit mis en état de la voir sans péril : le roi soupçonna bientôt qu'il avoit un rival : un courtisan , qui vouloit supplanter Combabus , déposa l'avoir vu dans les bras de Stratonice , & le jeune Syrien fut condamné à mort ; près d'être conduit au supplice , l'accusé demanda au roi le dépôt qu'il lui avoit confié : la boîte s'ouvrit , & toute la cour fut convaincue que Combabus étoit eunuque lorsqu'il entreprit ce voyage avec Stratonice (c).

L'histoire rapporte que les amis de Combabus le voyant depuis cette aventure plus puissant que jamais à la cour de Syrie , se mutilè-

(a) Le fond de cette Histoire est tiré de l'ouvrage de Lucien , intitulé , *De Deâ Syriâ*.

rent pour lui faire la cour. Si le fait est vrai , c'est l'héroïsme de l'adulation & de la stupidité (a).

Dans la suite , on fit l'apothéose de Combabus , & les Prêtres de ce Dieu qui n'étoit pas même un homme , se mutilerent en cérémonie pour lui ressembler (b).

Plusieurs siècles après , l'empereur Adrien fit un Dieu de l'eunuque Antinoüs (c) ; mais nous ne voyons

(a) *Lucian loc. cit.*

(b) *Hist. Univerf. par une Société de Gens de Lettres , Tom. 2. Liv. 1. Chap. 5. Sect. 1.*

(c) Son culte continua long - tems après la mort d'Adrien , quoique Rome n'eût plus d'intérêt à flatter ; il importoit en effet assez peu aux Prêtres d'Antinolis , d'appartenir à Jupiter ou à un Eunuque , pourvu qu'ils menassent le peuple , & qu'ils se fissent payer par les Césars.

pas que les Ministres aient imité ceux de Combabus : le libertinage avoit introduit une foule d'eunuques sur les théâtres de Rome & dans ses serrails ; mais la religion n'y étoit pas assez fanatique pour en faire parmi les Prêtres.



❖ III. ❖

Le fanatisme est un tronc immense qui a mille ramifications ; & il ne faut point mettre nos Abéliens & nos Valésiens dans la classe des Prêtres de Combabus.

Sous le règne de l'empereur Arcade , l'Afrique vit naître une sorte de sectaires qui ordonnoient le mariage , mais défendoient la jouissance (a) ; ces eunuques volontaires étoient à la fois impies & contradictoires : la secte n'étoit déjà plus, quand la loi voulut la réprimer.

Les Valésiens , nés dans les déserts brûlants de l'Arabie & ayant l'ima-

(a) Ils tiroient leur nom d'Abel , qu'ils supposoient avoir été marié , mais n'avoir jamais tenté de devenir pere. — Voyez *Div. August. de Civit. Dei.*

gination aussi ardente que leur sang ;
allèrent encore plus loin que les pré-
tendus disciples d'Abel ; ils firent
un acte de religion de se mutiler , &
de mutiler de gré ou de force tous
les jeunes gens sur lesquels ils avoient
quelque pouvoir (a) : les sectaires
de tous les cultes se réunirent contre
ces ennemis du genre humain ; &
après la mort de l'enthousiaste qui
les avoit fait naître, quand leur ima-
gination vint à se refroidir , la voix
sacrée du sens moral les ramena à la
Nature.

(a) Voyez Epiph. *Hæres. Cap. LVIII.*



❖ I V. ❖

Il y a des pays où l'homme malheureux & pauvre mutile ses enfants pour éteindre sa postérité (a) ; c'est le dernier degré du désespoir réfléchi : quand on voit le ciel & les hommes conjurés pour tourmenter la terre qu'on habite , il semble tout simple qu'on cherche à diminuer le nombre de leurs victimes.

Cependant ce raisonnement apprécié n'est qu'un sophisme : le mal moral dépend de nous ; le mal physique n'est presque rien , quand on est Philosophe ; est-on mécontent du climat qu'on habite ? la terre entière est ouverte à l'homme libre : est-on

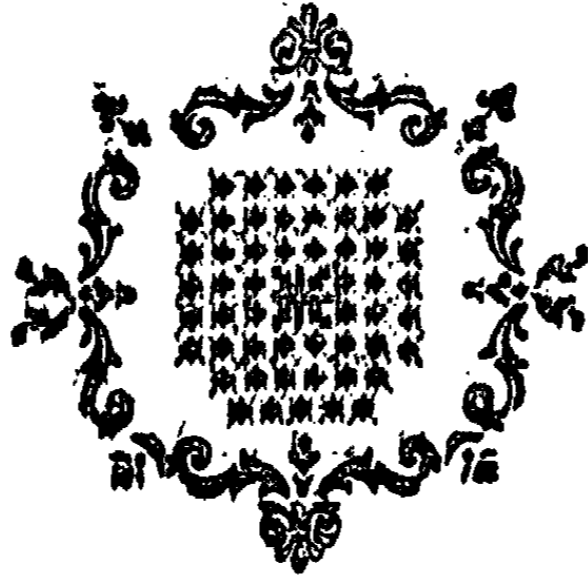
(a) Hist. Natur. de M. de Buffon , petite édit. complète. Tom. 4. pag. 228.,

environné de tyrans ? qu'on change de patrie ; les remords vengent tôt ou tard l'homme de bien qui a souffert , & l'oppresser est toujours plus malheureux que l'innocent qu'il opprime.

Un pere qui mutile son fils n'est qu'un stupide en délire ; il ne voit pas que par son opération barbare , il prive un être malheureux de l'unique ressource peut-être que lui ait donné la Nature pour l'empêcher de la maudire.

Américains , dont les Nunnès & les Pizarre se sont joués de l'existence , esclaves de l'Asie , qui ne respirez que par le caprice d'un despote , nègres traités en bêtes de somme par des bêtes féroces ; par quelle absurde logique trompez-vous l'espoir de vos ennemis en cessant d'être hommes ? puisqu'on vous laisse le

couteau d'Origène , armez-vous-en
comme Brutus , & le genre humain
est vengé.



❖ V. ❖

Ces despotes stupides & barbares; ces bœufs-tigres de l'espèce humaine, donnerent au milieu du sixième siècle un exemple terrible de l'abus du pouvoir quand il est joint à la dépravation: les rois des Abasges (a) voyant le prix que le luxe de Constantinople mettoit aux eunuques, enlevoient à main armée à leurs sujets leurs enfants, les mutiloient & les faisoient vendre aux Seigneurs de la Cour de Justinien (b): les Abasges murmurerent, & les despotes firent

(a) Ce peuple habitoit la côte septentrionale du Pont-Euxin; il conserve encore aujourd'hui le nom qu'il portoit du tems de Justinien.

(b) Procop. de Bell. Goth. Lib 2. Cap. 3.

périr les peres pour se dérober à leur ressentiment (a). Le foible Justinien, au lieu de venger l'espèce humaine, se contenta d'envoyer un eunuque à ces tyrans pour leur défendre de faire des eunuques.

(a) Evagr. *Lib. 4. Cap. 21.*



❖ VI. ❖

Les femmes, autres despotes moins barbares, mais quelquefois plus dangereux, se sont servis en différentes contrées d'insectes venimeux, de philtres, & d'aphrodisiaques pour augmenter dans leurs maris l'extase de la jouissance; mais ces violences faites à la Nature ne pouvoient se perpétuer, parce que d'ordinaire ceux qui se soumettoient à ces épreuves terribles restoit impuissants (a). Les fem-

(a) Vespuce, témoin oculaire, en parle dans ses Mémoires sur l'Amérique : *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum... In tantam crassitudinem, ut deformia videantur : & hoc mordicatione animalium venenosorum, & hujus rei causâ multi restant Eunuchi.* — Relation d'Améric Vespuce, édit. de Strasbourg de Mathieu Hupfuff.

Quant aux Aphrodisiaques si vantés par Pétrone, ou ils n'opèrent aucun effet, ou ils n'excitent à l'ouvrage de la génération, qu'aux dépens de l'organe générateur.

Le Satyrion de Théophraste, est plus efficace pour rendre malade qu'amoureux : Thémisôn rapporte que plusieurs personnes moururent en Crète pour en avoir fait usage.

L'insecte de la Cantharide renferme un poison corrosif, & son usage intérieur est banni des plus sages Pharmacopées.

Le Saffran, quand il est pris au-delà d'un scrupule, devient, comme narcotique, un poison violent, contre lequel la Médecine a cherché des antidotes.

Les Orientaux, quand ils font un trop grand usage de l'Opium meurent à trente ans, & avec tous les symptômes de la décrépitude.

Quand à l'or potable dont on fait le plus puissant des Aphrodisiaques; jusqu'à ce qu'on ait trouvé un dissolvant capable de décom-

la raison , ont mieux aimé avoir des maris foibles que des maris eunuques.

poser ce métal , il faut le mettre au rang des chimères dont les Charlatans de l'Alchimie repaissent tous les jours notre curiosité.

Mettons un frein à notre imagination ardente , vivons en Spartiates , aimons comme les hommes de l'âge d'or , & nous n'aurons jamais besoin d'Aphrodisiaques.



❖ VII. ❖

D'un autre côté, des hommes foibles & timides, dans des sanctuaires consacrés à la continence, ont voulu dompter physiquement l'amour; ils se sont servis de narcotiques, qui en les rendant froids les ont conduit à la stupidité: ils ont fait avec leur *agnus castus* & leur nénuphar (a), ce que

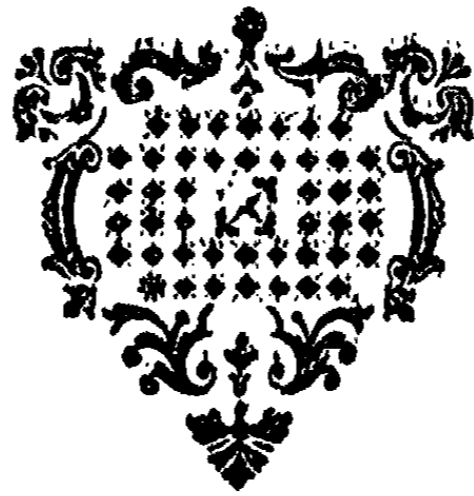
(a) Il y a autant de danger à employer les remèdes qui détruisent l'amour, que ceux qui l'excitent.

Les somnifères n'affoiblissent les accès du tempérament qu'en altérant la circulation des fluides, en diminuant la sensibilité & en privant de la Mémoire.

L'*Agnus Castus*, pris en émulsion avec l'eau de Nénuphar, n'anéantit le désir qu'en dégradant l'organe qui le fait naître. Pline croyoit que le Nénuphar pris en décoction, seulement pendant douze jours,

fit Origène avec son couteau ; & devenus eunuques par piété, ils sont morts avant le tems, punis de la Nature par la douleur, & des hommes par l'opprobre.

rendoit l'homme incapable de se propager.
— Voyez *Hist. Natur. Lib. XXV. Cap. 7.*



❖ VIII. ❖

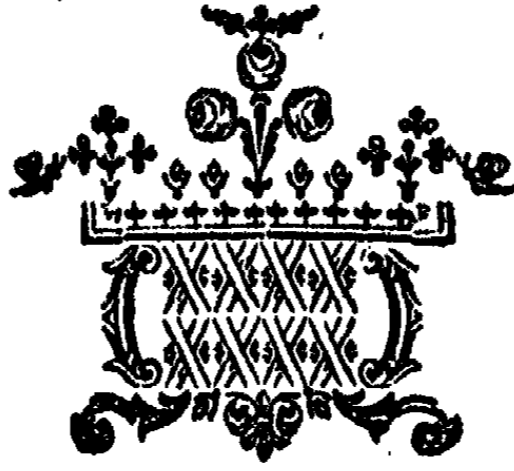
Il y a , sur-tout dans les grandes sociétés , des manieres de vivre qui outragent la Nature & dégradent l'organe générateur.

Les Scythes qui passaient à cheval leur vie vagabonde , s'affoiblissoient au point que dans l'âge viril ils cessent d'être peres : alors pour ne tromper personne, ils s'habilloient en femmes.

Les maladies vénériennes rendent très-souvent eunuques , soit par elles-mêmes , soit par les remèdes qu'on emploie pour les pallier.

L'homme blasé , dans nos capitales , est d'ordinaire eunuque à trente ans ; énérvé alors par l'habitude des jouissances criminelles , ses sens s'éteignent , il n'est homme que par de vains desirs ; & dans le désespoir

où le jette son impuissance , il ne parle de la Nature que pour la maudire , & de l'amour que pour le blasphêmer.



❖ IX. ❖

En général , c'est le luxe qui fait le plus grand nombre d'eunuques ; c'est lui qui substitue aux voluptés douces & pures de la Nature , les viles jouissances du libertinage ; c'est lui qui empoisonne dans l'homme oisif l'imagination & les sources de la vie : c'est lui qui dégrade les générations existantes , & qui tue les générations à naître.

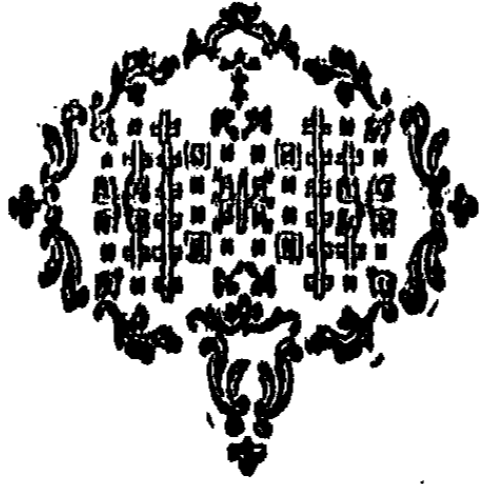
Un des plus grands crimes du luxe est d'avoir mutilé des Musiciens pour leur faire acquérir une voix contre-nature.

On a vu dans l'Italie moderne des monstres , qui se donnoient le nom de peres , rendre leurs enfants eunuques , pour les faire chanter dans un Opéra des rôles de fem-

mes.— Quelquefois après l'opération la voix se dégrade, alors le Musicien en est pour son opprobre, & l'opérateur pour son homicide.

C'est une des plus étranges contradictions de l'espèce humaine, qu'on ait cru dans Rome moderne que la décence défendoit aux femmes de chanter des Oratorio, & que cette même décence permettoit de leur substituer des eunuques. — Béni soit à jamais le Pape régnant qui a pros crit solennellement cette mode féroce, & qui ne veut point que les peuples qu'il gouverne soient à la fois barbares & ridicules ! la postérité mettra sa Bulle à côté de l'Ordonnance de Gelon, qui défendoit à Carthage d'immoler des enfants à Saturne ; & à cause de ce Pontife, ami des hommes, l'Italie oubliera

qu'elle a été gouvernée par le fanatique Hildebrand, & par l'incestueux pere de Borgia.



❖ X. ❖

J'arrive à la branche du luxe la plus féconde en eunuques ; il s'agit de cette jalousie inquiète des Orientaux qui ne leur permet pas d'abandonner leurs femmes à leur vertu , & qui les environne de surveillants hideux & mutilés faits pour tourmenter la beauté , & pour mettre à couvert non l'honneur d'un maître , mais son impuissance.

Il paroît que les Médes furent les premiers qui donnerent à leurs épouses un cortège d'eunuques (a) ; les Perses suivirent leur exemple , & aujourd'hui dans quelques contrées de l'Asie , il y autant d'eunuques que de femmes.

(a) *Athénée* , *Lib. XII.*

On peut juger de ce nombre effrayant de monstres faits par la main des hommes , par une anecdote des Voyages de Tavernier , que personne n'a encore contestée. Il dit qu'en 1657 , étant au royaume de Golconde , on y fit vingt-deux mille eunuques ; & ce royaume de Golconde n'est qu'une province de l'empire des Mogols.

Comment l'Orient ne seroit-il pas peuplé d'eunuques , puisque les Souverains semblent s'y être accordés à les honorer & à les enrichir ? Les eunuques ont de tout tems été en Turquie le canal des graces ; dans les Etats du Mogol & du Sophi , on en fait des Nababs & des Gouverneurs de Province ; à la Cour Tonquinoise du Chova tous les Offices Civils & Militaires leur sont

donnés ; & Dampier observe à ce sujet que les grands Seigneurs pour faire leur cour au Souverain se font mutiler (*a*).

En général , le prix des eunuques de l'Asie augmente par leur difformité : l'eunuque par excellence est celui qui est nain , sourd , muet , & né avec un visage de cercopithèque (*b*). Il semble que dans ces ferails destinés à la propagation de l'espèce humaine , on ne travaille à rassembler autour des meres que des objets propres à les faire avorter.

Ajoutons à ces vices de la Nature les vices moraux que doit entraîner

(*a*) Dampier , Tom. 3. Part. 1. Chap. 4.

(*b*) Voyage du Levant de Tournefort , Tom. 2. Liv. 13.

la mutilation : l'Anatomie qui a porté tant de lumière sur l'histoire de l'homme , a prouvé par la correspondance intime qui règne entre l'organe générateur & l'appareil fibrillaire du cerveau , qu'on ne peut dégrader les réservoirs séminaux sans porter atteinte à l'intelligence : un eunuque doit avoir tous les vices des âmes foibles (a) ; il doit être dans la fortune le plus impérieux des despotes , & dans l'humiliation le plus vil des esclaves.

Il doit ne voir qu'avec horreur le maître qu'il sert , & le sexe à qui.

(a) La Médecine démontre , par exemple , qu'un eunuque doit être dissimulé & infociable. — Voyez Cours d'Opérations de Chirurgie , par Dionis , augmenté par La Faye , pag. 368.

il commande ; & ce n'est que par cette haine impuissante qu'il punit les hommes de leur supériorité , & les femmes de leur mépris.

Au reste , ce sont les défauts mêmes de ces monstres de l'espèce humaine qui les rendent chers aux Souverains de l'Asie : foibles comme ils sont par leur nature , & n'ayant point de famille qui leur servent d'appui , ils sont contraints d'identifier leurs intérêts avec ceux d'un maître , de flatter ses caprices & de servir ses fureurs : quand de tels favoris ont lassé la patience des peuples & que le trône s'ébranle , il suffit de les envoyer au supplice ; alors la sédition s'appaise , & la couronne se raffermir sur la tête de la statue.

Les Orientaux ajoutent quelquefois

fois au crime de faire des eunuques, celui de leur permettre de se marier (a); c'est le dernier degré de la dépravation humaine : une telle loi ne peut être fondée que sur le mépris inné des femmes, & sur un plan réfléchi d'outrager la Nature.

Vous tous, qui peuplez la terre d'hommes mutilés, fanatiques attrabilaires, sombres législateurs de l'A-

(a) Dampier, Tom. 3. pag. 94. —
 » C'est alors, dit le célèbre Montesquieu;
 » que les sens qui restent veulent obstiné-
 » ment suppléer à ceux que l'on a perdus;
 » & que les entreprises du désespoir sont
 » une espèce de jouissance. Ainsi dans Mil-
 » ton, cet esprit à qui il ne reste que des
 » desirs, pénétré de sa dégradation, veut
 » faire usage contre Dieu, même de son im-
 » puissance. « — Esprit des Loix, Liv. XV.
 Chap. 7.

Tome VI.

G

se , despotes stupides & barbares ;
connoissez - vous l'histoire de l'eun-
nuque Narsès : lisez & tremblez.



❖ IX. ❖

Histoire de Narsès.

ROME étoit en paix , grace à la sage politique de Narsès : cet eunuque , le seul peut-être des grands hommes qui n'ait pas été homme , gouvernoit l'Italie depuis treize ans avec le despotisme de Marc-Aurèle , & presque avec son génie ; il l'avoit conquise sur Totila , & Justinien avoit récompensé le libérateur des Romains , en le faisant régner sur sa conquête. Lié par l'habitude plus que par l'amitié avec le pape Jean III , il eut un jour cet entretien avec lui dans le Capitole.





N A R S È S.

Je n'entre jamais dans cette citadelle sans une sorte de terreur religieuse ; ce lieu est le théâtre des grands spectacles & des grands revers : qui auroit dit, il y a quelques siècles, aux Prêtres de Jupiter qu'ils seroient remplacés par un Pape ? auroit-on imaginé sous Auguste qu'un homme tel que Narsès donneroit ici des loix, & un Eunuque de Perse, acheté comme esclave par des Grecs, devoit-il s'attendre à être le successeur des Romulus & des Trajan ?

L E P A P E.

Un homme de génie doit s'attendre à tout, quand son siècle n'en a point : où en serions-nous, Grand

Dieu , si les talents ne réparoient pas quelquefois les bisarreries de la fortune ? Narsès , qu'importe à Rome où vous réglez, que les hommes vous aient fait eunuque & esclave ? la Nature n'a-t-elle pas tout fait pour vous , en vous donnant le génie du vainqueur de Totila & du rival de Bélisaire ?

N A R S È S.

Que parlez-vous de la Nature ? je l'ai connue deux jours pour la bénir ; mais depuis soixante ans , les hommes ne me prononcent son nom que pour me le faire blasphémer. — Ecoutez , Pontife , nous sommes seuls , la tombe va s'ouvrir devant moi , je n'ai plus d'intérêt à feindre , & puisque le drame éclatant que j'ai joué sur la scène de l'Europe touche

à son dénouement , je veux dévoiler
à vos yeux Narsès tout entier ; vous
m'en estimerez moins sans doute ,
mais vous me jugerez mieux.

L E P A P E.

Je vous aimerai toujours , Narsès ;
& c'est vous dire assez que je ne puis
cesser de vous estimer : l'amitié qui
nous lie depuis treize ans. . .

N A R S È S

L'amitié , Pontife ! Eh ! croyez-
vous que ce sentiment sublime puisse
jamais entrer dans l'ame d'un eu-
nuque ? c'est le besoin , c'est l'inté-
rêt , c'est l'habitude qui depuis treize
ans m'enchaîne à vous : votre état
même a pu resserrer des nœuds que la
politique avoit tissus : en entrant
dans le sacerdoce , vous vous êtes

pour ainsi dire mutilé ; & si je suis eunuque par la scélératesse d'un pere , vous l'êtes par religion ; il ne vous manque plus que de dérester les hommes pour me ressembler tout à fait.

LE P A P E.

Vous dérestez la terre qui est à vos pieds ! Ah ! Narsès.

N A R S È S.

Pontife , écoutez-moi , & apprenez à être juste. — J'ai vu le jour parmi les ennemis nés du nom Romain : le Persan qui s'est dit mon pere , pour plaire à une marâtre , me fit eunuque , & me vendit au roi pour entrer dans son ferrail ; j'avois alors quatorze ans : j'aimois & j'étois aimé : la nuit même où je devois

être heureux, d'abominables satellites de mon tyran vinrent m'arracher du lit nuptial & me mutilerent ; je ne sçais comment je ne péris pas dans les accès de ma rage : quoiqu'il en soit, je survécus & à l'opération & à mon désespoir.

Dès que, dans le silence des passions, je pus réfléchir sur ce que j'étois & sur ce j'avois été, un nouvel horison se développa devant moi : libre envers ma patrie, qui ne peut faire de contrat avec des esclaves ; ne voyant dans les chefs de ma famille que de vils assassins ; séparé enfin de la société par un abysme immense, je conçus une haine réfléchie pour la race humaine, & je résolus de vivre pour moi.

La Nature m'avoit donné quelque génie ; quoique l'opération que j'avois subi l'eût dégradé, je fis ser-

vir ce qui m'en restoit au succès de mes artifices ; persuadé que le vulgaire des hommes n'est qu'un assemblage d'automates qui attendent pour agir une impulsion étrangère , j'étudiai les fils qui pouvoient les faire mouvoir ; les femmes , sur-tout , occuperent mes premières pensées ; je portai dans les replis de leur caractère la lanterne de Diogène , & mes recherches réussirent , parce que je mis à observer le sexe tout le tems que les hommes perdent à l'aimer.

Depuis qu'on eut mis une barrière éternelle entre mon ame & mes sens , mon imagination devenue libre se replia toute entière du côté de l'ambition ; mon orgueil se trouva flatté de commander à des êtres que je ne valois pas ; je sçus intéresser à mon avancement des femmes qui méritoient ma haine ; je me ren-

dis nécessaire à un Empereur que je méprisois ; & enfin devenu ministre de Justinien , j'acquis le droit d'opprimer les hommes , & ce qui étoit encore plus ignominieux pour eux, celui de les protéger.

L E P A P E.

Quoi , Narsès, le caractère factice que vous vous êtes donné se seroit soutenu cinquante ans sans se démentir ? vous auriez joué Rome, dont vous vous êtes fait le libérateur ? & moi, qui vous ai respecté toute ma vie comme un héros, près de ma tombe, je serois contraint de vous confondre avec le vulgaire des ambitieux que la fortune a rendus célèbres !

N A R S È S.

L'amour & l'ambition sont les

deux pivots sur lesquels roule le monde : César se partagea entre eux, & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire ; pour moi qu'on a condamné à ne jamais aimer, l'absence de la passion qui me manque a contribué à fortifier celle qui me reste ; heureusement pour Rome que le fer qui m'a privé de l'organe générateur, a mutilé aussi mon intelligence ; car si, Narsès eunuque est devenu ministre de Justinien ; avec une ambition aussi active, Narsès vraiment homme l'auroit détrôné.

Avec cette clef tous les problèmes de ma vie politique s'expliquent. Je n'ai jamais aimé les hommes : aussi je les ai adulés pour avoir de la puissance ; & devenu puissant, je les ai opprimés : la Nature m'avoit fait lâche & pusillanime, j'ai voulu être un grand capitaine, & je l'ai été ;

on eut l'imprudence à la Cour de me subordonner d'abord à Bélisaire , & mes manœuvres le firent battre : depuis on me nomma Général en chef , & je fis vaincre les Romains à Casilin , au Vésuve & à Lentagio : peu m'importoit que je combattisse les ennemis de l'Empire ou ses soldats , pourvu que je maîtrisasse les évènements ; je voulois décider la victoire , & il m'étoit égal qu'elle fût dûe à mon génie ou à mes crimes.

LE P A P E.

Il est heureux , Narsès , que les hommes extraordinaires tels que vous , paroissent rarement sur la scène du monde : leur génie est un poids qui l'écrase , & la race humaine n'est point faite pour être gouvernée par des talens qui la font gémir.

Malheur aux monstres, qui en vous mutilant, vous ont fait naître l'idée de punir la terre entière du crime d'un père !

Mais vous, à qui la Nature a donné une âme grande, comment ne lui avez-vous pas permis d'être généreuse ? quoi ! le plaisir d'être le bienfaiteur de vos assassins, ne vous a pas paru digne de la hauteur de votre caractère ? votre sensibilité s'est-elle anéantie avec l'organe qui vous fait aimer ?

Craignez que votre politique barbare un jour ne se dévoile ! ennemi né des hommes, craignez d'avoir pour ennemi tous ceux qui partagent ce titre avec vous !

N A R S È S.

Pontife, dans le monde entier je

ne crains qu'une femme : c'est Sophie ; consommée dans le manège des cours , elle me combat avec mes propres armes ; elle gouverne à son gré l'imbécile successeur de Justinien , & cachée derrière cet automate couronné , elle dirige sans péril les traits qu'on me lance : que me serviroit d'avoir vaincu Totila , d'avoir conquis Rome & de gouverner l'Italie depuis treize ans , si elle vouloit me faire rentrer dans le néant d'où mon génie m'a tiré ? oui , cette chute me fait frémir , & après l'opprobre dont on m'a couvert , en me faisant cunuque , je n'en connois point de plus grand que celui d'être vaincu en politique par une femme.

LE P A P E.

Narsès, vous nous avez trompés cin-

quante ans , & les lumieres odieuses
que vous me donnez me réduisent ,
si Rome vous punit , à ne la trouver
que juste.

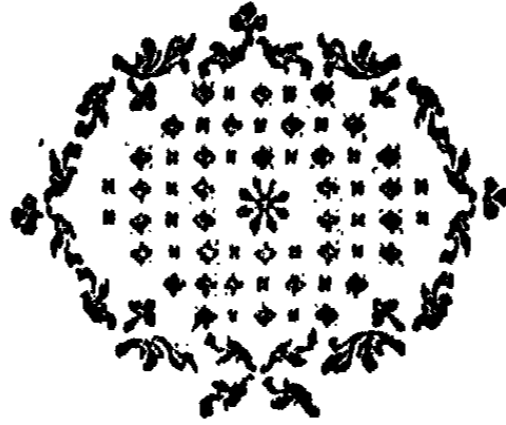




Narsès , en descendant du Capitole , rencontra un Envoyé de Constantinople , qui venoit annoncer au Viceroi son rappel & sa disgrâce , & lui présenter de la part de Sophie une quenouille & un fuseau : cette Princesse lui mandoit en même-tems » qu'elle lui destinoit un emploi dans » le ferrail ; que la politique d'un eunuque n'étoit bonne qu'à maintenir » un sexe timide dans l'obéissance , » & qu'il falloit être homme pour » commander à des hommes«. Narsès lança sur l'Envoyé des regards étincelants , & se saisissant de la quenouille : *Va* , lui dit-il , *dire à ta maîtresse que je lui ourdis une trame qu'elle ne débrouillera jamais.* Ensuite le fiel dans le cœur , il rentre dans

son palais & écrit à Alboïn, qui depuis long-tems menaçoit l'Italie de lui faire subir le joug des Lombards :
» Rome n'a plus de défenseur , ve-
» nez délivrer la postérité des Caton
» & des Emile , du despotisme d'un
» nouveau Claude & des fureurs d'u-
» ne nouvelle Messaline ; sur-tout ne
» craignez rien du vainqueur de To-
» tila , son épée est dans le fourreau ,
» & n'en sortira que pour renverser le
» trône des Césars ; vous reconnoî-
» trez aisément à son sceau , & en-
» core plus à sa vengeance , NARSÈS.
Pendant que l'eunuque écrivoit ce billet, on introduisit dans son appartement un Vieillard qui demandoit une audience secrète ; mais Narsès, dont toutes les facultés de l'ame étoient occupées par le ressentiment, ne voyoit que la quenouille de So-

phie; l'inconnu prenant la parole,
tira enfin Narsès de la rêverie pro-
fonde où il étoit absorbé.





LE VIEILLARD.

Voilà donc maître de l'Italie ce Narsès que j'ai vu esclave dans un ferraïl de Perse ! je n'ai souhairé de prolonger ma carrière au - delà des limites ordinaires de la Nature , que pour être témoin de ce prodige ; enfin , je vois le génie à sa place , & il ne me reste plus qu'à mourir.

N A R S È S.

Qui es-tu, témoin indiscret de mon opprobre & de mes fureurs ?

LE VIEILLARD.

Je suis un homme sensible à ta gloire & à tes douleurs....

N A R S È S.

Tu es un homme. . . ils me sont tous odieux ; on avoit mis une barrière éternelle entre moi & cette race abominable ; pourquoi ai-je eu l'audace de la franchir ? . . . quel génie barbare m'a rapproché des êtres qui te ressemblent ? qui m'a inspiré de prostituer mon génie à les gouverner ?

L E V I E I L L A R D.

Narsès , vous me faites frémir ; vous méditez des projets de vengeance , qui vont vous perdre ; mais je vous dois des conseils. . .

N A R S È S.

Toi , des conseils ! d'où te vient le droit de conseiller le vainqueur de Totila & l'ami de Justinien ?

LE VIEILLARD.

De la Nature.

N A R S È S.

La Nature..... le contrat qui m'a lié quelques instants avec elle est anéanti , & je ne la regarde plus que comme la Perse , qui m'a vu naître , regarde Arimane ; elle est pour moi le Génie du mal & le Dieu de la destruction.

LE VIEILLARD.

Narsès..... tournez vos regards sur ce vieillard infortuné qui vient de la Perse pour vous voir , vous embrasser & mourir : quoi ! mes traits ne vous sont pas connus ? votre cœur n'est point averti par un secret pressentiment des nœuds sacrés qui nous enchaînent ?

N A R S È S.

C'est trop abuser de ma bonté :
homme insolent & téméraire , hâte-
toi d'éclaircir mes doutes : serois-tu
envoyé par l'altière Sophie pour me
conseiller ma perte ? serois-tu l'es-
pion du stupide empereur dont elle
gouverne les caprices ? — Il est diffi-
cile que tu ne prononces à Narsès
un nom qui ne lui soit pas odieux :
parle , qui es tu ? désigne-moi le
monstre que ma main doit punir ?

L E V I E I L L A R D .

Je suis ton pere.

N A R S È S.

Ma fureur pressentoit ta réponse ;
& grace au ciel , je ne me suis point

trompé ni sur le monstre ni sur ma victime.

Quoi ! c'est toi dont l'ame abominable trama le projet de m'ôter, sans me faire mourir, du nombre des hommes.

C'est toi qui me fis arracher des bras d'une amante, pour me rendre le vil ministre d'un ferrail ; comme si tu eusse attendu pour me séparer à jamais de la Nature, le premier instant où elle parloit à mon cœur & à mes sens !

Tyran d'autant plus affreux qu'en éteignant en moi l'effet des passions, tu en laissas subsister la cause ; que tu me condamnas à un genre d'esclavage fait pour irriter de vains desirs, & que je fus forcé à voir sans cesse des hommes heureux, sans pouvoir l'être à mon tour !

C'est toi qui en me mutilant, as

circonscrit long-tems mon ame dans un cercle d'idées pusillanimes ; moi, à qui la Nature avoit donné peut-être assez de génie pour éclairer le monde ou pour le gouverner.

Toi seul as causé tous les tourments de ma vie ; je te dois le mépris de tous les hommes & la haine de toutes les femmes.

Sans toi , l'audacieuse Sophie ne m'auroit point envoyé ce présent odieux qui va embrâser l'Italie , & peut-être renverser le trône des Césars.

Le fer que tu mis , il y a un demi-siècle , entre les mains des satellites de tes fureurs , cause aujourd'hui ma mort , & le désastre de vingt peuples que je vais armer pour venger mon opprobre.

Et tu crois que le vain nom de pere désarmera mon bras prêt à te punir !

Que

Que m'importe que tu m'ayes donné le jour ? me connoissois-tu quand le délire de tes sens t'entraîna dans les bras de ma mere ? suivois-tu alors d'autre guide que l'instinct aveugle du plaisir ?

Tu as protégé mon enfance ; mais que m'importe que tu ayes été mon pere tout le tems où les yeux de mon intelligence sont restés fermés , si dès que l'âge les a ouverts , tu ne t'es présenté à moi que comme le plus abominable des tyrans ?

Malheureux , ce nom de pere dont tu te glorifies , ne peut que m'autoriser , tant que tu vivras , à persécuter ta personne , & après ta mort à flétrir ta mémoire.

Il ne tiendrait qu'à moi de te livrer au supplice que tu as mérité , & de donner , en te punissant , un grand exemple à la terre : mais tu

es trop vil à mes yeux pour provoquer mon courroux sur ta tête : je puis me venger de Sophie , & du souverain de Constantinople ; mais non du pere d'un eunuque. — Sors à l'instant de ma présence ; & puisque tu échappes au glaive des bourreaux , va traîner les derniers jours de ta vieillesse scélérate dans le sein des remords.





Narsès, dont l'ame altière avoit été irritée encore par cet entretien, mit son sceau au billet qu'il avoit écrit au roi des Lombards, & appella un de ses officiers pour le faire tenir à Alboïn : on lui annonça alors qu'on venoit d'arrêter un mendiant aveugle qui prétendoit connoître ce Prince, & qui se faisoit conduire dans sa cour ; Narsès voulut profiter d'une occasion aussi favorable, il fit venir le prisonnier dans son cabinet & eut avec lui cet entretien.





N A R S È S.

On dit que vous connoissez Alboïn.

L'AVEUGLE.

Il est vrai qu'il est mon ami.

N A R S È S.

Quoi! vous, aveugle & mendiant, ami d'un roi?

L'AVEUGLE.

Vous croyez peut-être que les amis d'un roi sont à sa cour. — Au reste, je n'ai pas toujours été un objet de pitié pour les hommes : j'ai vu de près la cour de Constantinople, & j'y ai été plus d'une fois utile à Alboïn; je vais mettre l'amitié de ce

prince à une grande épreuve : s'il rougit à ma vue , il est jugé pour moi ; & l'Europe a pour la gouverner un grand homme de moins.

N A R S È S.

Ainsi vous avez subi de grands revers , & vous espérez de les réparer.

L'AVEUGLE.

Je n'espère rien : la vie n'est plus pour moi qu'un édifice qui s'écroule ; je ne m'amuserai point à réparer une hôtellerie où je n'ai plus qu'une nuit à passer.

Les hommes m'ont fait beaucoup de mal : ils m'ont dépouillé de mes biens , ils m'ont rendu odieux à ma patrie , ils m'ont privé de la lumière ; mais Dieu & mon innocence me

restent : mes persécuteurs sont plus malheureux que moi.

N A R S È S.

Il faut que l'infortune soit un puissant ressort pour lier les êtres ; puisque moi , Narsès , je me sens disposé encore à aimer un homme. — Ecoute , malheureux vieillard , tu crois avoir épuisé la coupe amère de l'adversité : vois cette quenouille que Sophie envoie au vainqueur de Totila , & apprends qu'il y a pour des êtres sensibles des maux plus grands que l'indigence & l'aveuglement.

Au reste , nos causes sont communes , & je me lie à toi , parce que tu n'as nul intérêt à me trahir : tu porteras cette lettre à Alboïn , il la lira , & nous serons vengés.

L'AVEUGLE.

Fort bien , le roi des Lombards
déchirera l'Italie pour la querelle
d'un aveugle & d'un eunuque !

NARSÈS.

Oui ; mon nom seul épouvantoit
cet ennemi-né de l'empire ; il en-
trera dans Rome , dont je lui ou-
vrirai moi-même les portes ; & la
secousse que cette révolution donnera
à l'Italie , se fera sentir jusqu'à
Constantinople : Sophie tremblera
sur son trône , aussi-bien que l'auto-
mate couronné dont l'ambitieuse a
armé contre moi la stupidité ; & les
ingrats se repentiront d'avoir fait de
nous des traîtres.

L'AVEUGLE.

Ah ! croyez - moi , Narsès , ces
H iv

ingrats ont réussi à nous rendre malheureux; ils triompheroient bien plus s'ils nous rendoient rebelles. — Voulez vous vous venger d'une manière digne de vous, faites-leur maître, s'il est possible, des remords.

Vous comptez sur l'appui d'Alboin; mais croyez-vous que ce prince entreprenne la conquête de l'Italie, pour vous en laisser la jouissance: ou vous flattez-vous, quand il sera maître de Rome, qu'il fasse jamais son ami du perfide qui l'en a rendu roi?

N A R S È S.

Que m'importe l'amitié des rois? je veux les punir, & non les aimer.

L' A V E U G L E.

Eh bien! je suppose que le suc-

cesseur de Justinien soit détrôné par les Lombards, que Sophie sacrifiée à votre ressentiment périsse quelques jours avant vous; & que nous gouvernions, vous l'Italie, & moi la cour de Constantinople. — Dites-moi, en ferai-je moins aveugle? & vous, en serez-vous moins eunuque?

N A R S È S.

Vous me parlez le langage de la raison, comme si dans la rage qui m'obsède j'étois à portée de l'entendre: il s'agit bien de Philosophie quand une femme empoisonne toute mon existence, & flétrit en un jour cinquante ans de travaux & de gloire: laissons-là cette froide raison qui ne fit jamais de grandes choses; & augmentez, s'il est possible, l'activité de la passion qui me transf-

H v

porte ; de cette passion qui seule peut imprimer à ma tombe , qui s'entr'ouvre , quelque célébrité : ce n'est point l'ombre de Socrate qu'il faut évoquer dans cette affreuse journée , c'est celle des Atreé , des Sylla & des Coriolan : que l'empire s'écroule , dût - il m'écraser sous ses ruines ! . . . Je veux que la postérité des Romains qui vont s'égorger pour ma querelle , ne prononce mon nom qu'en tremblant . & maudisse à jamais la mémoire de mes persécuteurs.

L'AVEUGLE.

Narsès , je veux bien ne plus parler à votre entendement , mais à votre cœur : que vous a fait l'Italie pour déchirer son sein ? quoi ! des villes entières seront renversées de fond en comble ; cent mille hommes

périront sur un champ de bataille ,
 & leurs veuves verseront des larmes
 de sang sur leurs cendres , parce
 qu'une femme de Constantinople a
 envoyé une quenouille à un eunu-
 que ! & cet affreux tableau n'alarme
 pas votre sensibilité ? & vos entrail-
 les ne se déchirent pas au seul récit
 des désastres que va produire votre
 vengeance ?

N A R S È S.

J'ai tout le sang-froid des grandes
 fureurs ; que Sophie soit punie , &
 malheur à mes contemporains ?

L'AVEUGLE.

Barbare , en naissant , n'avez-
 vous pas fait un contrat avec la pa-
 trie ? vous lui devez tout , puisque
 vous vivez encore.

H vj

N A R S È S.

Je n'ai point de patrie.

L'AVEUGLE.

Vous êtes du moins de la grande famille des êtres intelligents : votre intérêt est essentiellement lié avec celui des habitants du globe où vous vivez ; votre bonheur dépend du bonheur des hommes.

N A R S È S.

Ah ! si je l'avois oublié , Sophie ne m'apprend que trop aujourd'hui que je ne suis point homme.

L'AVEUGLE.

Tu crois-donc , eunuque impi-royable , trouver dans le ravage du monde cette paix de l'ame qui te

fuit ? Non , non , la paix n'est point faite pour les tyrans ; si ce génie du mal que tu représentes sur la terre pouvoit exister , il seroit encore plus malheureux que les êtres qu'écraseroit son pouvoir : va , la Nature nous a fait bons , & il est de toute nécessité que les grands crimes entraînent avec eux leur supplice.

Ton supplice.... déjà il commence : tes sombres réflexions n'ont fait qu'aigrir le fiel qui te dévore , le trouble de tes sens a passé dans ton entendement : ton ame avide de sang , s'élançe sur une victime qui doit t'échapper , & ta haine contre Sophie n'entraînera que ta perte , & la consommation de ton opprobre.

Ennemi-né du genre humain , tu mourras dans les accès du désespoir ; & l'être le plus sensible ne sera pas

ES2 DE LA PHILOSOPHIE

assez injuste pour verser quelques larmes au récit de tes malheurs : tu as anéanti la Nature dans ton cœur, & tu l'anéantiras dans tous les hommes à qui parviendront ton nom & ta mémoire.

N A R S È S.

Eh ! qui es tu , homme audacieux , pour maudire Narsès ?

L' A V E U G L E.

Je suis Bélifaire.





Au nom d'un héros qui avoit tant fait pour ses souverains , & qui en avoit éprouvé tant d'ingratitude , Narsès resta confondu ; il balança un moment entre le plaisir de punir Sophie & la gloire d'imiter Bélisaire ; mais la vue de la quenouille fatale rouvrant toutes les blessures de son cœur , au refus du respectable vieillard , il fit tenir par un esclave son billet à Alboïn. Le roi des Lombards le lit , s'arme & vient mettre le siège devant Rome : le peuple qui étoit bien loin de voir dans Narsès un second Catilina , se jette à ses pieds pour le conjurer d'écartter l'orage qui le menaçoit : l'eunuque , qui n'avoit pas encore tout-à fait secoué le joug de la Nature ; vaincu un moment par la tendresse

des Romains, pria Alboin par une seconde lettre de porter loin de l'Italie ses armes victorieuses ; mais il n'étoit plus tems , & le conquérant répondit qu'il ne quitteroit les murs de Rome , que quand il en seroit couronné roi : alors Narsès trop foible pour ofer seconder les Lombards, & trop irrité pour les combattre, tout à tout en proie à ses accès de fureur , & déchiré par les remords succomba à tant d'agitation ; une fièvre ardente acheva d'user les ressorts de sa foible machine , & il mourut dans les accès du désespoir , chargeant d'imprécations son pere , Sophie & Alboin. Génie extraordinaire , né avec tous les talents des héros de l'ancienne Rome , qui pouvoit consoler la terre qu'il fit gémir ; & qui ne rompit le contrat qui le lioit , soit avec la patrie qu'il s'é-

toit donné, soit avec le genre hu-
main, que parce que le crime d'un
pere l'avoit fait eunuque.





CHAPITRE VII.

*Des moyens d'empêcher la
Machine humaine de se
dégrader.*

L'OUVRAGE entier de la Philosophie de la Nature peut être considéré comme une suite de Mémoires présentés aux Législateurs pour prévenir notre dégradation : je n'ai laissé échapper aucune occasion de tonner contre les jouissances destructives ; j'ai assez fait entendre que le bonheur des hommes consistoit à avoir un entendement sain , & des organes vigoureux ; tous les projets que j'ai tracés tendent à tirer l'espèce hu-

maine de la fange , où des cultes sanguinaires , des loix stupides & une éducation pusillanime la tiennent ensévelie ; & quand même ma plume s'égareroit quelquefois , il vaut mieux que ce soit en traçant une république avec Platon , qu'en resuscitant des systêmes cyniques avec Hobbes & La Mettrie.

Il me reste donc très-peu de choses neuves à dire sur le sujet important qui m'occupe : la plupart des idées qu'il fait naître sont déjà dans la Philosophie de la Nature ; mais elles y sont éparées : c'est un tableau où les objets ne sont pas assez rapprochés, & auquel il manque un cadre.

Je vais tenter de réparer par ce Chapitre le désordre nécessaire où l'abondance des matieres a entraîné ma plume ; il pourra être utile au

vulgaire des Lecteurs ; quand aux Philosophes qui dans un Chapitre fait, voient tous ceux qui restent à faire : le titre de celui-ci leur suffit ; & sans m'avoir lu , ils peuvent l'écrire.

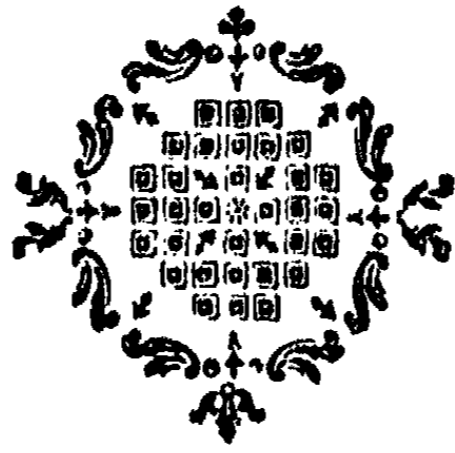
Je parlerai des moyens qu'indique la Nature pour maintenir la santé dans sa vigueur ou pour la rétablir, quand l'économie animale se ressent du désordre de nos passions.

Comme c'est principalement à la dépravation des mœurs qu'on doit la dégradation du mécanisme humain ; je jetterai quelques conjectures sur les plaisirs des sens, & je donnerai une base naturelle à l'art de jouir.

J'établirai sur quelques faits l'idée que nous devons nous former de la vigueur que peuvent acquérir nos organes.

Enfin , j'examinerai s'il est au pouvoir du Philosophe d'éloigner le dernier période de la vie , comme il est au pouvoir de tout homme imprudent ou coupable de l'avancer.

Ce sujet demanderoit plusieurs volumes ; mais qu'on se rappelle qu'ils sont déjà faits.





ARTICLE I.

La Nature ne fait point d'êtres malades.

Nos capitales sont pleines d'individus à peine ébauchés qui naissent acochymes, vivent tourmentés par les maladies & par les remèdes, & meurent avant le tems; persuadés que la Nature, plus aveugle que le Prométhée de la Fable, s'est trompé en façonnant le moule où elle jette les hommes.

Mais la Nature ne fait que des êtres sains : c'est le libertinage des peres, c'est la mauvaise éducation des enfants, c'est l'épidémie du luxe qui déprave la machine humai-

ne ; sans nos préjugés , sans nos erreurs & sans nos crimes , nous n'aurions ni le fléau des maladies , ni le fléau des médecins.

Quand la Nature organise les êtres , si elle n'est point contrariée par les hommes , elle leur donne une existence heureuse & le pouvoir de la conserver jusqu'au moment où altérés par le frottement insensible des corps hétérogènes , leurs organes se décomposent.

Pour se convaincre de la vérité de ce principe , il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'échelle des êtres sensibles : tous ceux qui sont hors de la portée de l'homme & loin de sa tyrannie , parcourent chacun dans son espèce la même carrière : ne transplantez point des chênes , & que leur sève libre circule sans peine des racines à la tige , s'ils s'abreuvent

tous des fucs du même sol , ils auront tous la même hauteur & la même durée ; les animaux qui ne sont pas dégradés par les entraves de la domesticité , atteignent chacun dans leur classe le même période de vie : l'homme seul a le triste privilège d'ôter des anneaux à la chaîne de son existence , & de subir mille fois les agonies de la mort avant l'instant où la Nature lui a prescrit de mourir.

Mais , encore une fois , que l'être qui raisonne ne s'en prenne qu'à lui-même s'il souffre , & s'il meurt avant le tems : Boerhaave compte dix-huit cents espèces de maladies dont la race humaine est attaquée , & dans ce nombre il n'y en a pas une qu'on ne pût prévenir (a) , avec

(a) Ces dix-huit cents maladies avec

Un sang pur qu'on hériteroit de ses peres , l'équilibre des passions & le régime de Pythagore.

Il périt d'abord un grand nombre d'enfants dans le passage du sein de la mere à la lumiere : il est rare que ce ne soit pas la faute du Chirurgien ou de la Sage-femme : l'effort seul de la Nature auroit prévenu tous ces homicides : on ne voit pas que les Chinoises , qui se délivrent elles-mêmes de leur fardeau , soient plus mal-adroites que nos accoucheuses : Les Péruviennes , avant l'arrivée des Espagnols , n'avoient jamais enten-

leurs quatre cents variétés , sont désignées dans la *Nosologie* du Docteur Sauvage. On peut en parcourant cet Ouvrage se convaincre que quelqu'opposé que soit mon principe aux notions communes , il est vrai dans toute son étendue.

du parler de Sages-femmes, & es Yucas n'ont jamais eu à se plaindre des suites malheureuses de leur fécondité (a).

Le calcul de quelques Philosophes prouve que la moitié des individus de l'espèce humaine meurt avant l'âge de huit ans ; je n'en suis pas surpris, & la destruction devrait être plus grande, grace à la tendresse aveugle des meres, à l'ignorance bar-

(a) Il est vrai que lorsque la mere est d'une foiblesse extrême ou que l'accouchement se fait avant le terme, l'Art doit venir au secours de la Nature en travail : mais je demanderai toujours pourquoi une femme de nos capitales est plus foible que nos femmes de la campagne, & pourquoi on accouche avant le tems ? — Gens de l'Art soyez vrais : est-ce la faute des meres ou celle de la Nature ?

bare des nourrices & à l'art funeste des Médecins.

A peine l'enfant est-il né qu'on le purge pour le délivrer, dit-on, de la glaire qui séjourne dans son estomac & dans ses intestins : mais le seul remède qui convienne alors est le lait de la mere ; il est singulier que le premier usage que nous faisons du plus nécessaire de nos sens, soit de l'empoisonner par un breuvage, & que le premier pas que nous faisons dans le monde soit pour entrer dans une Pharmacie.

L'enfant environ deux heures après sa naissance demande le sein de sa mere, & il y a des Docteurs qui lui défendent de s'en approcher jusqu'au troisième jour : par ce moyen le lait qui séjourne trop dans les glandes des mammelles, s'altère & se décompose, & l'enfant prend le

germe des maladies qui assiègent son berceau : c'étoit bien la peine d'appeler un Médecin pour contrarier la Nature (a).

Les maladies occasionnées par le refus du lait , sont pour le moins aussi dangereuses pour la mere que pour l'enfant ; ce fluide enflamme les glandes du sein , en obstrue les vaisseaux lymphatiques , & souvent fait naître des cancers : c'est ainsi qu'une femme se prépare des tour-

(a) Bénis soient les Directeurs de l'Hôpital de Londres qui ont osé, depuis quelques années, s'écarter de la méthode des Docteurs ! ils font donner le sein de la mere à l'enfant aussi-tôt qu'il le demande ; on ne présente point de Médecin au nouveau-né ; la mere évite la fièvre de lait , & tout le monde y gagne , excepté les Apothicaires & les Docteurs.

ments affreux & une mort prématurée , parce qu'elle n'a pas voulu dérober aux plaisirs des instants dûs à la tendresse maternelle ; parce qu'elle a craint de changer les proportions de sa gorge ; parce qu'elle n'a pas osé se mettre au-dessus de quelques épigrammes.

Dans notre Europe où il y a tant de Livres philosophiques & si peu de Philosophes , malgré la réclamation de tous les Sages , on captive encore les enfants avec des langes , & on comprime leurs membres délicats par des corps à baleine : voilà la source funeste de cette foule de maladies qui les assiègent , jusqu'à ce qu'avec l'âge ils percent les enveloppes dont d'autres Docteurs chargent leur raison : voilà pourquoi nos villes fourmillent d'hommes contrefaits & d'êtres pensants qui

ne pensent que d'après les autres : les garçons se dérobent bientôt aux tourments du maillot ; mais pour les filles leur esclavage physique ne se termine guères qu'avec la vie.

Il est encore absurde de tenir des enfants tranquilles auprès du feu , ou dans des appartements toujours échauffés au même degré du thermomètre ; par ces précautions barbares on relâche toutes les fibres de leur machine , & on les expose à avoir, malgré la Nature, un tempérament valétudinaire & une ame pusillanime.

Puisque toute substance animale est trop forte pour de tendres estomacs , on ne sçauroit trop astreindre un enfant au régime des frugivores.

Il ne sçauroit être vêtu trop à la légère, puisque l'Anatomie démontre

qu'il a plus de chaleur virale que les adultes ; enfin, on ne peut lui permettre trop d'exercice , puisque la vie sédentaire , en gênant la circulation des fluides , rend tous les jours plus rares ces belles formes que la Nature semble avoir pétries de ses mains , & dont il ne nous reste plus de modèles que dans les ferrails de l'Asie , ou dans les anciennes statues.

En parlant de ce qu'on devoit faire , j'ai dit en d'autres termes ce qu'on ne faisoit pas : si donc il y a tant d'adultes malades & tant d'enfants assassinés , c'est la faute des hommes & non celle de la Nature.

Je ne suivrai point l'histoire de nos maladies depuis le berceau jusqu'à l'ouverture de la tombe ; parce que ce Livre n'est point un commentaire d'Hypocrate. Je me contenterai

d'établir un petit nombre de principes , qui détourneront l'homme droit de blasphémer la Nature.

Je définis la santé , le résultat de l'équilibre entre les aliments & les travaux : or l'homme de la campagne se nourrit mal & travaille trop , & l'habitant des villes se nourrit trop & ne travaille pas.

C'est encore de l'équilibre entre les forces physiques & les forces morales que dépend la vigueur du tempérament : dès que les passions exercent sur l'ame leur despotisme , le suc nerveux qui est la quintessence de tous nos fluides n'est plus filtré également par le cerveau ; ce principe de nos sensations se déprave , le sang s'appauvrit , les organes se dégradent , & on appelle la mort à cinquante ans pour n'avoir pas été **Philosophe** à trente.

En général , c'est en étendant le cercle de ses besoins qu'on se prépare le germe des maladies : combien n'en voit-on pas éclore de l'inertie où le luxe entretient le corps & l'ame ; de l'habitude de ne respirer que l'air étouffé des appartements & des voitures ; de l'usage de la société , de veiller la nuit & de dormir le jour ; & de cette foule de plaisirs factices que l'homme blasé substitue aux jouissances de la Nature !

L'ennui seul rend l'existence d'abord insipide & ensuite douloureuse : les deux sexes dans les capitales passent leur vie à l'éviter & à en sentir le fardeau ; heureusement ce fléau n'atteint point l'homme du peuple ; ce qui le console quand il est éclairé , & l'empêche de porter envie à l'homme foible & triste,

condamné par sa naissance au malheur d'être riche.

En un mot , loin que les maux qui nous assiègent dépendent essentiellement de notre organisation , on peut établir, sans crainte de se tromper , que l'homme n'est malade que lorsqu'il s'écarte de la Nature.





ARTICLE II.

*De la Médecine de la Nature ,
& de celle des Médecins.*

JE demande pardon à toutes les Facultés de Médecine de l'Europe , si je suis vrai dans une discussion où elles desireroient que je ne fusse que prudent : il m'en coûte sans doute de renverser des autels ; mais c'est parce que ma plume est pacifique qu'elle s'éleve contre des cultes sanguinaires , & je ne détruis que pour prévenir de plus grandes destructions.

Je définis la Médecine des Docteurs, l'art de conjecturer ; ainsi dans l'échelle des connoissances humai-

nes, il faut ranger cet art avec celui de déchiffrer des hyéroglyphes & de composer des almanachs.

D'abord la Médecine est futile en elle-même ; car quand le malade guérit , il doit tout à la Nature & rien aux Docteurs.

Ensuite, & c'est ce qui déchire mon ame sensible, la Médecine est la plus dangereuse de nos connoissances ; car on ne peut l'acquérir qu'en faisant une foule d'expériences : ainsi c'est en assassinant les peres, qu'un Docteur apprend à guérir leur postérité.

Je voudrois bien sçavoir sur quoi est fondée la hardiesse des décisions de nos modernes Médecins : les trois hommes de génie dont ils s'honorent Hypocrate , Sydenham & Boerhaave , se renferment sans cesse dans les bornes du plus étroit

scepticisme ; ils font entendre à chaque page que les exceptions sont toujours en plus grand nombre que les règles ; & qu'à peine par un demi-siècle de travaux , on achete le droit d'établir quelques conjectures.

Les Docteurs qui ont tant fait de Livres absurdes pour éclairer les hommes , & tant d'homicides pour les guérir , connoissent-ils assez à fonds le mécanisme du corps humain pour en changer à leur gré les ressorts & les rouages ?

Ont-ils quelques lumières sur le seu principe qui vivifie les êtres , qui les produit & qui les décompose ?

Il est probable que la plupart de nos maladies , érive de l'altération du suc nerveux , & on ne peut établir que de frivoles conjectures sur la nature de ce fluide qui paroît l'extrait

de tous les autres, sur le mécanisme qu'emploie le cerveau pour le filtrer, & sur la rapidité avec laquelle il est transmis par les nerfs dans toutes les parties du corps pour opérer nos sensations ; la Nature nous montre les effets , mais nous laisse ignorer les causes : elle travaille derrière le théâtre , à cacher ses ressorts & ses contrepoids , & nos Docteurs sont tranquillement au parterre débitant leurs paradoxes , leurs poisons & leurs ordonnances.

Comment le Médecin appliqueroit-il à propos ce qu'il appelle ses remèdes , puisqu'il ignore presque toujours le siège des maladies ? quel est , par exemple , le siège de la fièvre ; la plus ordinaire de celle qui attaque les hommes policés dans les deux Mondes ? Galien le place dans le cœur , Morton dans le cerveau ,

Sylvius dans le pancréas & Baglivi dans le mésentère ; il est probable que tous les quatre ont tort , mais tous les quatre ont des partisans ; & avant que tout le monde soit d'accord , chacun tue ses malades pour la gloire du maître & l'avancement de sa doctrine.

Les Médecins avouent qu'il y a des maladies incurables , telles que la goutte & l'humeur corrosive du cancer : mais le principe morbifique qui altère dans ces deux circonstances la machine humaine , n'a-t-il jamais d'autre développement ? il y a entre les maladies physiques la même affiliation , que la morale découvre entre les maladies de l'ame : la même cause qui donne la goutte à mon pere , me donne peut-être la fièvre & a donné l'épilepsie à Mahomet : par quelle témérité croit-on donc

m'avoir guéri , quand on n'ose entreprendre mon pere , & que tous l'art des Hypocrates de l'Arabie n'a jamais pu réussir à pallier le mal honteux de son Prophète.

La vérité est qu'il n'y a aucune maladie incurable pour la Nature , & que toutes le sont pour les Médecins.

Cependant avec tant de raisons d'être modestes , voyez l'intrépidité avec laquelle les Docteurs se jouent de la vie & de la mort des citoyens ; au premier coup-d'œil ils jugent une maladie , dont le germe a quelquefois attendu vingt ans à se développer : despotes jusques dans les termes de leur art , ils donnent à leurs frivoles recettes le nom fastueux d'*ordonnances* ; & quand ils ne voient plus dans leur orgueilleuse ignorance de ressource contre le mal

qui empire , du haut de leur tribunal ces inquisiteurs terribles condamnent leur victime à mourir. — Il est vrai que de tems en tems le malade en appelle à la Nature , qui le guérit tout à la fois de son mal & de son idolatrie pour les Docteurs.

C'est par une suite de ce despotisme que la Médecine , mille fois moins utile aux hommes que la Chirurgie , ne cesse cependant de la persécuter : c'est aussi par la même raison que les Docteurs s'élèvent contre tous les remèdes qu'ils n'ont pas inventés : ils ont proscrit l'ipécacuanha , l'antimoine & l'inoculation ; & toutes les fois qu'un étranger simplifiera l'art de guérir , ils employeront l'autorité pour le charger d'entraves ; comme si les anathèmes d'une Faculté empêchoient des

végétaux salutaires d'aider à la Nature ! comme si la Propagande en enchaînant Galilée avoit empêché la terre de tourner autour du soleil !

Quand à la plupart des remèdes qu'on trouve dans toutes les ordonnances des Docteurs, ou ils ne servent de rien, & c'est ce qui peut arriver de plus heureux au malade, ou ils agissent avec violence ; & alors, après avoir traité la maladie, il faut traiter les effets funestes du remède.

Un Médecin Philosophe, pénétré de la futilité de son art, s'en est expliqué de nos jours avec franchise, dans un apologue : » La Nature, dit-il, est aux prises avec la maladie ; un aveugle (c'est le Médecin) arrive armé d'un bâton pour les mettre d'accord ; il lève son arme sans sçavoir où il frappe ; s'il attrappe la maladie, il la dé-

» truit; s'il tombe sur la Nature, il
 » la tue (a) ». Et ce sont cependant
 ces aveugles qui gouvernent l'Eu-

(a) Cet apologue est rapporté dans le cinquième Vol. des Mélanges de M. d'Alembert, pag. 67. — Il faut voir dans l'Ouvrage même avec quelle supériorité ce Philosophe célèbre emploie les armes de la raison, contre ces mêmes Médecins que Moliere avoit déjà foudroyés avec celles de la plaisanterie.

On doit ajouter à ces deux suffrages celui de l'homme le plus éloquent de ce siècle : » L'Art de la Médecine, dit-il, est » plus pernicieux aux hommes, que tous les » maux qu'il prétend guérir... elle est à » la mode parmi nous : elle doit l'être, c'est » l'amusement des gens oisifs & desœuvrés, » qui ne sçachant que faire de leur tems le » passent à se conserver... Il faut à ces » gens-là des Médecins qui les menacent » pour les flatter, & qui leur donnent cha- » que jour le seul plaisir dont ils soient

rope avec leurs ordonnances, comme les anciennes Sybilles la gouvernoient avec leurs oracles.

La Médecine ne guérit point l'homme du mal physique, & augmente en lui le mal moral; elle lui donne à la longue une ame pusillanime, le dérobe à ses devoirs pour prévenir des maux d'opinion; & l'i-

» susceptibles, celui de n'être pas morts. . . .
 » En général, la Médecine peut être utile
 » à quelques hommes; mais je soutiens
 » qu'elle est funeste au genre humain. . . .
 » On me dira, comme on fait sans cesse,
 » que les fautes sont du Médecin; mais
 » que la Médecine en elle-même est infail-
 » lible. A la bonne-heure, qu'elle vienne
 » donc sans le Médecin: car tant qu'ils
 » viendront ensemble, il y aura cent fois
 » plus à craindre des erreurs de l'Artiste,
 » qu'à espérer du secours de l'Art. —
Emile, Tom. I, édit. in-12. pag. 62.

solant au milieu de la société, elle borne son existence au seul instinct qui le porte à se conserver.

Je ne me flatte point d'anéantir la mode, qui s'est introduite depuis long-tems dans nos capitales, d'avoir un Médecin attaché à sa maison, comme on a un Maître-d'Hôtel & un Perroquet : Moliere lui-même, le fléau des Docteurs, en avoit un ; il est vrai que quand Louis XIV lui demanda le motif de cette contradiction, l'homme de génie répondit avec naïveté : *Cet homme est mon ami ; quand je suis malade, il me donne des conseils ; je ne les suis pas, & je guéris.*

Malgré l'Epigramme de Moliere ; il faut être juste : les conseils d'un homme qui a étudié l'Anatomie & l'Histoire Naturelle, sont bons à

suivre quelquefois ; mais il faut avoir le courage de juger ses Juges, & ne s'abandonner à eux qu'à la dernière extrémité : car alors il est égal de payer le tribut à la Nature, ou d'être tué par les Médecins.

La Médecine des Docteurs n'est donc, en général, que l'art de flatter l'homme malade : voyons si la Médecine de la Nature seroit l'art de le guérir.

La Nature, comme je crois l'avoir prouvé, ne fait point d'êtres malades : ainsi la maladie est un état contre-nature.

Lorsque notre intempérance ou le désordre de nos passions ont altéré l'économie animale, il faut qu'une crise salutaire la rétablisse, ou que la machine se décompose.

Ainsi la Nature n'a besoin que de

son énergie pour combattre le mal qui lui est étranger (a), & pourvu que les organes ne soient point affoiblis par l'âge ou par l'abus des plaisirs, elle le combat toujours avec succès, excepté peut-être dans le cas de la contagion (b).

(a) L'immortel Sydenham n'étoit pas éloigné de mes principes; il définit la maladie *l'effort de la Nature qui tente de détruire le germe morbifique, pour opérer la guérison du malade.* Voici les termes : *Morbis est conamen Natura quæ materia morbifica exterminationem, in agri salutem molitur.* — Mais les Docteurs loin de secourir cet effort, obligent la Nature à combattre à la fois le mal & leurs remèdes.

(b) Puisque la Nature seule échoue presque toujours contre la contagion : pourquoi les Docteurs ne s'exercent-ils pas sur un sujet qui paroît de leur compétence ?

Le combat entre le mal & la Nature s'annonce d'ordinaire par la fièvre, le mouvement s'accélère alors

& si par eux-mêmes ils ne sont pas assez forts pour traiter cette matière, que n'appellent-ils à leur secours les Philosophes ?

Il est certain qu'il nous manque une Histoire Philosophique de la contagion.

On y examineroit pourquoi un venin acquis a plus d'intensité qu'un venin naturel.

On expliqueroit, si cela est possible, comment un serpent vit avec le poison qu'il renferme, & comment il périt s'il l'introduit dans ses veines par la morsure.

On constateroit l'observation de quelques Physiciens qui ont prétendu que surtout dans une saison humide le vent du Sud donnoit à l'air un caractère putride qui conduisoit à l'épidémie.

On examineroit pourquoi les miasmes épidémiques se transmettent d'ordinaire par la bouche, par les narines ou par les organes générateurs.

dans

dans le sang & dans les humeurs , les artères multiplient leurs battemens , tout fait effort contre la matiere hétérogène : enfin la crise survient , la Nature l'emporte & le malade est guéri.

Quand aux remèdes qui peuvent accélérer la sortie de l'humeur morbifique , c'est la Nature qui les indique & non les ordonnances capricieuses des Docteurs ; j'ai remarqué que dans les fièvres putrides , les malades ne goûtoient que les oranges & les boissons acides : l'Italien piqué de la Tarentule , soupire après la musique qui doit le guérir.

Enfin , on prouveroit qu'il doit y avoir sur ce globe autant d'antidotes que de poisons.

Et si les Docteurs s'occupoient à la recherche de ces antidotes , ils réconcilieroient leur art avec l'humanité & la raison.

C'est sur-tout dans les animaux ; qui sont plus à portée que nous d'entendre la voix de la Nature , que son instinct triomphe : qu'un coq renfermé aye besoin d'un absorbant qui corrige l'acidité de ses humeurs , il avalera la chaux des murailles ; un chien malade va chercher dans un jardin la plante qui doit le purger : on prétend que le cheval marin surchargé de sang , se frotte contre des roseaux qui le déchirent , & guérit , par le moyen de cette hémorrhagie.

Et qu'on ne dise pas que l'homme malade ne sçauroit se procurer qu'à grands frais les simples qui peuvent accélérer la crise de la Nature ; le sapin si commun dans le Nord , détruit par l'efficacité de ses bourgeons l'acrimonie du sang que contractent les peuples ichtyophages : le cresson , le lapathum , le cochléaria , & tous

les anti scorbutiques abondent dans les pays marécageux ; c'est sur-tout au Nouveau-Monde où les maladies vénériennes sont endémiques , qu'on trouve le gayac , la falsepareille , le lobelia & toutes les plantes sudorifiques , auxquelles nous sommes contraints de substituer le remède terrible du mercure (a).

Il faut sur-tout quand l'instinct ou l'expérience des sages nous a fait connoître quelque spécifique contre les maladies qui dérivent de notre

(a) La plus redoutable de toutes les maladies , l'éléphantiase , dont le germe semble long-tems fixé au climat brûlant de l'Égypte , ne peut se guérir que par des bouillons d'une espèce de vipère qui se trouve abondamment sur les bords du Nil. — Voyez Galien , *de simpl. facult. Cap. 1. Lib. 11.* & Paul d'Égine , *Lib. IV.*

incontinence, ne jamais les associer avec d'autres remèdes : c'est de l'unité de l'hypécacua ou du quinquina que dépend leur succès dans la dysenterie ou dans les fièvres intermittentes : au reste , c'est en s'éloignant de cette simplicité primitive que les Docteurs réussissent souvent à rendre dangereux les remèdes de la Nature ; ils font du corps de l'homme un laboratoire de Chymie, où la mort sort du creuset au lieu du grand-œuvre.

Homme sage , homme intempérant , voulez-vous guérir ? simplifiez vos remèdes : songez que pendant six cents ans les Romains n'eurent d'autre pharmacie que quelques plantes indigènes : croyez-vous qu'ils eussent fait de si grandes choses, s'ils eussent passé leur vie à craindre la mort ? croyez-vous qu'ils eussent

conquis le Monde, s'ils avoient subi la tyrannie des Médecins ?

Un des moyens les plus sûrs pour accélérer la crise salutaire qui doit purger nos fluides de toute matière hétérogène, c'est la transpiration ; & l'art la facilite par les frictions , par les sudorifiques, & sur-tout par l'usage des bains.

Les anciens Romains prévenoient ou guérissent presque toutes leurs maladies en se baignant dans l'eau froide ; encore aujourd'hui les Turcs & les Russes (a) exécutent en ce

(a) Je parle ici des fameux bains de vapeurs pris par les gens du peuple, dont ils augmentent encore l'efficacité en mangeant de la neige & par de violentes frictions : au sortit de l'éruve, le Russe va se jeter dans la rivière ; & si les glaces de l'hiver s'y opposent, il prend une espèce de

genre des prodiges : & ce n'est pas à nous à les contredire , parce que nous n'avons pas le courage de les imiter.

Les bains d'air feroient encore plus utiles que les bains d'eau , si on sçavoit les prendre : la plupart des maladies des capitales se gagnent à respirer l'air empoisonné des lits, des voitures & des salles de spectacle : on s'en garantiroit peut-être , si de tems en tems on se rendoit sur le sommet de quelque montagne , &

douche avec de l'eau sur le point de se glacer ; un verre d'eau-de-vie termine le bain & le remède. — Voyez Observations sur l'usage des Bains Russes , par M. Clerc , dans la bonne *Histoire Naturelle de l'homme malade* , Tom. 2. pag. 54. — Ouvrage sans Charlatanerie , & où l'on apprend à étudier la Nature , & à se passer de Médecins.

que là , dépouillé de ses habits , on jouit en liberté de l'air & de la Nature ; mais pour rendre ce bain plus efficace , il faudroit partir à pied , & arriver au point du jour ; or nos gens oisifs n'ont point l'usage de leurs pieds , & nos jolies femmes seroient bien fâchées de connoître d'autre aurore que celle d'Ovide , ou du théâtre de l'Opéra.

L'exercice , la frugalité & la tempérance dans les passions , voilà pour l'homme sage le moyen d'être toujours sain ; de l'eau , de l'air , ou quelques simples : voilà , quand quelques excès l'ont rendu malade , le moyen de se guérir.

Si on n'a pas la force de persévérer dans la Philosophie-pratique , il faut du moins étudier son tempérament , pour se dérober dans

le besoin à la tyrannie des Médecins.

Il ne faut à l'homme sanguin que des mets doux & privés d'assaisonnements ; quand il est malade , il n'a besoin que de remèdes propres à rafraîchir le sang , & à en calmer l'effervescence.

Les tempéramens pituiteux demandent les amers , les cordiaux , les boissons astringentes , & tout ce qui peut fortifier le tissu fibrillaire & multiplier ses oscillations.

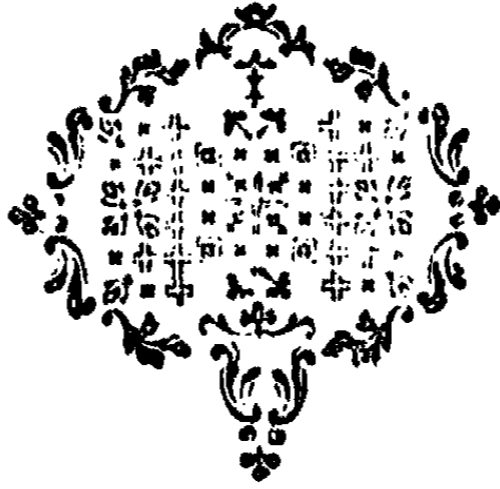
La Nature indique à l'homme bilieux les narcotiques , les boissons légèrement acides , quelques eaux minérales , & tout ce qui peut diviser les humeurs & tempérer leur acrimonie.

Le tempérament mélancolique est peut-être le tempérament bilieux

porté à l'extrême ; les maladies qu'il fait naître se guérissent par le même régime : on ne peut trop recommander à l'homme mélancolique l'eau pour boisson , la gymnastique , l'équitation , & un mélange heureux de travail & de plaisir.

Je ne prétends point , en rappelant sans cesse l'homme à la Nature , le flatter , comme Paracelse , d'une vaine immortalité : il faut bien que nos ressorts s'altèrent en raison de leur tension , que le feu principe qui nous a organisé nous consume , & que tous les fluides , qui en circulant dans nos vaisseaux entretiennent notre existence , se volatilisent par le frottement ; mais je voudrais que l'être qui pense eut , comme celui qui végète , le privilège d'achever la carrière que lui a tracée

la Nature , & qu'il ne périt pas
avant le tems par la faute ou par l'or-
gueilleuse ignorance des Médecins.





ARTICLE III.

De la Nourriture de l'Homme.

Ce n'est point une hyperbole de dire que des dix-huit cents maladies qui affligent l'espèce humaine, il y en a quinze cents qui viennent de la nature des aliments dont il se nourrit, ou de son intempérance.

Cependant l'homme n'a pas plus de besoins naturels que les animaux; le principe de sa dégradation vient moins de ses sens que de son imagination qui en pervertit l'usage: on ne meurt presque jamais physiquement de faim, tandis que l'homme blasé qui fait contribuer les deux Mondes à sa table, ne peut faire de

grands repas sans s'exposer à mourir avant l'âge.

Epicure , que ces hommes plus libertins que voluptueux prennent pour maître , avoit une autre théorie ; il circonscrivoit le cercle de ses jouissances pour jouir plus longtemps ; il n'imaginoit pas des plaisirs factices pour se dégoûter des plaisirs de la Nature , il ne rassembloit pas dans un instant de sa vie dix années d'existence.

Ma maniere de voir est bien différente de celle de nos Apicius. Je voudrois pouvoir borner à un fruit & à un verre d'eau ma subsistance journaliere ; alors tout ce que je retrancherois à mes besoins , seroit ajouté à mes plaisirs : je trouverois dans quelques légumes & dans le moins précieux des vins des jouissances, que le palais usé des Grands cher-

che envain dans leurs macédoines
& dans leurs crèmes des Barbades.

Si quelques peuples pouvoient
approcher de ce régime , qui fait
l'objet des vains desirs du Philoso-
phe , ce seroient les Orientaux à qui
la loi de Mahomet prescrit les jeû-
nes les plus rigoureux : celui du Ra-
madan en particulier est une espèce
de défi fait à la nature humaine :
& ceux des Musulmans qui gémissent
le plus sous les entraves de la
superstition , y ajoutent encore par
leur manie de s'abstenir de parfums,
de ne point avaler leur salive de des-
sein prémédité , & de garder un
silence rigoureux , pour ne point
respirer l'air qui pourroit leur tenir
lieu d'aliment (a). — Il est vrai

(a) Voyez Reland de Relig. Moham-

que ces sectaires diminuent leurs besoins par fanatisme & non par Philosophie, & le fruit de ces expériences est perdu pour l'élève de la Nature.

Un Hollandois du siècle dernier qui se disoit le Messie, & qui fit son cours de miracles aux Petites-Maisons, osa encore plus que le plus zélé des Dervis; il passa quarante jours & quarante nuits sans manger: & il faut bien croire à ce prodige, puisque Bayle, qui a tant douté, l'a cru & l'a annoncé à toute l'Europe (a).

Le fait le plus extraordinaire de ce genre est celui qui est rapporté

med, pag. 109. &c. — Smith *de moribus & institut. Turcar.* pag. 42.

(a) Nouvelles de la Républ. des Lettres, ann. 1685.

dans les Transactions Philosophiques; un homme vécut dix-huit ans avec de l'eau (a). Il est probable que son sang étoit extrêmement froid, & que cet état de torpeur rendoit plus lente en lui la circulation des fluides, diminuoit ses sécrétions & l'empêchoit de s'affoiblir en transpirant; mais alors un tel individu appartient plus par son organisation physique à la classe des loirs qu'à celle des hommes.

Laissons-là les prodiges, & établissons sur quelques faits le régime qui convient à l'homme pour l'empêcher de se dégrader.

D'abord, quoi qu'en disent les

(a) Transf. Philos. de la Société Royale de Londres, ann. 1742. traduct. Franç. pag. 251.

Traiteurs , les Bouchers & les Médecins sur une mode cruelle qu'ils défendent , parce qu'elle les fait vivre : la Nature n'a point prescrit à l'homme d'égorger les animaux pour s'en nourrir ; & si elle leur eût donné cette loi de sang , il faudroit la regarder comme le mauvais principe , qui n'a produit les êtres que pour se jouer de leur existence.

Les Physiciens ont observé que l'usage de la viande rendoit les animaux plus féroces ; l'analogie nous conduit à penser que les mêmes aliments font naître dans l'homme la même férocité (a).

Notre organisation seule dépose

(a) Cela ne viendrait-il pas de ce que la chair est un aliment préparé , & déjà assimilé à la nature de l'animal carnassier qui la dévore ?

contre le préjugé universel des Européens; si nous naissions carnivores comme les tigres & les couguars, nous aurions leurs griffes pour saisir notre proie, & leurs dents pour la dévorer.

Au reste, l'homme est assez puni de son blasphème contre la Nature, par les maladies que produit le genre d'aliments auquel il se condamne: il est prouvé que la viande est en général, une nourriture trop forte pour notre estomac: les sucs dont elle abonde corrodent peu-à-peu le velouté de ce viscère, minent tous les réservoirs où ils séjournent, par leur acrimonie, & préparent l'épaississement des fluides, l'inertie des organes & l'apoplexie.

Le danger est bien plus grand encore quand on s'habitue au mélange des viandes, & à toutes les recher-

ches de leur assaisonnement ; l'estomac alors devient un volcan où les aliments fermentent , & tôt ou tard l'explosion se fait en donnant la mort.

Orphée est un des sages qui a le plus mérité du genre humain ; né chez des sauvages , qui passaient leur vie à chasser les bêtes féroces & à les imiter , il les civilisa , il leur donna des mœurs pacifiques ; & leur ordonna , sous peine de la douleur & des remords , d'être frugivores (a).

Pythagore , qui avoit étudié les Livres d'Orphée & celui de la Nature , porta le même régime en Orient ;

(a) C'est Platon qui nous a appris qu'une des premières loix du Code d'Orphée étoit l'abstinence de la chair des animaux. — Voyez Platon , de *Leg. 6. Lib. 6.*

& la longue vie de ses Disciples en atteste l'excellence.

Ce législateur, il est vrai, eut tort de défendre la fève (a) & la mauve, comme protégées des Dieux; parce que des légumes ne sont pas plus sacrés que des arbres; parce que des mœurs pacifiques sont un assez beau présent fait à la terre, sans y mêler les erreurs du peuple & les préjugés des Prêtres.

(a) C'est une mauvaise raison que de dire avec quelques enthousiastes de Pythagore, que la fève ne fut défendue qu'à cause de l'odeur forte qu'elle exhale dans sa floraison: odeur qui dans les pays chauds produit une espèce d'ivresse. — Maillet, descript. de l'Égypte, édit. in-4. Part. II. pag. 13. — Comme si la fève étoit formée lorsque la plante est en fleurs! Ne justifions pas l'erreur d'un grand homme, en lui ôtant la raison.

L'abstinence Pythagoricienne est encore en usage dans presque toute l'Asie : dans notre Europe quelques Sages qui ont eu le courage de vivre pour eux , l'ont adopté ; le grand Newton est de ce nombre , il est vrai qu'il y joignoit l'usage du poisson : mais c'étoit moins par goût que par condescendance pour la société au sein de laquelle il vivoit , & dont il se croyoit obligé de respecter les foiblesses.

Les Physiciens ont remarqué que la nourriture des poissons épaissoit le sang , diminueoit la transpiration , & engendroit les maladies de la peau : la plupart des peuples ichthyophages sont sujets à une espèce de lèpre ; & l'histoire rapporte que ceux des Grecs qui ne voulurent pas adopter en Egypte le régime diététique d'Orphée , y furent at-

teints de l'abominable maladie de l'Eléphantiaſe (a).

(a) Elle s'annonce par une dépilation totale & par des exostoſes ; le corps ſe trouve rongé par des ulcères affreux & par un cancer univerſel , qui pénètre juſqu'à la charpente des os : on connoît les cauſes & les effets de cette maladie , & juſqu'ici aucun Médecin n'a pu la guérir.

Il eſt ſi vrai que l'uſage du poiſſon , joint aux brouillards infects qu'exhalent les eaux , ſoit de la mer , ſoit des étangs , eſt le principe de cet horrible fléau , que la côte maritime de l'Asie & la baſſe Egypte ont toujours été regardées comme ſon ſol natal : on n'en voit même aujourd'hui des traces en Europe que dans quelques pays maritimes , tels que l'Iſlande , le Groënland & la Norwege.

L'Auteur de l'Histoire de l'Eléphantiaſe prétend que le Feu Saint-Antoine , le mal Perſique , la plique Polonoïſe , le ſcorbut & les maladies vénériennes ne ſont que des ruiſſeaux de cette ſource empoisonnée , &

Les Kamschadales qui se nourrissent de poissons putréfiés, vivent rarement au-delà de cinquante ans ; si même ils parviennent à cet âge, malgré les germes vénéneux qu'ils transmettent sans cesse dans leur sang, c'est que la vie active qu'ils mènent empêche ces germes d'y séjourner : ils s'empoisonnent ; mais ils transpirent, & voilà leur antidote.

Quand à la longue carrière de ceux de nos cénobites qui ne vivent que de poissons ; il ne faut pas l'attribuer au genre d'aliments auquel ils se sont consacrés, mais à la vie simple & uniforme qu'ils mènent ; si avec leur frugalité & leur apathie, ils étoient frugivores, ils s'é-

cette conjecture vaut bien celles d'Astruc, de M. Paw & de l'Auteur de la Cacomnade.

tonneroient moins du nombre de leurs centenaires.

Je remarque que les Romains ne furent jamais plus vigoureux de corps & d'entendement, que lorsque leurs Fabricius & leurs Cincinnatus vivoient des légumes qu'eux-mêmes avoient semés : le luxe vint dans la suite énerver leurs organes & leur ame ; alors Lucullus fit servir la dépouille d'un peuple aux frais d'un repas ; Crassus parut en public portant le deuil d'un poisson, & Rome eut des maîtres.

Une terre stérile, un ciel qui favorise l'inertie du caractère, quelquefois même le désespoir, ont engagé des peuples sauvages à se nourrir d'animaux, dont les peuples policés ont horreur : il y a en Ethiopie des tribus entières qui ne vivent que de sauterelles ; il est vrai que

vers l'âge de quarante ans des insectes ailés s'engendrent dans le sang de ces acridophages (a) ; & les animaux qu'ils ont dévorés , les dévorent à leur tour.

Ce n'est point dans la classe de ces Éthyopiens qu'il faut mettre les Ophiophages : Shaw assure qu'aux environs du Grand-Caire , il y a près de quarante mille personnes qui mangent des serpens (b) : mais il ajoute que c'est pour n'avoir rien à craindre de la piquure des reptiles venimeux , qui se propagent dans le climat brûlant de l'Égypte : il est certain que la masse de leur sang est atténuée par cet aliment rempli de sel alkalin , & il pourroit se faire

(a) Hist. Natur. de M. de Buffon , édit. complete in-12. Tom. 6. pag. 216.

(b) Voyages en Barbarie , pag. 355.

que les anciens Pſylles qui faiſoient métier de guérir les bleſſures empoisonnées en les ſuçant fuſſent ophi-phages.

Enfin, (car il n'y a aucune ſorte de délire dont l'eſprit humain ne ſoit capable,) il y a eu des antropophages ; & les Hiftoriens avoient déjà conſtaté ce fait déshonorant pour l'eſpèce humaine, avant qu'Homère eut peint ſon Polyphème.

Mais des Voyageurs qui ont mal vu ou des barbares qui ont eu intérêt de mal voir, ont prodigieusement exagéré le nombre des antropophages ; & en vérité, l'être qui ſe dit le Roi de la Nature, s'eſt déjà aſſez rendu odieux par ſes crimes, ſans flétrir encore ſa mémoire par des calomnies.

Il eſt probable que de tout tems le délire de la vengeance a pu enga-

ger , après une guerre longue & sanglante , des sauvages vainqueurs à manger leurs prisonniers ; mais un accès de frénésie de la part de quelques individus , ne prouve rien contre le caractère dominant d'une nation ; les Tentirites n'ont point été accusés du crime des Cannibales , parce qu'un de leurs fanatiques en mangea un autre ; il seroit injuste , parce qu'on a dévoré à Amsterdam le cœur du fameux de Witt , & à Paris celui du Maréchal d'Ancre , de mettre les Hollandois & les François au rang des antropophages.

Quelque respect que j'aie pour Tite-Live , je ne sçauois croire sur son temoignage qu'Annibal fit distribuer à ses soldats de la chair humaine , pour les rendre plus redoutables aux Romains : l'Historien du siècle d'Auguste , en calomniant le

héros de l'Afrique , cherchoit sans doute à laver ses concitoyens de l'opprobre que répandoit sur eux la ruine de Carthage.

C'est aussi le même motif qui a engagé les Historiens Espagnols à faire des antropophages des Américains que leurs ancêtres avoient égor-gés (a) ; & sans la réclamation de

(a) Ecoutons un de ces calomniateurs du Nouveau-Monde : » Quand les Espagnols , dit Cieca , » entrèrent pour la première fois » dans la vallée de Nore , un Cacique , » nommé Nabunocho , leur offrit l'hospita- » lité : quand la nuit fut venue , deux de » ses femmes s'étendirent tout de leur long » sur un tapis , & le Cacique se coucha » sur ces Indiennes qui lui servoient de » matelas ; une autre se mit en travers au » haut du tapis , pour lui servir d'oreiller ; » il prit ensuite par la main une quatrième , » qui étoit très-belle ; & comme on lui de-

quelques Philosophes contre les conquérants de la Castille & leurs Panégyristes , peut-être regarderions-nous comme un acte d'équité le désastre du Nouveau-Monde.

Cependant je ne veux point répandre les ténèbres du Pyrrhonisme sur l'histoire des peuples barbares ; je sçais que les adorateurs de Teutates & d'Irminsul , ont quelquefois mangé des hommes : je ne nie point qu'on n'aye observé cet usage atroce chez quelques Caraïbes , dans des hordes de Cannibales & parmi ces Jaggas

» manda ce qu'il prétendoit en faire , il répondit avec franchise que son projet étoit de la manger, « *Voyez Pedro Cieca , Hist. del Peru , Cap. 12.* — On se doute bien que ce conte , digne des Mille & une Nuit , est un prétexte pour justifier l'assassinat de Nabunocho.

si célèbres par les Contes de Cavazzi & de l'Encyclopédie : j'accorderai même, si l'on veut, contre toute vraisemblance, qu'au palais du Nègre-Roi de Macoco, on tue journellement deux cents hommes, tant criminels qu'esclaves de tribut, pour la bouche du Souverain & de sa Maison (a) : malgré cela, il n'est point à craindre que ces horreurs dégoûtantes deviennent jamais à la mode chez des peuples qui ont des mœurs & des loix ; & l'instinct seul sert à l'homme de préservatif contre de pareils attentats, sans qu'il soit besoin de consulter le Philosophe de la Nature.

Il est même inutile de réclamer contre le dogme monstrueux de Chry-

(a) Théâtre critique de Feijoo. Discours sur la voix du peuple.

stippe, qui permettoit de se nourrir de cadavres (a). Quelle peut être l'autorité d'un homme qui fit sept cents volumes, & qui ne travailloit qu'après avoir pris de l'ellébore (b)? Je n'ignore pas que le crime de manger un homme mort n'est rien, si on le compare au crime de l'assassiner; mais il est impossible que le dogme de Chrysippe ait des partisans; le sens intérieur dépose trop vivement contre ce paradoxe, & jamais il ne passera en usage que les morts ayent pour tombeau l'estomac de ceux qui leur survivent.

(a) *Sextus Empiricus. Pyrrhon. Hypotypi*
Lib. 3. Cap. 24.

(b) *Diog. Laërt. in Vita Chryssippi*
num. 179. Valer. Max. Lib. 8. Cap. 7.





ARTICLE IV.

Des Plaisirs solitaires.

DANS les grandes villes où l'homme oisif, avec l'air dévorant du luxe respire celui du libertinage ; c'est particulièrement de l'abus des plaisirs des sens que dérive la dégradation de l'espèce humaine : notre objet n'est point en ce moment de traiter la grande question de l'essence du plaisir & des limites que la Nature lui a imposées pour notre félicité ; cet examen trouvera sa place dans le quatrième Livre de cet Ouvrage, lorsque je parlerai des liens sacrés qui enchaînent l'épouse à l'époux. Maintenant je ne m'arrêterai que sur

les suites affreuses qu'entraînent les plaisirs solitaires, & du supplice que la Nature a placé à côté des jouissances qui l'outragent.

Les abus de l'éducation publique, l'ennui qu'entraîne l'oïveté, la persévérance criminelle dans le célibat, sont les principales sources de cette corruption réfléchie qui consiste à chercher en nous seuls des plaisirs stériles, qu'accompagnent les remords, à substituer le délire de l'imagination à l'union respectable des sexes, & à nous suffire à nous-même dans nos jouissances, comme si nous étions des hermaphrodites.

Pour ne point alarmer la timide innocence, ma plume passera rapidement sur des tableaux qui la feroient rougir; & je ne désignerai ces plaisirs solitaires, contre lesquels réclame la Nature, que sous le nom

du crime de Diogène & de l'Onanisme des femmes.

Le Cynisme, à qui on doit l'érection du libertinage en système, fonde tous ses sophismes sur le principe absurde que la pudeur n'est point l'ouvrage de la Nature ; conséquemment à cette théorie abominable, Cratès osa jouir d'Hypparchia au milieu même du portique (a).

(a) Apuleius, in *Floridis*, p. m. 350.
 — Sextus Empiricus a prétendu que le crime de Cratès étoit en usage chez quelques peuples de l'Inde : *Publicè cum uxore congređi quamvis apud nos turpe videatur, apud quosdam ex Indis non videtur esse turpe : congređiuntur enim indifferenter publicè.*
 — *Sext. Empir. Pyrhon. Hypotyp. Lib. 3. Cap. 24.* — Mais quel est ce peuple qu'on ne nomme point ? comment Sextus passe-t-il si légèrement sur un fait qui contredit l'instinct de la Nature ? & quel fonds y a-t-il

& Diogène , plus infâme encore , se permit des plaisirs solitaires au milieu d'une rue d'Athènes (a). L'Aréopage ne sévit point contre ces Philosophes , parce qu'il les regarda comme des insensés qui ne pouvoient faire secte : Diogène , sur-tout , qui en se logeant dans un tonneau , se condamnoit lui-même aux Petites-Maisons.

En effet , l'instinct sacré de la pudeur plus fort que tous les sophismes des Cyniques , a toujours empêché les hommes d'imiter publiquement la licence effrénée de Diogène ; mais les cœurs corrompus se dédommagent dans le sein des ténèbres de

à faire sur l'assertion d'un Philosophe qui apprend à douter de tout , même de son existence.

(a) Plutarch. de Stoïcor. repugnantiss.

l'impuissance où ils se trouvent de franchir avec éclat la barrière des mœurs ; & leurs désordres inaccessibles à la vigilance des loix , ne peuvent être éclairés que par le Philosophe de la Nature.

Heureusement , pour justifier la morale , la peine est ici à côté du crime : un Sçavant de Lausanne vient de mettre sous les yeux de la jeunesse le tableau effrayant de toutes les maladies qui sont la suite du crime de Diogène ; & dans ce siècle de fer , son Livre , plein de faits , peut corriger plus de libertins que toute la Philosophie de Zénon & de Marc-Aurèle.

Il est certain que l'usage des plaisirs solitaires émonsse la vigueur des sens , desseche les membranes du cerveau , & en corrompant le genre nerveux , détruit en nous

l'organe du sentiment : de-là l'affoiblissement de la vue (a), la consommation dorsale (b), les paroxismes de l'épilepsie (c), & une mort prématurée dans les accès du désespoir.

L'Onanisme des femmes a des suites aussi funestes que le crime de Diogène : d'abord le coloris du visage se flétrit, cet embonpoint qui présage la santé se perd, l'épine en se courbant détruit les graces de la taille; ensuite les symptômes du mal augmentent, le sang contracte de l'acrimonie, la matrice s'ulcère & la fureur utérine se déclare : à ce

(a) Hoffman, *Consult. Cent.* 2 & 33
Cas. 102 & 103.

(b) Boerhaave, *Institut.* paragr. 776.
de la traduction de La Mettrie.

(c) Klærkof, *de Morb. Anim.* pag. 37.

période le mal est incurable; & Mefaline, tourmentée par ses desirs & par ses remords, cherche en s'affoiblissant le plaisir qui la fuit, jusqu'à ce qu'elle acheve de mourir.

Le Philosophe ne sçauroit trop tonner contre ces jouissances obscures, qui tendent à multiplier les outrages faits à la pudeur & les suicides.

La pudeur est un sentiment inné dans le cœur de tous les hommes; elle y est gravée en caractères inaltérables, malgré la nudité absolue de quelques Sauvages, le crime d'Onan & les sophismes de Diogène.

La Mettrie a mis l'homme au-dessous du quadrupède, parce qu'il se cachoit pour se rendre heureux (a);

(a) Voyez dans le Recueil, in-4. de ses

ce Sophiste ne voyoit pas que le fait même qu'il alléguoit étoit une preuve de notre supériorité : car il s'ensuit que les êtres qui nous sont subordonnés ne sçavent que jouir , & que nous sçavons aimer.

Et toi , homme de génie que mon ame regrette , immortel Helvétius , comment as-tu osé avancer que la pudeur étoit une invention de l'amour raffiné (b) ? ce sophisme absurde t'a échappé sans doute ; & en l'écrivant , ton cœur déposoit contre l'erreur de ta plume.

Comment peux-tu faire de la pudeur une invention ? invente-t-on

Ouvres Philosophiques , édit. de Londres ,
l'Homme Machine. pag. 40.

(a) De l'Esprit , Disc. 3. édit. in-4.
pag. 159.

un sentiment comme une mode ou une machine ?

Cet amour raffiné que tu nous peins est un sentiment factice , né dans les grandes villes & que le goût du plaisir produit bien moins que le liberrinage ; or l'homme blasé qui raffine sur l'amour , s'indigne de la pudeur, plutôt qu'il ne la fait naître.

La Nature donne à l'homme la pudeur , pour l'empêcher de mettre l'amour au rang des vils besoins ; pour augmenter les desirs d'un sexe par la résistance de l'autre ; peut-être même pour conserver dans leur intégrité les organes générateurs.

Le plaisir que la pudeur indique en l'éloignant , est essentiellement attaché à la propagation de l'espèce ; ainsi l'usage des jouissances solitaires n'est autre chose que l'habitude qu'on contracte de tromper la Nature.

Le plaisir ne subsiste qu'avec le suffrage de la conscience : c'est une plante débile qui a besoin pour s'élever de l'ombrage de la vertu.

Voilà pourquoi dans la débauche tout est douleur ; l'homme privé de ses sens , & à qui il ne reste plus qu'une imagination ardente , fatigue ses organes pour satisfaire des desirs qu'irrite son impuissance ; & trouve les germes de la mort dans des plaisirs faits pour le multiplier.

Si les jouissances solitaires étoient autorisées par la Nature , nous n'aurions point de sexe , & nous hériterions de nos peres l'hermaphroditisme parfait de Tirésias.

Malheureux , qui veux goûter dans un honteux célibat les plaisirs du mariage , sçais-tu que chacune de tes jouissances obscures est marquée par un homicide ?

Sçais-tu, que non-seulement tu ancantis ta postérité dans son germe ; mais que tu détruis en toi-même l'organe de la sensibilité, le principe de la vie & l'intelligence ?

Voi, comme la Nature te punit des outrages que tu lui fais : l'habitude coupable où t'entraîne ton libertinage va d'abord t'isoler au milieu de la société, éteindre tes rapports avec tout ce qui t'environne ; & faire disparaître de ton ame cette tendre bienveillance, qui est le germe de toutes les vertus.

Ton indifférence pour l'amour t'en donnera pour le sexe qui le fait naître ; & après avoir méprisé les faveurs de la beauté, tu finiras par haïr la beauté même.

Enfin, ta carrière douloureuse s'achèvera ; & quand le rideau étendu entre le tems & l'éternité s'ouvrira

devant toi , il ne te restera que l'affreux chagrin d'avoir commis des crimes inutiles : tes remords mal étouffés renaîtront pour redoubler ton supplice ; & sur le bord de ta tombe tu maudiras le ciel qui te punit , & les hommes qui ne peuvent te pardonner qu'en t'oubliant.





ARTICLE V.

Idée de la force que peuvent acquérir nos organes.

JE crois avoir déchiré le voile qui cache à l'homme le principe de sa dégradation ; arrêtons-nous un moment sur le spectacle que peut offrir la vigueur d'un homme qui n'a reçu que l'éducation de la Nature , dont les organes ont acquis tout leur développement , qui ne connoît que des alimens sains & des plaisirs légitimes ; & qui par son genre de vie se dérobe , soit aux atteintes de la maladie , soit au fléau des Médecins.

On n'est point assez persuadé de l'énergie que peuvent acquérir les sens d'un Philosophe pratique : tous les objets qui nous environnent déposent contre la théorie des Sages, & nous sommes si accoutumés à voir des vieillards de trente ans, que nous mettons l'histoire des jeunes gens de soixante avec les contes des Poëtes sur les Centaures & les Hypogriffes.

Les Grecs, les Romains & les Caraïbes ont été physiquement plus vigoureux que tous les peuples modernes des deux continents ; j'attribue cette supériorité dans les compatriotes de Scipion & d'Aristote à leur gymnastique ; & dans les indigènes du Nouveau - Monde à leur constance à suivre l'instinct de la Nature.

Dans les anciennes Républiques où on ne respiroit que la guerre, &

où l'art terrible de l'artillerie ne pouvoit suplément au défaut de la force & à l'absence du courage ; il falloit bien encourager tous ces exercices violents qui ajoutoient à la vigueur du corps ; il falloit bien qu'on comptât le nombre des héros par celui des athlètes , puisque les gymnases étoient pour la jeunesse de Sparte & d'Athènes , l'école de Platie & de Marathon , & que Rome apprenoit dans le champ de Mars à conquérir le monde.

De-là cette considération singulière des Anciens pour les Athlètes couronnés dans leurs jeux ; Polydamas qui seul & sans armes tua sur le mont Olympe un lion furieux (a), traitoit d'égal à égal avec le Roi de

(a) Pausanias *Eliac. Lib. 2.*

Perse ; Crotonc faisoit Milon général de ses armées (*a*), & les douze travaux d'Hercule lui valurent son apothéose.

S'agit-il de prodiges dans l'exercice de la course ? lisez l'histoire des peuples qui ont cultivé la gymnastique , ou qui ont été élevés par la Nature : Philonide , le coureur d'Alexandre , faisoit douze cents stades en neuf heures (*b*) ; des athlètes , sous les Césars , parcouroient quelquefois dans le cirque en un jour l'espace de cent soixante mille pas (*c*) : d'un autre côté , nous savons que les Hottentots devancent les lions à la course ; & que des ani-

(*a*) *Diod. Sic. Lib. XII. pag. 77. edit. Rhodoman.*

(*b*) *Plin. Hist. Mund. Lib. 7. Cap. 40.*

(*c*) *Plin. Lib. 7. ibid.*

maux tels que l'original , qui ont la légèreté de nos cerfs , sont atteints à la chasse par les sauvages du Nouveau-Monde.

Les Caraïbes , qu'au défaut de courage notre artillerie a exterminés, joignoient à la force des Thésée & des Milon , une adresse dont nos Saltimbanques ne sçauroient approcher ; il tiroient avec leurs flèches les oiseaux au vol , & les poissons à la nage ; & dans le sein des bois où notre tyrannie les avoit fait refluer , c'étoit leur adresse seule qui pouvoit les empêcher de mourir de faim.

Je remarque que les bains froids entroient avec la gymnastique dans l'éducation de tous les peuples qui ne vouloient point laisser dégénérer la Nature ; ils sçavoient que l'eau froide pénétroit par l'extrémité des veines absorbantes dans le grand tor-

rent de la circulation, divisoit nos fluides ; & en contractant les fibrilles nerveuses, augmentoit la force & le ressort de nos organes : & ce que l'Anatomie avoit appris en ce genre aux Grecs, l'instinct l'apprenoit aux Caraïbes.

En général, les peuples qui habitent un climat froid s'énervent moins que ceux qui vivent dans un climat tempéré : les anciens Scythes en hiver alloient à la chasse sans habits, & quand un étranger s'en étonnoit, ils lui disoient qu'ils étoient tout visage (a).

Au reste, il n'y a aucun de nos sens dont l'industrie de l'homme & son courage ne puissent augmenter

(a) Voyez la réponse que fit à ce sujet un Scythe à un roi de Perse. — *Elian. Hist. divers. Lib. 7. Cap. 6.*

l'activité;

l'activité : les nègres des Antilles suivent un blanc à la piste , comme un chien de chasse suit le gibier : j'ai connu un créole qui comptoit les voiles d'un vaisseau à un éloignement , où ses amis ne distinguoient pas le vaisseau : le célèbre aveugle Saunderson avoit deux yeux d'une nouvelle espèce que lui-même s'étoit donnés , le tact & l'intelligence.

Nous sommes tentés de mettre au rang des contes Poétiques les luttes célèbres des héros de Virgile & d'Homère , qui se lançoient des quartiers de rocher ; mais Madrid , le siècle dernier , a vu un nommé Sotillo lancer à douze pas une pierre pesant quatre quintaux (a). Notre

(a) Théâtre Critique de Feijoo. Discours sur la Vieillesse du Monde.

Maréchal de Saxe a fait en ce genre des traits de force qui auroient étonné Achille & Turnus.

La mémoire, qui est un de nos sens internes, se perfectionne aussi aisément que les autres organes ; Adrien lisoit une fois un Livre pour l'apprendre par cœur (a) ; Saint Augustin parle d'un de ses amis qui récitoit Virgile à rebours (b) ; Muret prononça à un Insulaire de la Corse plus de trente mille mots en toutes sortes de langues, & sans aucun rapport entre eux ; & celui-ci les répéta à l'instant du dernier au premier, sans les transposer (c).

Ce que je dis de la mémoire &

(a) *Spartian. in Vita Adriani.*

(b) *De animâ, Lib. 4. Cap. 7.*

(c) *Discours de quorundam admirabili memoriâ.*

des sens , peut s'appliquer jusqu'à un certain point aux organes générateurs : on a vu , par exemple , des femmes allaiter à soixante-huit ans (*a*) , & devenir mere à soixante (*b*) ; Laët assure avoir été témoin de la fécondité d'une Indienne qui avoit quatre-vingts ans (*c*).

Massinissa engendra Methynate à quatre-vingt-six ans ; Uladilas , roi de Pologne , eut deux enfants à l'âge de quatre-vingt-dix ; & l'aïeul de Platerus ne cessa d'être pere qu'à l'âge où mourut Fontenelle.

Quant à la vigueur de ces mêmes

(*a*) *Trans. Philos. ann. 1739, traduct. Franç. pag. 142.*

(*b*) *Anecdotes de Médec. Tom. 2 , Paragr. CLI.*

(*c*) *Voyez Dissert. de Dom Perneti sur l'Amérique , pag. 76.*

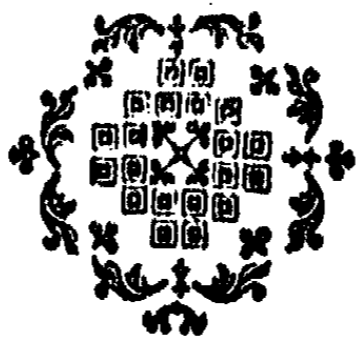
organes , je pourrois rapporter sur ce sujet des faits aussi extraordinaires que ceux d'Hercule & de l'Empereur Proculus (a) ; mais la Philosophie de la Nature n'est point le Sartyricon de Pétrone ; & plutôt que des hommes honnêtes m'accusent de manquer à la décence , j'aime mieux que des Pyrrhoniens me soupçonnent de manquer à la vérité.

En un mot , soyons sobres , modérons le feu de nos passions , & rapprochons - nous de la Nature : c'est l'unique moyen de réaliser , quant à la perfection de nos organes , la chimère de l'âge d'or.

Et qu'on ne dise point que tous

(a) Il écrivoit à Metien : *Centam ex Sarmatiâ virgines cepi ; ex his una nocte decem inivi : omnes tamen , quod in me erat , mulieres intra dies quindecim reddidi.*

les faits que ma plume a rassemblés
sont des prodiges ; la Nature , aux
yeux du Philosophe , ne fait pas plus
de prodiges que de monstres : c'est la
petitesse de nos vues & notre intem-
pérance qui multiplient les phéno-
mènes dans l'histoire physique du
genre humain.





ARTICLE VI.

Du terme de la vie humaine.

QUELQUES parfaits que soient nos organes , il faut bien que le frottement insensible des corps hétérogènes les détruisent ; les aliments destinés à prolonger l'existence de la machine humaine amènent sa dissolution : la Nature a mis un terme à la vie , & la Philosophie n'est bonne qu'à ne pas l'avancer.

Cependant l'homme , malgré le double fléau du mal physique & du mal moral , voudroit ne jamais cesser d'être ; & de tout tems il a été la dupe des Charlatans , qui lui ont promis l'immortalité.

Paracelse prétendit avoir trouvé un élixir qui faisoit vivre au moins mille ans ; & il mourut lui-même à quarante-huit , sans détromper les profélytes qu'il avoit faits à l'Alchimie.

Vanhelmont , de son côté , imagina un breuvage où il avoit fait dissoudre du cèdre du Liban ; & parce que de mauvais Physiciens regardent cet arbre comme immortel , il crut que pris en aliment par l'homme , il lui procureroit l'immortalité.

Nous avons encore dans ce siècle Philosophique bien des personnes qui croient aux merveilles de l'or portable , de la panacée universelle & de toutes ces quintessences Chymiques , pour lesquelles l'homme crédule se ruine , afin de ne jamais mourir : je voudrois qu'on fût bien

persuadé qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'Alchymie que de la Médecine de procurer l'immortalité.

Les adeptes peuvent décomposer les êtres , mais n'organisent rien ; jamais la Philosophie - hermétique , avec ses analyses , ses systèmes & ses fourneaux , n'a pu réussir à vivifier un atome.

S'il étoit un moyen d'éloigner le période de la mort , il semble que ce seroit en prévenant l'alkalifiaion volatile , à laquelle tendent tous les corps ; mais l'acide destiné à la combattre , étant naturellement mêlé avec des corps hétérogènes , a trop peu d'activité ; & quand l'Art vient à bout de le séparer pour le concentrer , il en fait le plus corrosif des poisons.

L'Histoire Naturelle fait découvrir une sorte de possibilité à étendre

la carrière de l'existence , en ralentissant la végétation des corps ; c'est ainsi que des plantes renfermées dans des caves , vivent plus longtemps que lorsque la chaleur de la terre met leur sève en activité : c'est ainsi qu'on conserve plusieurs années des insectes sous les enveloppes de la chrysalide ; mais ce secret transporté à l'espèce humaine seroit peu capable de flatter notre vanité ; quel est l'homme qui voudroit vivre deux cents ans à condition qu'il en passeroit la moitié dans le sommeil léthargique des lérots & des chrysalides ?

Le secret de la transfusion du sang , qui a amusé pendant dix ans les Luciens de l'Europe sçavante , n'est encore qu'une chimère agréable , qu'il faut mettre à côté du roman philosophique de Micromégas :

M v

le sang est le plus grossier de nos fluides ; or pour monter à neuf la machine humaine , il faudroit changer aussi les plus déliés ; par exemple , le fluide nerveux qui loin d'être accessible à nos instruments , ne l'est pas même au microscope.

En général , la durée totale de la vie se mesure par celle de l'accroissement : l'homme qui est environ vingt-cinq ans à croître , doit en passer cinquante à vivre , & vingt-cinq à mourir.

Un siècle est donc à-peu-près la mesure de notre carrière , quand nous ne cherchons pas à contrarier la Nature.

Telle est aussi la mesure de la vie de presque tous les Philosophes-pratiques qui n'ont point hérité de leurs peres un germe de dégradation : trois Sages de la Grèce , Solon , Thalès &

Pittacus vécut chacun cent ans : Zénon en vécut quatre-vingt-dix-huit, Démocrite cent quatre, Cornaro à Vénise (a), & Fontenelle à Paris, ont augmenté le nombre des centenaires.

Quoiqu'un siècle semble le terme le plus reculé de la vie, il n'est pas

(a) Ce Cornaro est un des grands exemples de ce que peut la tempérance pour arrêter le progrès de notre dégradation ; il vécut jusqu'à quarante ans au milieu des plaisirs & des infirmités que leur excès entraîne, à cet âge il devint un Philosophe-pratique ; parvenu par son régime à quatre-vingts ans, il fit un Livre intitulé : *Le vrai moyen de vivre plus de cent ans dans une santé parfaite* ; & après avoir donné quatre éditions de son Ouvrage, il mourut au bout d'un siècle, sans douleur & sans agonie ; ou plutôt, dit son Historien, il s'endormit avec ses ancêtres.

cependant rare de voir des Sauvages, tels que les Caraïbes, vivre un siècle & demi ; les François qui sous les ordres de Laudonniere échappèrent, dans la Floride, aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Cacique Saturiova, âgé de cent cinquante ans, & qui comptoit dans sa maison les petits-fils jusqu'à la sixième génération (a). Ce sont ces Sauvages que l'Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* appelle les enfants de l'espèce humaine.

Pour nous qui ne sommes ni sauvages ni enfants, il ne faut pas s'étonner si nous avons quelquefois poussé notre carrière au-delà même du Cacique Saturiova : les Transac-

(a) Ce fait très-connu est cité dans l'Histoire Naturelle des Antilles.

tions Philosophiques font mention de deux vieillards, dont l'un vécut cent quarante-quatre & l'autre cent soixante-cinq ans. Drackemberg, qu'on nommoit le vieillard du Nord, vient de mourir dans le Jutland, âgé de plus de cent cinquante ans; on voit à Bruxelles, dans la Bibliothèque du Prince Charles, les portraits & l'histoire de trois hommes dont l'un vécut cent soixante-neuf ans, l'autre cent soixante-douze & le dernier cent quatre-vingt-cinq (a). Enfin, un Lorrain,

(a) Le premier se nommoit Henry Jenkins, & étoit Anglois; les deux autres, qu'on appelloit Jean Rovin & Pierre Zorten, étoient nés dans le Bannat de Temeswar; Rovin avoit une femme qui vécut cent soixante-quatre ans, & avec laquelle il resta marié environ un siècle & demi.

s'il en faut croire son épitaphe , a
vecu deux cents ans (a).

Mais je m'arrête ; je ne veux point
en rassemblant des faits extraordi-
naires flatter la crédulité des hom-
mes qui voudroient ne jamais mou-
rir , pour ne jamais cesser d'être inu-
tiles au monde : laissons dans leur
fange l'adulateur & l'homme foible
qui a besoin d'être adulé , & conti-
nuons de faire des profélytes à la
Raison & à la Nature.

(a) Voici son épitaphe :

Cy gist qui de chenu , & très-vieux édenté ,
Renouvella ses dents , son poil & sa santé ;
Et puis ayant vécu deux siècles sans souci ,
Rendit son ame à Dieu : son corps repose ici.

Traité Histor. des Plantes de la Lorraine ,
Tom. 2. Dissertation sur l'Ellébore noir ,
pag. 79.





CHAPITRE VIII.

Du Suicide (a).

L'HOMME après avoir fait subir à son corps toutes les espèces de dégradations que son esprit pervers a pu imaginer, termine quelquefois sa carrière malheureuse par le suicide; c'est un enfant robuste qui change au gré de son caprice l'architecture de sa maison, & qui s'y voyant mal-logé finit par l'abattre.

La question que j'examine est une des clefs de la morale; Socrate du

(a) Ce Chapitre n'est que l'extrait d'un plus grand Ouvrage qu'il seroit utile de publier; puisque la contagion de l'Anglomanie commence à infecter mes concitoyens.

moins étant dans les chaînes la regardoit sous ce point de vue , & le jugement de Socrate , martyr de la vertu , vaut bien l'indifférence de l'Anglomane qui se juge en se traitant comme un être inutile au monde.

Une autre circonstance ajoute encore à l'intérêt que peut faire naître cet examen : la gaîté de notre nation n'a pu la mettre à l'abri d'une contagion , amenée par les sophismes de quelques beaux génies, & par l'exemple de quelques grands hommes : en 1769 , dans la ville de Paris, cent quarante-sept citoyens se sont donné la mort : voyons dans le silence des préjugé , s'ils sont des héros ou des insensés ; & si leurs veuves doivent pleurer sur leurs cendres , ou imiter Lucrece , Eponine & les Indiennes du Malabar.



ARTICLE I.

Histoire des fameux Suicides.

LE premier suicide célèbre que je rencontre dans l'histoire est celui de Sesostris : ce conquérant, qui avoit voulu en ravageant la terre mériter son apothéose, devint aveugle ; & désespéré, sans doute, de ne pouvoir plus contempler à son gré les torrents de sang humain, que sa frénésie pour la gloire lui avoit fait répandre, il se tua (a). — Des Historiens ont eu la bassesse de louer également sa vie & sa mort : c'est

(a) *Diod. Sic, Lib. 1.*

insulter d'un côté le genre humain, & de l'autre la Nature.

Dans des États soumis au pouvoir absolu, le suicide est rare : les tyrans & les esclaves ne se tuent guères ; il n'en est pas de même des Républiques ; c'est-là que l'espérance d'être anéanti ou d'être mieux, engage un homme qui souffre à se décharger du fardeau de l'existence : c'est là que le fanatisme de la liberté porte un citoyen à se soustraire à jamais au pouvoir des tyrans : c'est-là qu'un regard de la patrie expirante, console le héros qui se dévoue pour elle de la perte du plus grand bien qu'il ait reçu de la Nature.

Tout le monde connoit ce que firent Codrus & Curtius pour le pays qui les vit naître ; & quelque peu fondé que fût leur dévouement, la cendre

de ces fameux patriotes sera toujours respectable au Philosophe même qui les défavoue.

Ce fut rarement le patriotisme qui annoblit le suicide ; il y avoit dans la Grèce un fameux rocher de Leucade , d'où se précipitoient dans la mer ceux qui vouloient se guérir des fureurs de l'amour : il est vrai que pour modérer la chute , ils s'attachoient des aîles d'oiseaux , ou même des aigle, vivants ; mais si ces précautions sauverent quelques hommes , toutes les femmes qui voulurent tenter cet étrange remède y périrent ; ces malheureuses victimes d'un préjugé de Physique , avant de monter au rocher , juroient toujours sur l'autel d'Apollon de s'élancer avec courage dans le sein de la mer : un Spartiate qui avoit la fureur du suicide , monta un jour au promon-

toire de Leucade , & mesurant des yeux la profondeur de l'abyfme ; retourna fur fes pas : *J'ignorois* , dit-il , *que mon vœu auroit befoin a'un autre plus fort pour m'engager à me précipiter.* — Tant l'instinct de la Nature , qui veille à la confervation des êtres , l'emporte sur l'ascendant d'une mode meurtrière , sur les oracles des Pythies & sur les sophismes des Philosophes !

Lucrece , à Rome , se poignarda , non pour se dérober à l'incontinence de Sextus , mais pour se punir de l'avoir partagé ; Lucrece n'est point mon héroïne : d'abord un homme seul avec une femme ne la viole pas ; ainsi je me serois défendue & n'aurois tué personne : la menace de tuer un esclave dans mon lit ne m'auroit pas alarmée ; tôt ou tard le cri de la vérité se seroit fait entendre ,

& Rome auroit jugé entre la cendre d'une Romaine & la vie d'un fils de Tarquin : de plus, quand même l'adresse d'un scélérat auroit à jamais fasciné les yeux de mes concitoyens, n'avois-je pas pour barrière entre lui & moi, Dieu & l'immortalité ? Enfin, si la pudeur outragée avoit besoin de quelque victime, il falloit la chercher dans l'audace qui triomphe, & non dans la foiblesse qui a succombé ; il falloit poignarder Sextus, & non commettre un suicide.

Rendons justice aux Romains ; ils ne commencèrent à se tuer que lorsque les Césars les firent esclaves : les vieux Sénateurs qui restèrent dans Rome quand Brennus vint assiéger le Capitole, rendirent la gorge à l'épée des Gaulois, & ne se firent point ouvrir les veines : les Géné-

raux que vainquit Annibal recrutèrent leurs armées , & ne se poignardèrent pas ; Regulus mit plus de grandeur d'ame à périr dans un tonneau hérissé de pointes de fer , qu'à se soustraire , en s'empoisonnant , à la pitié cruelle de Rome & à la tyrannie de Carthage.

Mais quand la patrie ne fut plus qu'un vain mot confiné dans les écrits des Philosophes , quand la loi fut réduite à se taire devant l'épée des Césars , les Romains , nés pour la liberté , à l'approche de leurs tyrans se firent de la mort une barrière ; Brutus , Cassius , Caton se percerent de leur épée , & bientôt la terre abandonnée par ses héros , devint le patrimoine d'un despote.

Ce fanatisme de l'amour de la patrie se perpétua sous les empereurs : tous les citoyens qui ne vou-

loient point quitter la vie par l'ordre d'un maître, se faisoient ouvrir les veines : Cocceius Nerva, riche, accredité à la Cour, se tua par l'unique raison que la Rome des Césars n'étoit pas celle des Scipion & des Emile ; Aruntius en fit de même pour ne point voir des désastres qu'il ne pouvoit prévenir (a). Granius & Staius, à qui Néron avoit fait grace de la vie, se poignarderent (b), pour sauver leur mémoire de l'opprobre d'avoir été pardonnés par l'assassin d'Agrippine & de Britannicus.

Les femmes mêmes furent atteintes de cette généreuse épidémie : personne n'ignore le mot d'Arrie

(a) Le texte de Tacite est bien plus énergique : *Ut sugeret simul aëta & instantia.* Annal. Lib. 6. Cap. 48.

(b) Tacit. Annal. Lib. XV. sub finem.

à Petus après s'être poignardé : *Tiens mon ami , cela ne fait point de mal.* Mot le plus sublime qui ait encore été prononcé par un être hors de la Nature.

Des hommes même efféminés aspirerent dans Rome dégradée à la gloire du suicide : Othon & le voluptueux Pétrone moururent avec le courage de Caton , sans avoir vécu comme lui.

Au reste , ce délire du patriotisme s'est rencontré chez d'autres nations que chez les Romains ; les Ambrons , peuples de la Gaule , ayant été défaits par Marius , leurs femmes éplorées demandèrent à ce Général qu'on respectât leur honneur , qu'on leur assurât la liberté & qu'on les employât au service des Vestales : sur le refus de Marius , elles se pendirent toutes à des arbres

bres , après avoir massacré leurs enfans de leurs propres mains (a) — Certainement ces Lucreces de la Gaule valoient bien celle de Rome , quoiqu'elles n'ayent point eu ses Historiens.

Il y a eu dans la Lycie une ville de Xanthe , célèbre pour n'avoir jamais dégénéré de ses principes hardis sur le suicide ; ses habitants dans l'espace de mille ans , se brûlerent trois fois avec leur ville , pour ne point subir le joug des conquérans ; ils tromperent ainsi l'espoir ambitieux d'abord d'Harpage , Lieutenant de Cyrus ; ensuite d'Alexandre le Grand , & enfin de celui des Brutus qui assassina César : le dernier instruit du

(a) Plutarch. *in Vita Marii* , & Orof. Lib. 6. Cap. 16.

désespoir des assiégés , promet une récompense à tout soldat qui sauroit un Xanthien ; mais on ne sauva que cent cinquante femmes , qui manquoient d'époux pour les égorger (*a*).

Ces traits héroïques de férocité se retrouvent encore dans une ville Indienne assiégée par Alexandre (*b*), & dans Abyde conquise par le dernier Philippe de Macédoine (*c*) : le héros se conduisit comme Brutus ; pour Philippe , il se joua du désespoir de ses victimes , & voyant la précipitation avec laquelle les Abydéens cherchoient à se dérober à l'esclavage , il fit retirer son armée &

(*a*) Appian. Lib. 4.

(*b*) Diod. de Sicile , Lib. XVII. Cap. 18.

(*c*) Tite-Live , Lib. XXXI. Cap. 17 & 18.

accorda trois jours aux vaincus pour se tuer à leur aise : ce délai étoit trop long, car dès le lendemain il n'y avoit pas dans Abyde un seul habitant.

La contagion du suicide a fait le tour du globe : Pline rapporte d'une nation hyperboréenne, que ses vieillards n'ayant plus de jouissances à espérer, se précipitent du haut d'un rocher dans l'Océan, & terminent ainsi leur carrière (a).

La mort des vieux Ethiopiens a été pendant quelque tems encore plus douloureuse ; car ils se faisoient attacher à la queue d'un taureau indompté (b) : ainsi c'étoit de gaieté de cœur qu'ils terminoient leur vie

(a) Plin. *Hist. Natur.* Lib. IV. Cap. 12.

(b) *Heliod. Æthyop.* Lib. 9.

par l'affreux supplice d'Hyppolyte.

Ce n'étoit pas, sans doute, l'ennui de la vie qui engageoit d'un autre côté les veuves des Hérules (a) & des Indiens de la côte de Malabar (b), à se tuer sur le tombeau de leurs époux : c'étoit la tyrannie de la mode, le fanatisme que leur inspiroient leurs Prêtres, & les conséquences absurdes qu'elles tiroient du dogme de la Métempsychose.

Chez nous le féroce point d'honneur conduit au duel ; dans le Japon c'est au suicide : à cette extrémité de l'Asie, un guerrier outragé par un

(a) Les femmes chez ces guerriers étoient obligées à ce suicide sous peine d'infamie. *Procop. de Bell. Gothic. Lib. 2.*

(b) Voyez Tavernier, *Voyages aux Indes*, Tom. 2. Liv. 3: *Lettres de Bernier*, *Voyage de Chardin*, &c.

autre, s'ouvre le ventre devant son ennemi, & lui dit : *Fais-en autant si tu as du cœur*. L'agresseur se tue alors à son tour, ou il est déshonoré.

Ce n'est qu'à notre rage pour les conquêtes qu'il faut attribuer celle des Nègres & des Américains pour le suicide : les premiers Sauvages que Colomb ramena en Espagne, tentèrent tous pendant le trajet de s'ôter la vie ; & voyant qu'on les enchaînoit pour les conserver, ils entrèrent dans une phrénésie qui dura jusqu'à leur mort (a). Pour les Nègres, on sçait qu'encore aujourd'hui quand ils ne peuvent ni se noyer ni s'empoisonner dans les vaisseaux destinés pour la traite, ils ont l'art de faire

(a) Dapper, *Hist. van Amer.* edit. in-fol. pag. 41.

servir leur langue à les étouffer : ces malheureux , dans les enfers même dont on les menace , se flattent d'être encore mieux que sous un ciel où ils respirent avec leurs tyrans.

Il étoit tout simple peut-être que ces déprédateurs de l'Afrique & du Nouveau-Monde se fissent justice , & qu'ils vengeassent eux-mêmes leurs victimes : en effet , le suicide depuis deux siècles est devenu une de nos maladies épidémiques ; l'Angleterre sur-tout en paroît le foyer , & c'est du sein de cette isle que s'échappent les germes pestilentiels qui vont empoisonner l'Europe.

Il ne faut à l'Anglois pour se tuer que d'avoir le spleen , de s'enfoncer dans le cahos de la Métaphysique ou d'entendre dire du mal de sa patrie dans les Gazettes.

L'ennui seul suffit un jour à un

parent du fameux Comte de Peterborough, pour se porter au suicide: cet homme, jeune, bienfait, d'un sang illustre, & adoré de ses maîtresses, se donna un coup de pistolet; parce que, disoit-il, son ame étoit lasse de son corps, & que quand on est mécontent de sa maison, il faut l'abandonner (a).

C'est avec le même sang-froid que de nos jours Milord Scarborough s'est affranchi de la vie: obsédé par une maîtresse qu'il aimoit, mais à qui il n'avoit rien promis, & par une femme qu'il n'aimoit pas, mais à qui il avoit juré de s'unir; il se tua pour sortir d'embarras.

(a) C'est à M. de Voltaire à qui nous devons cette anecdote, & celle du Milord Scarborough. — Voyez *Quest. sur l'Encyclop.* Tom. 3. Art. *Caton*.

Rien n'égale peut-être la froide démente de Creech, qui en commentant Lucrèce écrivit sur son manuscrit : *N. B. Il faudra bien que je me pendre, quand j'aurai fini mon commentaire ; & qui, pour ne pas faire une Note inutile à son Livre, se pendit en effet.*

En 1734, un Suédois, nommé Robeck, fils du premier Consul de Calmar, donna à l'Europe l'exemple du suicide le plus réfléchi que nous ait transmis l'Histoire : il se donna la peine de composer, en un volume in-4°, une apologie de la mort volontaire ; & quand son Livre fut achevé, il acheta une barque légère, y entra seul & la laissa flotter au gré des vents & des flots ; le lendemain, on trouva son cadavre sur le rivage.

Ma plume craint de s'arrêter sur

les scènes de ce genre, dont depuis un siècle la France a été témoin : ainsi je ne parlerai point du suicide des deux derniers Princes des Maisons de Courtenai & de Lorraine-Harcourt : je ne flétrirai point la mémoire de cette foule de citoyens de tout âge, de tout rang & de tout sexe, qui depuis dix ans ont trompé l'espoir de leur patrie ; mais l'histoire tragique des deux amants qui se sont tués à Lyon, en 1770, mérite par sa singularité de trouver place dans ces Mémoires sur les erreurs de l'esprit humain.

Un Italien, nommé Faldoni, jeune homme d'une figure charmante, & connu par son esprit & par sa probité, étoit sur le point d'épouser sa maîtresse, lorsqu'une blessure qu'il se fit à la grande artère, lui donna un anévrisme, jugé mortel par les

Médecins: le pere de Thérèse, (c'est le nom de l'amante) instruit de cet accident, refusa de marier sa fille, pour ne point la rendre veuve le jour où elle deviendroit mere; mais l'amour dans des ames neuves encore, s'indigne de toute barriere, & le couple persécuté résolut de s'unir; il y avoit une Chapelle dans la campagne où les deux amants s'étoient retirés; elle fut parée avec goût, comme les beautés de la Grèce auroient paré le sanctuaire du Temple de Gnide; Thérèse s'y rendit avec Faldoni, dans un déshabillé plein de fraîcheur & de graces; ils se mettent à genoux devant l'autel, se ferrant d'une main, & de l'autre touchant les détentés de deux pistolets, attachés à leurs habits avec des rubans couleur de rose; au signal donné les coups partent, les deux

amants tombent en s'embrassant ; & leurs ames confondues vont déposer loin des limites de la vie , contre la tyrannie des hommes (a).

(a) On peut voir les détails de cette histoire intéressante dans les *Tableaux ingénieux* de M. de Peze , pag. 50.





ARTICLE II.

Considérations sur ces faits.

Si la question que j'examine est encore un problème aux yeux mêmes des Philosophes , il faut l'attribuer à la stérilité de notre langue , qui nous oblige à confondre sous le nom odieux de suicide toute action qui tend à abrégier la carrière de notre existence.

De-là les décisions téméraires , soit des docteurs , soit des sophistes ; les hommes pusillanimes en ont conclu qu'un héros tel que Codrus , devoit être traîné sur la claye ; & les enthousiastes de notre liberté ont fait

l'apologie de tous les attentats contre sa vie.

Cependant il y a peut-être, quant à la moralité, autant de différence entre Caton qui se poignarde pour ne point survivre à sa patrie, & l'Anglois qui se pend, parce qu'il a le spleen, qu'entre le brigand qui poignarde les hommes pour les voler, & le bourreau qui les tue pour faire exécuter la loi.

Si abréger ses jours étoit toujours un crime, il faudroit donc flétrir la mémoire de Léonidas, & des trois cents Spartiates, qui pour sauver la Grèce allèrent se faire tuer aux Thermopyles.

Et qu'on ne dise pas que ces guerriers célèbres, joignant l'idée de vaincre à celle de mourir, échappoient par cette espérance même à l'opprobre du suicide.

D'abord tous les monuments de l'Antiquité attestent que les Spartiates en marchant aux Thermopyles ne songerent qu'à faire de leurs corps une barrière, pour empêcher le torrent des Perses de se déborder sur la Grèce, avant qu'elle fût en état de se défendre.

De plus, quand nous donnerions aux compagnons de Léonidas nos ames pusillanimes, au fond ils n'en feroient pas moins convaincus de suicide; dans le calcul des probabilités, il y a cent mille à parier contre un que trois cents soldats n'en battront pas trois millions; & à réduire la proposition aux termes des certitudes morales, le danger est à l'espérance dans le rapport de l'infini à zero (a).

(a) Je suppose qu'une batterie de canon,

Il y a cent mille manieres d'at-
tenter contre soi-même ; le citoyen
qui reste volontairement dans une
ville pestiférée, est à cet égard dans
la classe des Caton & des Robeck :
se tuer tout-d'un-coup , comme Se-
sostris , est au fond la même action
que se tuer en détail , comme quel-
ques cénobites du Japon ; & il y a
des occasions où c'est également cou-
rir à la mort , d'affronter une batte-
rie de canons , ou de se livrer entre
les mains des Médecins.

Mais c'est parce qu'il y a physique-

sur cent mille soldats tous au même poste,
en ait tué, l'un après l'autre, quatre-vingt-
dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-
neuf ; je demande si en prenant la place du
dernier mort, je n'augmenterai pas le nom-
bre des suicides : or en me jugeant on juge
Léonidas & ses Spartiates.

ment mille manieres d'abrégéer ses jours , qu'il y a de l'absurdité à ranger toutes les actions de ce genre dans la classe des crimes ou dans celle des vertus.

Etablissans quelques principes qui nous servent de fil d'Ariane dans le labyrinthe des opinions humaines sur le suicide.





ARTICLE III.

Principes.

Il est de toute nécessité qu'il y ait un but à la vie humaine ; & puisque la Nature a fait des loix pour naître, elle en a fait aussi pour mourir.

Tous les êtres , par la raison qu'ils existent , ont une tendance naturelle à se conserver : cette pente est une des plus fortes digues contre le torrent du mal physique qui est toujours prêt à inonder la terre.

Puisque l'homme est libre , il doit déterminer ses actions morales par les mêmes fins qui déterminent ses actions naturelles.

Si ces trois théorèmes sont à l'abri de l'atteinte du scepticisme , établissons que l'homme en ouvrant les yeux à la lumière , a fait un pacte avec la Nature ; il lui a dit : Tu vas employer ton énergie à conserver l'être que tu as organisé ; & moi , j'emploierai la liberté que je tiens de toi , à ne jamais détruire ton ouvrage.

Mais malgré l'énergie de la Nature & le bon usage de sa liberté , un être intelligent qui vit avec d'autres êtres intelligents , peut les voir travailler à abrégier sa carrière ; & de ce péril naît la nécessité d'un autre pacte avec la Société.

L'homme dit donc en entrant dans la Société : puisque chaque individu est trop foible contre tous , faisons servir les forces de tous pour protéger chaque individu ; les

membres du corps qui m'adopte vont s'armer pour me conserver , & je me conserverai pour les défendre :

Il n'y a aucune occasion où la vie soit un plus grand mal que la mort ; & l'existence a pour le moins autant de douceurs pour le sage qui souffre , que pour le scélérat qui prospère ? c'est que le mal moral dépend de nous , & que le mal physique n'est presque rien pour qui sçait l'apprécier.

L'homme ne seroit donc autorisé au suicide que supposé que la Nature & la Société concourussent à rompre les premiers le pacte fait avec lui à sa naissance ; mais d'abord il seroit absurde de s'imaginer que la Nature , semblable au Dieu du mal , ne fit des loix que pour les enfreindre.

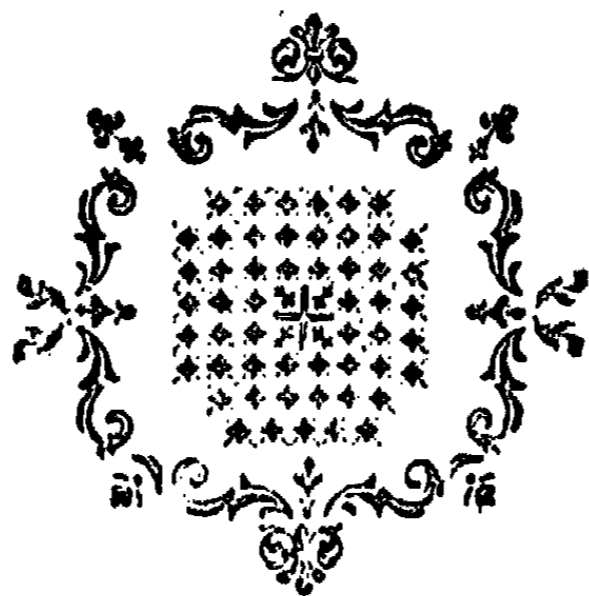
Quant à la Société , il est impossi-

ble qu'elle travaille toute entière à rendre l'homme malheureux ; si cette petite partie de la grande confédération , que je nomme ma patrie , rompt le contrat particulier que j'ai fait avec elle , je fuirai une terre qui dévore ses habitants , mais je ne me tuerai pas ; n'y-a-t-il qu'une seule contrée sur ce globe propre à servir de patrie au Philosophe ? & si mes concitoyens m'oppriment , ne dois-je pas mon existence à d'autres hommes plus dignes de me protéger ?

Un des grands principes qui doit armer la Société contre le suicide , c'est que dès que la vie n'est rien à un homme , il est le maître de celle des autres ; ainsi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime de tuer.

Sous quelque point de vue qu'on

considere le suicide , on peut donc le définir : un larcin fait à la Société , & un attentat contre la Nature.



Digitized by Google



ARTICLE IV.

Corollaires.

JE commence à voir clair dans cette nuit profonde qui environne la question du suicide : il ne s'agit que d'appliquer mes principes aux faits que j'ai exposés ; on verra tout d'un coup si telle mort volontaire doit être mise dans la classe des maladies, dans celle des foiblesses ou dans celle des crimes ; & on cessera de confondre Décius & Faldoni avec Robeck & un Anglomane.

C'est un des beaux problèmes de la morale , que celui qui tend à examiner si parmi tous les sacrifices que la Société exige des membres qui la

composent, elle a droit de demander celui de la vie (a). Sans prononcer en ce moment sur le droit, il suffit d'observer que personne ne conteste le fait; presque tous les peuples se sont accordés à vouloir que dans quelques circonstances terribles, un petit nombre de citoyens s'immolât pour le salut de tous; & c'est sur la base de ce dévouement qu'est fondé le patriotisme des Républiques.

Sous ce point de vue, la Grèce eut raison d'éterniser dans ses fastes &

(a) Ce problème, quand j'en serai au Droit des Gens, sera l'objet d'un des Chapitres les plus importants de la Philosophie de la Nature; mais dans le projet que j'ai de ne dire jamais que la vérité, puis-je espérer de continuer cet Ouvrage seulement jusqu'au droit des Gens?

dans les monuments la mort volontaire des héros des Thermopyles.

Si Horatius Coclès eût péri à la chute du pont, qu'il défendoit lui seul contre une armée entière, sa mort me paroîtroit encore supérieure à celle de Léonidas ; elle seroit à mon gré le plus sublime des suicides.

Cependant le sacrifice de la vie pour être avoué des Philosophes, demande à être fondé sur le péril certain de la patrie, & sur une espérance légitime d'en être le libérateur.

Un oracle affirme, & des peuples imbécilles croient qu'un Général qui se fait tuer, assure à ses soldats la victoire : de-là Codrus & trois Décimus se dévouent : de pareils suicides ont droit, sans doute, à la reconnaissance de Rome & d'Athènes ;
mais

mais il faudroit les justifier au tribunal de la Nature.

Le suicide de Curtius me paroît encore plus absurde. La terre s'entr'ouvre dans une place de Rome : une Sybille déclare que ce gouffre ne se refermera que lorsque Rome y jettera ce qu'elle a de plus précieux, & Curtius s'y précipite ; mais qu'a de commun le péril d'une nation, avec quelques toises de terrain qui s'entr'ouvrent ? comment un homme qui se jette dans un abysme peut-il le refermer ? & un héros se détermine-t-il sur l'oracle d'une Sybille ?

En général , c'est l'intérêt public qui doit conduire aux suicides , ou qui du moins les justifie. — A Dieu ne plaise que je cherche à dégrader la cendre de ces citoyens magnanimes que les Républiques ont mis à

côté de leurs législateurs, & dont le nom ne se prononce encore par les hommes libres, qu'avec celui de la patrie dont ils ont balancé la chute ! mais quel bien a fait Démosthènes en s'empoisonnant ? Caton, en se perçant de son épée, a-t-il prévenu le lien des proscriptions ? pourquoi les derniers des Romains s'ouvroient-ils les veines dès qu'ils voyoient tomber sur eux les regards inquiets de la tyrannie ? Rome expirante demandoit à être défendue par le génie de ses héros, & non par les accès de leur vain désespoir.

Quant au patriotisme des Xanthiens & des veuves des Ambrons, qui consiste à se tuer par la crainte que l'ennemi ne nous tue ; il est dans les principes des Cannibales plutôt que dans ceux des héros des Thermopyles. — Je ne parle point ici des principes des Philosophes.

Au reste, cette sorte de dévouement dérive d'un certain code de la guerre, que j'examinerai dans la suite ; & où pour être conséquent (je ne dis pas pas pour être juste), il faut faire à soi & à son ennemi le plus grand mal possible.

S'il n'y a que le salut de la société qui puisse justifier le suicide, que penser de l'Indienne qui se brûle sur la cendre d'un époux que souvent elle n'aime pas, pour qu'on parle d'elle quand elle ne sera plus ?

Mais je suppose que la veuve de Malabar, aimée d'un époux qu'elle adore, le perde dans un instant où lui seul peut lui faire chérir l'existence : si dans le délire de l'amour & de la douleur, elle rompt les nœuds qui l'enchaînoient à la Nature & la Société ; si ne connoissant de biens réels que Dieu & le cœur qu'elle a

perdu , elle tente de les aller rejoindre loin d'un globe qui désormais n'est plus pour elle qu'une vaste solitude ; si Je ne justifie point un pareil suicide ; mais mon cœur sensible s'indigne de mettre l'héroïne de l'amour à côté de Robeck & des Anglomanes.

Faldoni , tu n'as point , par ton suicide , outragé la Nature qui venoit de te condamner à mourir , ni la Société , qui n'avoit plus de services à attendre de toi. Je ne t'accuse que de t'être assez défié de ton courage pour n'avoir pas voulu l'essayer contre les atteintes d'une mort lente & cruelle. — Mais toi , généreuse Thérèse , dont la sensibilité a fait la faute & les malheurs , tu t'es rendu coupable sans doute envers le ciel & la terre ; & ma plume inconséquente n'ira pas louer ta cendre d'une action

dont j'ai fait rougir celle des Caton & des Démosthène : cependant combien ton erreur même te rend respectable aux yeux du Philosophe : toi qui as osé te créer un caractère, lorsque tout le monde se dépouilloit du sien : toi qui as connu une vraie passion, lorsque ton sexe ne se livroit qu'à des caprices ! quelle est donc l'ame d'airain qui scellera le nom d'une amante, dont les contemporains d'Arrie & d'Eponine auroient fait l'apothéose ! & quel est le législateur qui auroit la faiblesse de craindre, en lui pardonnant, la contagion de l'exemple : il n'y auroit que des héros sans doute dans une ville où on commettrait souvent de pareils suicides.

Ce qui est une erreur dans l'amante de Faltoni, est un attentat dans ces Lacédémoniennes qui se

précipitoient du haut du promontoire de Leucade dans la mer, afin de se rendre insensibles ; l'amour n'est point un crime pour s'y dérober ou pour s'en punir.

Malheur aux êtres froids qui n'ont jamais aimé ! pour les âmes ardentes & honnêtes, elles savent assez qu'un instant de plaisir vaut un siècle de tourments ; de telles femmes rendent un amant digne d'elles & ne se tuent point pour le punir d'avoir été ingrat.

Il y a eu des Souverains, tels que Sésostris, qui se sont tués de dépit de ne pouvoir plus faire de mal aux hommes : d'autres, pour se dérober à une conscience déchirée par les remords ; ces derniers se sont jugés dignes de la mort ; ils ont porté la sentence & l'ont exécutée.

Il ne faut point confondre avec les brigands couronnés , tels que Sésostris, les Vieillards des contrées hyperboréennes : ces derniers pouvoient être utiles à la Société , sinon par leurs bras , du moins par leur expérience : ils avoient aussi , quoiqu'en disent leurs Sophistes , des jouissances encore à espérer ; par exemple , celles d'obliger leurs semblables ; jouissance sublime , la seule qui n'épuise point nos organes , la seule qui remplisse l'ame , lors même qu'elle n'habite plus que des ruines.

Si le cœur de quelques hommes dut être fermé à toutes les jouissances , ce fut sans doute celui des Nègres captifs & des indigènes du Nouveau-Monde ; aussi arrachés à leur patrie , ou tourmentés sur ses ruines , poursuivis par les chiens de

Nunnès, empoisonnés par l'air pestilentiel des mines, & condamnés à ne respirer que pour leurs bourreaux, ils rompirent le pacte fait avec la Nature & avec la Société : coupables sans doute aux yeux du Philosophe ; mais qui oseroit leur reprocher leur suicide ? seroit-ce la postérité de l'Européen qui a fait leur crime & leurs malheurs ?

On a voulu justifier l'Anglois qui se tue quand il est attaqué de la consommation, sous prétexte que le suicide est alors, non un acte moral, mais l'effet physique d'une maladie ; c'est un des paradoxes des Lettres Persannes ; mais quelle est en morale l'autorité des épigrammes ? le fait est que la consommation ne dérange en rien l'appareil fibrillaire du cerveau ; que l'Anglois raisonne bien ou mal quand

il projette de se pendre , & que tout homme est libre dès qu'il raisonne.

Si l'on a suivi avec attention la chaîne de mes principes & de mes corollaires, l'Anglomane est déjà jugé : on sent assez que l'insensé qui renonce à son existence aussi aisément qu'à un logement qui lui déplaît , est un infrauteur de toutes les loix divines & humaines , & que puisque le Souverain n'a point de pouvoir sur sa personne , le Philosophe a droit de flétrir sa mémoire.

Je n'adopte point le préjugé vulgaire que l'homme ne se tue que par foiblesse ; je sens qu'il y a une sorte de courage à se roidir contre l'instinct le plus fort que nous ayons reçu de la nature : en général le

suicide est un acte de frénésie & non un acte de lâcheté.

Mais qu'on me nomme parmi les Anglomanes une seule tête forte & vigoureuse : l'homme qui a de l'énergie dans les organes & dans l'entendement, ne s'avise point de rompre une chaîne dont le tems seul use les anneaux ; il voit toujours au-delà de ses jouissances, d'autres jouissances ; il joue sans ennui sur la scène du monde, & n'abandonne pas son rôle avant que la nature ait baissé la toile.

Quels sont ces Anglomanes qui s'élancent ainsi sans remords au-delà des barrières de la vie ?

Ce sont pour la plupart des célibataires qui ne tiennent que par un fil à la Société, & qui prennent la vie en haine parce qu'ils se sont blasés sur toutes les jouissances.

Ce sont des hommes chargés de dettes qui aiment mieux brûler une maison que de l'arranger.

Ce sont des parvenus qui ont mis le bonheur suprême à être riches, & qui, ne connoissant qu'une jouissance, dès qu'ils viennent à la perdre, n'ont plus rien qui les attache à la vie.

Enfin ce sont des Sophistes, qui, à force de tourmenter leur raison à chercher des preuves au dogme de l'anéantissement, ont mérité de perdre l'instinct de la nature, la sensibilité de l'ame & les remords.

Cependant tous les Propagateurs du suicide n'ont pas été de vils Sophistes ; jettons donc un coup d'œil philosophique sur leurs apologies.



ARTICLE V.

Des Apologies du Suicide.

C'EST dans cette Grèce où l'on fit l'apothéose d'Hercule qui se brûla sur le mont Œta, qu'il faut chercher les premières apologies du suicide. Zénon, qui le croiroit ! Zénon, l'instituteur de la Secte philosophique qui a le plus mérité du genre humain par ses lumières ou par ses vertus, Zénon, dis-je, décida qu'il étoit indifférent au Sage de se donner la mort ou de la recevoir, & conséquemment à cette théorie audacieuse, s'étant brisé un doigt, pour éviter une opération douloureuse, il s'étrangla lui-même : il

est vrai qu'il avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans (a), & il n'est point à craindre que le suicide à cet âge devienne jamais une épidémie.

Cette idée dangereuse de Zénon dériveroit nécessairement d'une grande erreur du stoïcisme ; c'est que l'apathie est la perfection du Sage. Le Philosophe, entraîné par l'esprit de système, se crut obligé, malgré sa belle ame, de contredire l'instinct sacré de la nature ; il aima mieux faire soupçonner son cœur, que le desordre de sa plume, & il perdit la morale pour conserver sa logique.

Les disciples de Zénon (& on compte une foule de grands hommes parmi ses disciples), ne man-

(a) *Diog. Laërc. Lib. 7. in vit. Zenon.*

queront pas de sophismes pour justifier ce paradoxe du stoïcisme. Marcellinus, sous le regne de Néron, hésitoit à se donner la mort; Sénèque lui fait dire par un Philosophe (a) : *Tu balances long-tems pour peu de chose : ta vie n'est rien ; ne la partages-tu pas avec les animaux & les esclaves ? il n'est pas nécessaire , pour sçavoir mourir , d'être fort brave & fort malheureux ; il suffit d'être ennuyé.*

Marcellinus pouvoit répondre à son Stoïcien : » Mon ami, n'ou-
» trons point la grandeur d'ame,
» une preuve que la vie a pour moi
» quelque'importance; c'est que mal-
» gré l'affreuse perspective qu'elle
» présente à ma vieillesse, je ba-

(a) Senec. Epistol. 77.

» lance encore à m'en délivrer ;
» cette vie est sans doute peu de
» chose pour l'être qui m'a organisé,
» mais elle est tout pour moi, &
» quelques sophismes ne me dédom-
» mageront pas de sa perte.

» L'existence que tu dédaignes
» parce qu'elle n'est commune avec
» les animaux, m'est bien précieuse
» à moi, parce que je la partage
» avec Hercule, Romulus & Jupi-
» ter.

» Quant à ces esclaves que ton
» orgueil met de niveau avec les
» quadrupèdes, je te demande, à
» mon tour, s'il y a essentiellement
» quelque différence entre un Ro-
» main conquérant & un Numide
» conquis ; si un Teuton est une bête
» de somme parce qu'il porte son
» maître en litière au capitolé ; &
» pourquoi un Philosophe tel que
» toi a des esclaves ?

» Pour l'ennui il ne justifie pas
 » plus l'homme qui tue, que l'homme
 » qui assassine : l'ennui est le
 » supplice d'une imagination oisive
 » & rassasiée de jouissances : il vaut
 » mieux se guérir de l'ennui que
 » faire servir l'ennui à justifier le
 » suicide «.

Montagne qui cite quelquefois de mémoire, & qui se piquoit plus d'avoir du jugement que de la mémoire, Montagne dit que Plin donnoit à un Romain le droit de se tuer dans trois sortes de maladies (a) qui sont les migraines violentes, le dérangement d'estomach & la pierre : mais l'ami de Tacite avoit trop étudié la Nature pour pervertir la mo-

(a) Essais de Montagne, petite édit.
 Tom. 3. pag. 306.

rale : ce grand homme se contente de dire que de son tems on se tuoit d'ordinaire dans ces trois circonstances (a) : il fait l'histoire du suicide & non son apologie.

Ce que Pline n'a pas dit se trouve dans l'introduction à la Philosophie Stoïcienne de Juste Lipse : ce Savant du seizième siècle qui a fait tant de livres & commis tant d'apostasies, prétendoit qu'il y avoit douze cas où le Sage devoit se délivrer du fardeau de la vie : les objets de ces cas sont la patrie, l'amitié, les revers de fortune, des douleurs aiguës, la

(a) *De hoc tamen judicare avi experimento asperimus cruciatus esse calculorum à stillicidio vesicæ ; proximum stomachi : tertium eorum quæ in capite doleant, non ob alios ferè morte conscitâ. Hist. Nat. Lib. XXV. Cap. 3.*

mutilation, une maladie incurable, l'extrême pauvreté, l'état de crainte continuelle, la décrépitude de l'âge, l'ignominie, l'impossibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la Société.

On voit d'abord par la confusion de ce dénombrement, que Juste Lipse décidoit sans principe une des plus grandes questions de la morale. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre le dévouement de Léonidas & le désespoir d'un malheureux qui se punit de ce qu'on l'a fait ena-que ?

Ne parlons point ici de la patrie & de l'amitié : Sparte a pu demander le sacrifice de leur vie aux Héros des Thermopyles : l'enthousiasme de l'amitié a pu substituer un moment la tête de Pylade à celle d'Oreste, aux autels sanglants

de la Torride; ce n'est point au sang froid de la réflexion, à juger ces élans d'une ame magnanime; & si de tels suicides sont des crimes, j'avoue que de pareils crimes sont au-dessus de mes éloges.

La pauvreté n'est rien quand on a des bras pour en sortir, ou une tête philosophique pour l'apprécier.

La fortune n'a des revers que pour l'être vil, qui, sans elle, se croiroit le dernier des hommes.

Il est absurde de se tuer parce que l'on craint : car on doit encore craindre en se tuant, d'être puni d'avoir rompu avec Dieu & les hommes; il est bien plus simple de se délivrer de ses terreurs que de l'existence.

La décrépitude aussi ne sçauroit justifier le suicide : ou le vieillard a raisonné son attentat, & alors il

pouvoit par sa tête être utile à ses concitoyens; ou l'acte par lequel il est sorti de la vie, est l'effet du dérangement de ses organes, & alors la philosophie n'y trouve plus de moralité: dans le premier cas l'homme décrépît qui se tue est à la fois inconséquent & coupable, dans l'autre il n'est que malade.

Je ne dirai point avec les Stoïciens, que la douleur la plus vive n'est point un mal: mais mon ame courageuse luttera avec ce mal comme le Sage de Sénèque avec l'adversité; & si je me tuois, c'est que dans la lutte le mal auroit triomphé.

La mutilation n'est point encore un motif pour attenter à sa vie: l'homme n'a point été jetté sur la scène du monde, uniquement pour s'y reproduire: jusqu'à l'âge de pu-

berté il n'a point d'organes générateurs, & dans la vieillesse il en perd l'usage : ainsi un Eunuque n'est pas plus autorisé à se tuer, qu'un vieillard ou un enfant : au reste l'instinct dans tous les Eunuques célèbres, a toujours été encore plus fort que le désespoir né de l'impuissance : Combabus ni Origène, ni Abailard, ni Narsès même ne se sont tués ; ils n'ont point ajouté un crime inutile à leur ignominie ; ils ne se sont pas avisé de rompre avec les hommes, parce qu'ils étoient moins hommes que nous.

Le suicide n'est peut-être pas un crime, quand il s'agit de terminer les douleurs toujours renaissantes d'une maladie incurable ; mais c'est du moins une foiblesse : il y auroit bien de la vertu, quand dans les cinq actes de la vie humaine,

on n'a plus qu'une scène à jouer ; de l'attendre sans précipiter le dénouement.

Il me reste à examiner le cas d'un homme dévoué à l'ignominie & mort civilement pour la Société.

Si ce citoyen a mérité son opprobre , qu'il le subisse : il doit se féliciter encore en courbant sa tête vers la fange , de ce que les loix qui le punissent veillent à sa sûreté ; il doit réparer son crime aux yeux de la patrie , & non pas la forcer par son suicide à en punir deux.

Si le citoyen que la loi dégrade est innocent , je pense qu'il lui convient de vivre , afin de laisser à son innocence le tems de se dévoiler ; il doit son existence à sa postérité pour qu'elle n'ait pas un jour à rougir de sa mémoire ; il la doit même à la

patrie qui le condamne , pour ne point détruire en elle le germe des remords.

Il peut se faire cependant que par la nature de la calomnie , la vérité ne puisse jamais entr'ouvrir le nuage qui l'environne : alors quel est le barbare qui oseroit insulter à la mémoire de l'homme foible , qui s'ôtant la vie n'a fait qu'empêcher la patrie de prolonger son crime & son ingratitude ?

Mais , mon héros seroit le Philosophe qui auroit le courage de vivre quoique flétri , parce que son honneur ne dépend pas du vain caprice des tyrans ; qui seroit servir ses malheurs à étudier le cœur des hommes qui les ont causés , & qui tranquille avec sa vertu opposeroit Dieu & sa conscience aux clameurs de l'univers.

Les sophismes des Stoïciens ont depuis été répétés par une foule de modernes , mais sans en acquérir plus d'autorité.

Le Docteur Donne , Prédicateur de Londres sous le règne de Jacques I , fit un volume in-4. sous le titre de *Biathanatos* , où il tenta de prouver que le suicide n'étoit contraire ni à la loi de la Nature , ni à la raison , ni aux révélations : l'unique argument singulier qu'on y trouve est tiré d'une constitution Apostolique , qui porte qu'un homme doit plutôt consentir à mourir de faim qu'à recevoir la nourriture de la main d'un excommunié (a) : constitution digne , si elle a existé ,

(a) Voyez *Biathanatos* , Lib. 4. Cap. 7 & 9.

de servir de base à la législation intolérante de la Propagande, & qui n'a pu faire loi dans l'Europe que dans les siècles barbares où dominoient Hildebrand & le pere de Borgia.

Long-tems avant le *Biathanatos* du Docteur Donne, avoit paru en France un Livre de l'Abbé de Saint-Cyran, connu sous le nom de *Question Royale*, où il étoit décidé que la raison autorise quelquefois le suicide, ainsi que l'homicide : c'est Sénèque & Montagne traduits en langue barbare par un Théologien.

Je trouve dans le *Système de la Nature* un argument qui a échappé à tous les Philosophes de l'école de Zénon, & aux Théologiens de Londres & de Port-Royal. Une preuve, dit-on, que la Nature permet le suicide, c'est qu'elle travaille dans

les entrailles de la terre le fer qui doit m'égorger (a). Mais ce fer peut me servir à assassiner mon père aussi-bien qu'à détruire mon existence ; ainsi voilà le parricide autorisé par la Nature ; on peut juger du principe de la fatalité par ses conséquences.

L'apologie la plus complète que nous ayons du suicide est celle de Robeck (b) ; son Livre dépouillé d'une érudition fastueuse qui tombe presque toujours sur les mots & jamais sur les choses, peut se réduire

(a) Syst. de la Nat. Tom. I. Chap. XIV.

(b) Son Livre a pour titre : *Johannis Robeck, Calmaria Suedi, exercitatio philosophica de morte voluntaria Philosophorum & bonorum verorum, etiam Judaorum & Christianorum*. C'est un volume in-4, imprimé à Rintel, en 1736.

à un petit nombre de sophismes : je vais mettre l'antidote à côté du poison.

Il n'existe point de loi qui défende de se priver de la vie.

Quoi ! l'instinct sacré qui dit à tous les êtres de se conserver , n'est pas une des premières loix de la Nature !

Un bienfait cesse de l'être quand il devient onéreux , & alors il est permis d'y renoncer.

Ce sont toujours nos crimes qui nous rendent l'existence onéreuse ; car le mal physique , comme je l'ai dit , n'est presque rien pour qui sçait l'apprécier : l'Anglomane est donc un ingrat , il feroit mieux de se guérir de ses vices que de la vie.

La mort volontaire est souvent le moyen d'éviter de plus grands crimes.

Cela peut être vrai pour la So-

ciété qui jouit de la mort du scélérat , mais non pour le scélérat qui se tue : sans doute , il étoit utile à la terre que Néron se perçât de son épée ; mais le suicide de Néron n'en est pas moins un attentat contre la Nature , digne de couronner la vie de l'assassin d'Agrippine & de Britannicus.

Si l'ame est mortelle , le suicide ne sçauroit lui nuire : si elle est immortelle , il lui rend le plus grand des services.

Il me semble qu'il y a bien plus de justesse dans le dilemme retorqué : si l'ame est mortelle , le suicide la prive du plus grand bien dont elle puisse jouir , du plaisir d'exister : si elle survit à la dissolution de nos organes , le suicide l'expose à être punie pour avoir rompu le contrat qui la lie avec Dieu & les hommes,

— Quoi qu'il en soit, Robeck se tua pour donner du poids à son dilemme.

La dernière apologie du suicide qui aye joui de quelque célébrité, est le Testament de mort des deux Dragons qui se sont tués d'un coup de pistolet à Saint-Denis, le jour de Noël 1773. Le voici, dégagé de toutes ses superfluités, avec les réflexions qu'il m'a fait naître :

» Un homme qui meurt avec
» connoissance de cause ne doit rien
» laisser à desirer à ceux qui lui sur-
» vivent....

» La mort est un passage.... Ce
» principe joint à l'idée qu'on doit
» finir, nous met le pistolet à la
» main : l'avenir ne nous offre rien
» que de très-agréable ; mais cet a-
» venir est court : H U M A I N , mon
» compagnon, n'a que vingt-quatre

» ans ; pour moi , BORDEAUX ;
» je n'ai pas encore quatre lustres
» accomplis : aucune raison pré-
» sente ne nous force d'interrompre
» notre carrière , mais le chagrin
» d'exister un moment pour cesser
» d'être une éternité est le point de
» réunion qui nous fait prévenir ,
» de concert , cet acte despotique du
» sort : enfin , le dégoût de la vie
» est le seul motif qui nous la fasse
» quitter.

» Si tous les malheureux osoient
» être sans préjugé & regarder leur
» destruction en face , ils verroient
» qu'il est aussi aisé de renoncer à
» l'existence , que de quitter un habit
» dont la couleur nous déplaît.

» Nous avons éprouvé toutes les
» jouissances , même celle d'obliger
» nos semblables , nous pouvons
» nous les procurer encore ; mais

» tous les plaisirs ont leur terme, &
 » ce terme en est le poison.

» Nous sommes dégoûtés de la
 » scène universelle ; la toile est baif-
 » sée pour nous, & nous laissons nos
 » rôles à ceux qui sont assez foibles
 » pour vouloir les jouer encore quel-
 » ques heures.

» Quelques grains de poudre vont
 » dans un instant briser les ressorts
 » de cette masse de chair mouvante,
 » que nos orgueilleux semblables
 » appellent le roi des êtres (a) «.

(a) Ce Testament étoit accompagné
 d'une Lettre à M. de Cl... Lieutenant au
 Régiment de Belfunce : il est important
 d'en connoître les principaux traits pour être
 en état d'apprécier ce Suicide, auquel on
 a attaché sans doute trop d'importance.

» M O N S I E U R ,

» Pendant mon séjour à Guise, vous

P iv

Il n'y a rien de neuf dans les sophismes de ce Testament : voyons

« avez paru m'honorer de votre amitié ; il
« est tems que je vous en remercie ; je crois
« vous avoir dit plusieurs fois que mon état
« me déplaisoit ; cet aveu étoit sincère ,
« mais pas exact ; je me suis examiné depuis
« plus sérieusement , & j'ai reconnu que ce
« dégoût se répandoit sur tout , & que j'étois
« également rassasié de tous les états possi-
« bles , mécontent des hommes, de l'univers
« entier & de moi-même ; de cette décou-
« verte , il a fallu tirer une conséquence :
« lorsqu'on est las de tout , il faut renoncet
« à tout ; ce calcul n'est pas long , je l'é-
« tabliss sans le secours de la géométrie : en-
« fin , je suis sur le point de me défaire de
« mon brevet d'existence que je possède de-
« puis près de vingt ans , & qui m'a été à
« charge depuis quinze : je ne dois d'excuse
« à personne ; je déserte , c'est un crime ;
« je vais m'en punir , & la loi sera satisfi-
« faite.

ependant s'ils auront plus de force
sous la plume d'un Dragon que sous

» J'avois demandé à mes Supérieurs une
» prolongation de congé , pour avoir l'a-
» grément de mourir à tête reposée : ils
» n'ont pas daigné me répondre , j'en serai
» quitte pour me tuer un peu plus vite. . .

» Si l'on existe après cette vie , & qu'il
» y ait du danger de la quitter sans per-
» mission , je tâcherai d'obtenir une mi-
» nute pour vous l'apprendre : s'il n'y a
» point d'autre vie , je conseille à tous les
» malheureux , c'est presque dire à tous les
» hommes , de suivre mon exemple.

» Je suis , &c.

» BORDEAUX , jadis élève d'un Pé-
» dant , puis de Cujas , puis aide
» de chicane , puis Moine , puis
» Dragon , puis rien. «

Il y auroit bien des notes à faire sur
cette Lettre , mais les principes sont posés ;
& c'est au Lecteur à les faire.

celle de Zénon & de tous les Sages du Portique.

La mort est un passage : ce principe joint à l'idée qu'on doit fuir, nous met le pistolet à la main.

La mort est un passage, sans doute : mais si ce passage conduit à l'anéantissement, on a tort de s'y précipiter ; car, enfin, le néant ne vaut pas l'existence : d'un autre côté, si, comme l'attestent la physique & la raison, rien ne s'anéantit dans la Nature, ne craint-on pas de trouver Dieu & les remords à l'extrémité du passage ?

L'idée qu'on doit fuir n'a jamais mis le pistolet à la main d'un homme qui a de la logique ; comme l'idée que des arbres ne sont pas immortels, ne portera jamais un homme sensé à changer une forêt en bruyères.

L'avenir ne m'offre rien que de très-agréable ; mais cet avenir est court.

Vous en imposez, Monsieur l'Anglomane ; car dans l'instant où vous écriviez votre Testament, vous mandiez à votre Lieutenant que vous étiez dégoûté de tout , rassasié de tous les états possibles , mécontent des hommes , de l'univers entier & de vous-même : quand on veut éclairer les hommes, il faut être conséquent ; il ne faut pas imiter Cromwel, qui dans l'ivresse d'un grand festin disoit aux illuminés de son régiment qu'il cherchoit le Seigneur, tandis qu'il assuroit ses favoris qu'il ne cherchoit que le bouchon de sa bouteille.

Aucune raison présente ne nous force d'interrompre notre carrière.

Vous en imposez encore : car on a découvert, quand vous n'étiez plus,

que vous aviez des créanciers qu'il vous étoit impossible de satisfaire ; & que le malheureux qui a partagé votre suicide , étoit dévoré du mal affreux que Colomb apporta du Nouveau-Monde avec son or & sa cochenille.

Le chagrin d'exister un moment pour cesser d'être une éternité , nous engage de concert à quitter la vie.

Puisque cesser d'être est un mal , il est absurde de hâter son anéantissement.

Au reste , le sophisme de l'Anglomane conduiroit encore toutes les meres à se faire avorter : car si l'idée de cesser d'être empoisonne nécessairement l'existence , pourquoi la commencer ?

Si tous les malheureux osoient être sans préjugé & regarder leur destruction en face , ils verroient qu'il est

aussi aisé de renoncer à l'existence que de quitter un habit dont la couleur nous déplaît.

Y auroit-il beaucoup de malheureux , si tous les hommes étoient sans préjugé ? ne sont - ce pas , par exemple , les préjugés sur l'honneur qui font les assassins ? n'est - ce pas aux préjugés sur la fortune qu'on doit la plupart des suicides ?

Une preuve que la Nature ne nous dit point de nous détruire , c'est que nul homme de sang - froid ne sçauroit regarder en face sa destruction.

L'existence n'est point un habit ; quoi qu'en disent les Anglomanes ; si mon velours gris me déplaît , je le fais teindre , & tout le monde est content ; mais si je renonce à l'existence , quel en sera le dédommagement ?

Nous avons éprouvé toutes les jouissances.

Non ; vous ne connoissez point celle qui consiste à être en paix avec soi-même : car pour connoître cette jouissance sublime , il faut avoir des organes vigoureux , un entendement sain , des principes & de la vertu.

Nous pouvons nous procurer encore le plaisir d'obliger nos semblables ; mais toutes les jouissances ont leur terme , & ce terme en est le poison.

Quoi ! vous pouvez être encore bienfaisant , & vous désirez de mourir ! ce mot est votre arrêt : non , vous n'eutes jamais d'amis ; jamais vous ne partageâtes avec les ames sensibles & honnêtes la gloire de faire des ingrats.

Quoi ! le plaisir d'obliger auroit un terme ! la jouissance que me procure

l'idée d'avoir fait un heureux disparoîtroit avec mes bienfaits ! — Mais cessons d'avilir l'amitié & la vertu en les justifiant, & malheur aux blasphémateurs qui à cet égard m'obligeroient à les confondre !

Nous sommes dégoûtés de la scène universelle & nous laissons nos rôles à ceux qui sont assez foibles pour vouloir les jouer encore quelques heures.

Malheureux , vous êtes dégoûtés de la scène universelle ; mais c'est parce que vous n'avez pas voulu conserver l'harmonie nécessaire avec les acteurs ; parce que la petitesse de votre génie ne vous a jamais fait jouer que des rôles subalternes ; parce que vous ne pouvez rendre le drame de votre vie célèbre que par son dénouement.

C'est le vil intérêt qui a présidé à tous les évènements de votre vie : c'est la froide vanité qui a dicté votre Testament ; vous sentiez qu'en vous flattant d'imiter Démosthène & Caton , vous en imposiez aux hommes ; & vous vous en êtes punis par votre suicide.





ARTICLE VI.

*Réflexion que fait naître le
Testament des deux Anglo-
manes.*

A PEINE le suicide des Dragons fut-il connu dans la Capitale, que ces hommes qui sont faits pour haïr le génie & la vertu, s'empresserent de publier que l'attentat des deux Anglomanes étoit le crime des Philosophes.

Ces hommes vils, à force de répéter ce blasphême, le firent adopter par le peuple ; & peu s'en est fallu que les gens de bien, cédant au torrent, ne calomniaissent à leur tour les sages par amour pour la vertu.

On peut décider de la justesse d'une telle imputation par ce Chapitre sur le Suicide ; c'est un monument qui déposera sans cesse contre les ennemis-nés de la raison, c'est-à-dire contre les fanatiques & les esclaves.

Si ce foible ouvrage passe jusqu'à nos descendants , ils s'indigneront des complots qu'on a fait en tout tems pour rendre la Philosophie odieuse ; en attendant , le Philosophe qu'on fait ennemi de la Nature , de la morale & des loix , continuera à défendre les loix , à faire régner la morale , & à interpréter la Nature : il ne laissera passer aucune occasion d'être utile à ses concitoyens ; il écrira pour faire siffler les serpents de l'envie , & pour lui pardonner.



ARTICLE VII.

De quelques Institutions sur le Suicide.

LES loix qui primitivement ne sont guères que la sanction donnée aux usages nationaux , ont quelquefois tonné contre le suicide , & l'ont quelquefois favorisé.

Il y a une loi Romaine , donnée par Antonin , qui justifie les citoyens qui se sont tués pour se soustraire aux douleurs , par ennui de la vie , par démence , ou par désespoir (a) ; & cette loi donnée dans

(a) Cod. de bonis eorum qui sibi mortem, &c. Leg. 3.

un empire où le Stoïcisme fit tant de bien & si peu de mal, n'a jamais été révoqué.

Dans le premier âge de la République de Marseille, on conservoit en dépôt au trésor public de la ciguë pour faciliter les suicides ; mais il falloit qu'auparavant le citoyen qui vouloit se tuer eût fait approuver son entreprise au Sénat (a). Avec cette modification, un Anglomane n'a point de reproche à essuyer de sa patrie ; il ne lui reste qu'à se justifier auprès de la Nature.

D'un autre côté, les législateurs ont quelquefois puni singulièrement les suicides, qu'ils auroient peut-être dû se contenter de prévenir.

Il y a une loi d'Athènes qui veut

(a) *Valer. Maxim. Lib. 2. Cap. VI.*

que la main avec laquelle on a attenté à sa vie soit séparée du corps & brûlée à part (a) ; mais qu'importe à l'insensé qui s'ôte l'existence que la loi ôte une main à son cadavre ?

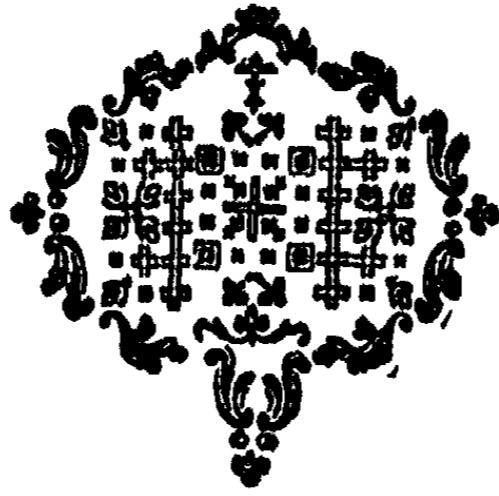
On a beaucoup admiré une loi Grecque, qui pour prévenir les suicides fréquents des Milésiennes, statua qu'on traîneroit toutes nues dans la ville celles qu'on trouveroit étranglées (b) ; mais ce n'est point par des attentats contre les mœurs qu'on prévient les attentats contre la Nature.

Dans une partie de l'Europe moderne, on traverse d'un pieu le cadavre des citoyens qui se sont tués,

(a) *Orat. Eschin. advers. Ctesiphont.*

(b) Plutarque, *Œuvres Morales, Trait. Des faits vertueux des Femmes.*

& on les traîne publiquement sur la
claie : je me tais sur cette institu-
tion ; mais voici un petit écrit qui
mettra les hommes sans prévention
à portée de la juger.





ARTICLE VIII.

Mémoire adressé aux Législateurs, par la Veuve d'un Citoyen puni pour le crime de Suicide.

DANS l'état déplorable où me réduisent l'attentat d'un époux & mes malheurs ; isolée au milieu d'une Société dont j'ai toujours respecté les loix ; devenue vile sans cesser d'être honnête , puis - je me flatter du moins que les hommes barbares qui me refusent leur estime , m'accorderont quelque pitié ?

Des revers m'ont ravi ma fortune ; un suicide m'a enlevé mon époux ; le supplice de cet époux me prive

de la considération publique : mais Dieu & mon courage me restent , & je brave encore la haine de mes persécuteurs.

Ma patrie en me flétrissant injustement a rompu la première le contrat social ; ainsi devenue par les préjugés publics citoyenne du monde , je m'adresse à tous les Législateurs ; trop heureuse si ma foible voix pénètre jusqu'à ces hommes puissants qui ont en dépôt le bonheur de leurs semblables ; & si mes malheurs sont les derniers que l'homme sensible ait à reprocher à la barbarie des loix !

Il fut un tems où je vécus heureuse , respectée d'un époux que j'adorois , entourée d'enfants qui multiplioient les plaisirs de mon existence , & chère à quelques amis qui me tenoient lieu de l'univers ; ce songe

a duré dix ans , & je me réveille aujourd'hui au milieu de l'infortune & de l'opprobre , ayant à pleurer à la fois sur le crime d'un époux , sur la rigueur des loix , & sur les désastres qui attendent ma postérité.

Cependant aucun crime n'a souillé ma vie ; je n'ai point mandié par d'indignes bassesses la fortune dont je jouissois ; je ne l'ai point prostituée au luxe ou au libertinage ; & quand la misère de mes débiteurs a entraîné la mienne , j'ai mieux aimé rester pauvre & honnête que d'être vile & de relever ma fortune.

Mon époux moins courageux que moi , a cherché en s'empoisonnant à se dérober à un avenir qui l'épouvantoit : il n'a voulu ni s'enrichir en perdant sa propre estime , ni devoir à des protecteurs des se-

cours qui auroient flétri son ame ,
& il a cessé d'être.

Je suis loin de justifier sa mémoire : je sçais qu'il a enfreint par son suicide les institutions positives & les loix éternelles de la Nature : il a cru voir le néant au bout de sa carrière , & son ame étoit immortelle.

Mais quelle odieuse vengeance a-t-on tirée de son crime ! on a traversé son cadavre d'un pieu , on l'a traîné sur la claye dans les rues de la Capitale , & on a refusé à ses lambeaux sanglants ces honneurs funèbres qu'on n'accorde aux morts que pour soulager la douleur des amis qui leur survivent.

Quel a été l'effet de tant d'opprobre ? le peuple en voyant passer dans les rues ce cadavre mutilé & sanglant , a dit : *C'est l'époux de*

cette femme dont on n'a jamais dit de mal ; c'est le pere de ces enfans qui donnoient à la patrie tant d'espérance : les malheureux ! il ne leur reste plus qu'à mourir.

Ce n'est donc pas le coupable , mais sa veuve & ses enfans que vous avez punis : le citoyen qui a bravé vos loix s'est dérobé à vos coups , & nous qui les avons toujours respectées , nous en sommes les victimes ; vous avez cru anéantir le suicide , & vous nous avez réduit à ce désespoir sombre & réfléchi qui dans les hommes sans principes conduit au suicide.

Quel fut votre but en inventant ce genre de supplice ? vouliez - vous vous venger d'un infracteur de vos ordonnances ? mais pour cet effet , il auroit fallu aussi rendre sensible ce cadavre que vous outragez : ne

voyez-vous pas que son principe de vie est affranchi de vos chaînes ? vous ressemblez à ces Athéniens qui se vengeoient de la fuite de leurs grands hommes en mutilant leurs statues.

Vous avez cru peut-être que l'homme qui projette d'attenter à sa vie, seroit détourné de son crime par la crainte de l'opprobre dont on couvrirait sa mémoire ; mais comment vous êtes-vous imaginez que le citoyen audacieux qui ne respecte point son existence, respecteroit sa mémoire ? ignorez-vous que c'est le système de l'ancantissement qui conduit au suicide ? le malheureux qui se tue ne voit d'ordinaire au-delà des barrières de la vie, ni Dieu, ni sa postérité, ni vos loix, ni vos supplices.

Auriez-vous pensé que l'Anglo-

mane, trop foible pour rompre tous les liens qui l'enchaînent à la Société, se résoudroit à vivre pour épargner de l'ignominie à sa veuve & à ses enfants? vous voyez par mon exemple l'effet de votre prudence barbare: mon époux étoit instruit de vos loix, il m'adoroit, & il n'est plus.

Si votre raisonnement étoit juste, le nombre des suicides diminueroit dans les pays que vous gouvernez; mais, non, vos vengeances absurdes les multiplient, & ils renaissent autour de la claye destinée à les punir.

La plus grande partie des Anglo-manes est Athée; que leur importe donc le repos d'une épouse & d'une postérité? l'insensé qui n'a point de Dieu, peut-il avoir une famille?

Pour le Théiste qui projette de se dérober aux tourments de l'existence , il ne change pas de dessein pour épargner de l'opprobre à tout ce qui peut lui être cher ; mais il se tue pour ne point voir tout ce qui lui est cher dévoué à jamais à l'infortune & à l'opprobre.

Scavez - vous dans quel gouvernement vos institutions féroces ne causeroient aucun désordre ? ce seroit dans celui où les abominables préjugés de naissance seroient anéantis ; dans un pays où le mérite personnel seroit tout , & où l'honnête homme rougiroit de n'être connu que par ses peres : dans un état où Caton fils d'un scélérat seroit nommé Consul le même jour où son pere seroit exécuté.

Je ne suis point la femme de Caton ; mais aussi mon époux ne fut

point un scélérat ; cependant ma philosophie ne prolonge ma carrière que pour vous en voir empoisonner tous les instants ! le couteau de l'opprobre est sans cesse suspendu sur ma tête : je ne puis rester dans ma maison sans y voir le breuvage qui empoisonna mon époux ; je ne puis en sortir sans voir son cadavre en lambeaux , & la multitude qui ne le connoissoit pas insultant à sa veuve , à ses enfants & à sa mémoire.

Mes enfants ! Quel nom viens-je de prononcer ! il ne sort de mes entrailles qu'en les déchirant : quoi ! le ciel vous fit bons ! je vous ai élevés pour éclairer votre patrie ou pour la défendre ! tout ce qui vous entoure ne prononçoit votre nom que pour le bénir ; & un

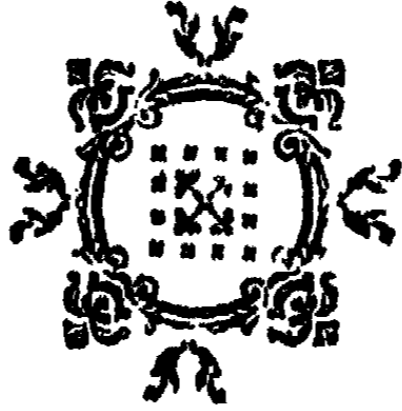
instant de délire que vous n'avez pas partagé , va vous confondre à jamais avec les plus méprisables des humains ! & les barbares qui ont puni votre pere vous envelopperont dans sa proscription ! & l'homme honnête , mais foible , qui croit toutes les loix justes , parce qu'elles le protegent , refusera de vivre avec vous comme avec des pestiférés ! O mes enfants ! votre héritage est donc l'indigence , la honte & la douleur ! votre sort est affreux , sans doute ; mais il y a sur la terre un être plus malheureux encore que vous , c'est cette femme qui aime la mémoire de votre pere , malgré son crime & son supplice ; cette femme qui vous a porté neuf mois dans son sein , & qui vous portera toute sa vie dans son cœur ; cette

femme à qui tout dit : mourez , & qui a le courage d'attendre le signal de la Nature.

Et vous , Législateurs , qui sous prétexte de me protéger , avez empoisonné mon existence , pardonnez à ma tendresse pour un époux & des enfants , des transports que j'aurois dû réprimer : je suis loin de rendre odieux des hommes que leur emploi met au - dessus des Souverains : je ne prétens pas même à l'honneur de les éclairer ; mais s'il étoit possible qu'il y eût toujours une sage proportion entre les délits & les peines ! si on mettoit la politique à prévenir les suicides , plutôt qu'à les punir ! si du moins les supplices infligés au crime ne retomboient jamais sur l'innocence. — Dites un mot , & les peuples tomberont à vos genoux ,

Q v

& mes enfans vous pardonneront
le supplice de leur pere , & sa veuve
mourra satisfaite d'avoir subi la der-
niere le plus sensible & le plus in-
juste des opprobres.





Enfin , voilà la moitié de ma carrière terminée : une prudence de la part des Genfeurs dont je gémis , mais que je respecte , a mutilé de tout côté cet Ouvrage ; cependant il est fait , & quoique leur timidité y ait inféré bien des idées hétérogènes , la chaîne des miennes n'échappera point à l'œil du Philosophe.

Et quand j'ambitionne le suffrage du Philosophe , je ne fais que demander en d'autres termes celui de l'homme de gé-

nie vertueux ; pour les Ecrivains qui n'ont ni Dieu , ni morale , je ne les hais point , parce que je ne hais personne ; mais je me fais gloire de les combattre , & de leur arracher le masque Philosophique dont ils se couvrent pour en imposer à leurs victimes.

Avec ces principes , j'ai eu le bonheur de ne point déplaire aux ames sensibles & honnêtes : j'ai eu la gloire de ne compter parmi mes ennemis que les fanatiques , les esprits serfs , l'Auteur de l'Année Littéraire , & celui de cet Almanach de

l'année passée , publié en plusieurs gros volumes , sous le titre des *Trois Siècles de notre Littérature* ; Ouvrage sans esprit , quoique ce soit un libelle , & très-obscur quoiqu'on y déchire tous nos grands hommes.

J'ai traité dans la partie de la Philosophie de la Nature qui est imprimée , de nos devoirs envers Dieu & envers nous-mêmes ; il me reste à considérer l'homme en rapport avec l'homme : c'est la partie de ces Mémoires Philosophiques qui intéresse le plus les Nations

policées , qui mérite le plus la curiosité du citoyen qui veut se faire des principes , & sur laquelle il y a le plus de choses neuves à dire , malgré la quantité prodigieuse de volumes qu'ont écrit sur cette matiere les Moralistes , les Jurisconsultes , les Sçavants oisifs , les Docteurs & les Philosophes.

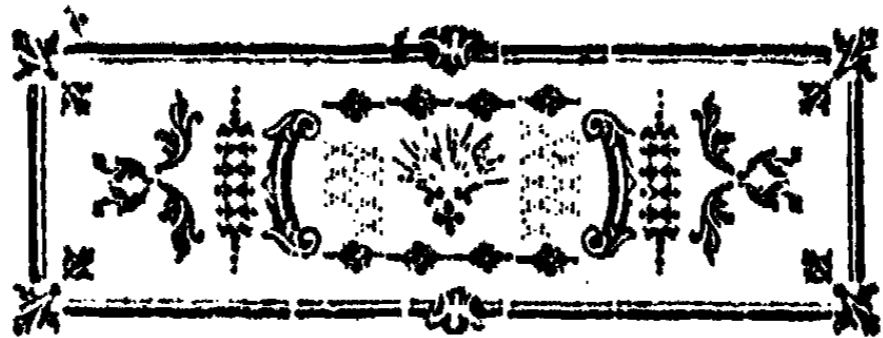
Je ne cache point que pour achever ma carrière , j'ai besoin du plus grand encouragement : on ne sçait pas combien de fois on a arraché la plume de mes mains ; on ignore à combien de sacrifices de tou-

tes fortes m'a entraîné ma persévérance : on ne persuade pas aisément combien il en coûte à une plume honnête pour avoir la permission d'être utile.

Au reste , je ne me dissimule pas combien l'entreprise de donner une morale au genre humain tirée de la Philosophie & fondée sur la Nature , est au-dessus de mes forces : mais pour suppléer à la foiblesse de mes talents , j'ai des mœurs douces , un caractère pacifique & de l'enthousiasme pour tout ce qui porte le caractère sacré de la vertu ; que des hommes

de génie viennent après moi jeter en fonte la statue dont je leur offre le moule ; je leur abandonne mon Livre , si en le faisant tomber , ils en écrivent un autre plus utile ; & je consens à être pour la morale ce que Rotrou fut pour la scène Françoise , pourvu que je montre de loin à Corneille la route qu'il doit suivre pour me faire oublier.

Fin du Tome VI.



T A B L E
D E S M A T I E R E S ,

POUR les Tomes IV , V & VI de
la Philosophie de la Nature.

*Nota. Le Chiffre Romain désigne le
Tome , & le Chiffre Arabe la page.*

A

A BASGES , leurs Rois les font Eu-
nuques pour les vendre aux Euro-
péens , VI , 128
A BELIENS , se mutilent , VI , 125
& note

- ABYDE**, délire du patriotisme dans
 ses habitans, VI, 290
ACRIDOPHAGE, peuple vivant de
 sauterelles, IV, 250 & note
ADANSON, son éloge, V, 348,
 cité, *ibid.* 349 (note) VI, 5 (note)
ADRIEN, sa mémoire prodigieuse,
 VI, 266
AGATARCHIDE, son opinion sur
 l'homme-marin, V, 253
AGATHE singulière, IV, 154
AGNUS-CASTUS Narcotique, VI,
 133 (note)
AGRICULTURE, est-il vrai que ce
 soit le premier des arts, IV, disc.
 prélim. lxxix (note)
ALBATEGNE, ses observations astro-
 nomiques, V, 338
ALBINOS, sa blancheur livide, V,
 28, noms divers qu'on lui don-
 ne, *ibid.* 172, son organisation,
ibid. sa stupidité, *ibid.* 173, son
 origine suivant Waffer, *ibid.* sui-
 vant le Cat, *ibid.* 174, suivant
 Maupertuis, *ibid.* 175, question
 difficile à résoudre, *ibid.* 176,

DES MATIERES 379

- de l'Albinos de Surinam, *ibid.* de celui de Carthagene, *ibid.* 177, de celui que fit naître une Nègresse, *ibid.* paradoxe de l'Encyclopédie, *ibid.* 178, climats où on trouve l'Albinos, *ibid.* de celui de Madagascar, *ibid.*, 179, mon opinion, *ibid.* vénération pour ces avortons du genre humain, *ibid.* son origine, *ibid.* 182
- ALCIBIADE, son portrait, V, 46
- ALCMÆON, défend Pythagore sur l'élément principe, IV, 21
- ALCOHOL, ce qu'entendent par ce mot les Chymistes, IV, 181 & note; Orondal conserve son feu, 181; expériences de Boerhaave sur ce liquide, 182 (note)
- ALEXANDRE, manie de ce héros, IV, disc. prélim. CI (note)
- ALLEON du Lac, cité V, 261 (note) & 311 (note)
- ALPHONSE de Castille, son blasphème, VI, 52 (note)
- AMBRONS, délire du patriotisme chez ces peuples, VI, 288

- AMERICAINS**, paradoxe sur leur enfance, V, 231, réfutation, *ibid.* 232
 Philippique contre leurs tyrans, *ibid.* 246; calomnie des Espagnols qui les accusent d'avoir été Antropophages, VI, 243; histoire de Nabunocho, *ib.* (note)
- AMOUR**, hymne à l'Amour, IV, disc. prélim. cxx
- AMPHIBIE** de Hall, V, 257 & note, celui de Lierganès, *ib.* 260
- ANAXAGORE**, son homéomerie, IV, 68; sa doctrine développée par Lucrèce, 69 (note) & adoptée par M. de Buffon, 71 & 138; preuves, *ib.* (note)
- ANDRÉ** (le Jésuite), ses idées sur le beau, 20
- ANDROGYNES**, comment s'opere en eux l'évolution, IV, 100 (note)
- ANGLOMANE**, son caractère, VI, 29, justifié par les Lettres Persannes, *ib.* 320, jugé, *ib.* 321; point de tête forte parmi les Anglomanes, *ibid.* 322, pour quels motifs ils se tuent, *ibid.*

- ANIMALCULE de Leuwenhoeck ; calcul sur sa multiplication , IV , 201 (note) V , 64 (note)
- ANIMALCULE des infusions sans sexe , IV , 215 (note)
- ANIMALCULES spermatiques de Leuwenhoeck & d'Harsoeker , IV , 91 ; folles expériences de Dalempatius sur ce sujet , 92 ; découverte des Anciens sur cet objet , 91 ; ils ont été devinés par Hyppocrate , 95 , & par Platon , *ibid.* système mixte , *ibid.*
- ANIMAUX , uniformité dans leurs actions , V , 15
- ANTILLES , adresse des Insulaires , V , 5 ; finesse de leur odorat , VI , 265
- ANTINOUS , apothéose de cet Eunuque , VI , 121
- ANTROPOCARDITE , fossile , IV , 152 (note)
- ANTROPODITE , sorte de fossile , IV , 152 (note)
- ANTROPOPHAGES , leur existence , VI , 241 , origine de leur coutu-

- me féroce, *ib.* erreur de Tite-Live à ce sujet, *ib.* 242; calomnies des Historiens Espagnols contre les Indigènes du Nouveau-Monde, *ib.* 243. Histoire de Nabucho, *ib.* (note) de quelques peuples Antropophages *ib.* 245; paradoxe de Chryssippe, *ib.* 245; barrière que la Nature a mise dans nos cœurs contre les progrès de l'Antropophagie, *ibid.*
- APHRODISIAQUES, leur danger, VI, 131 (note)
- APPIEN, cité, VI, 290 (note)
- APPRENTISSAGE de la Nature, IV, 150. M. Robinet a tiré son système d'un texte de Pline, *ib.* (note) exposition de ce paradoxe: comment il explique tout ce qui est inexplicable, 152, &c. principes vrais, 160; corollaires absurdes, 161
- APULÉE, cité, VI, 249 (note)
- AQUAPENDENTE apprend à Hervey le secret de la circulation du sang, IV, 79

DES MATIERES. 383

- ARABES, doivent être entraînés impétueusement vers l'Amour, IV, disc. prélim. lxxv, se peignent les levres, VI, 5 & note
- ARAIGNÉE, engendrée par les nœuds de ses antennes, V, 62 (note)
- ARBRE de Diane, IV, 29
- ARGENSOLA, cité, V, 197 (note)
- ARIMASPES, Cyclopes de Pline, V, 307
- ARISTOPHANE, ses nuées citées, IV, 256 (note)
- ARISTOTE, sa division des Elémens, IV, 35 (note); sa Métaphysique citée, 64 (note); sa faculté génératrice, 75; son histoire des Animaux, citée, 141 (note); ce qu'il dit des Nains, V, 219, cité, sur le mélange des espèces, *ib.* 361, (note) 362 (note)
- ASPASIS, son portrait, V, 46, 49, &c.
- ASTRUC, cité, IV, 93 (note)
- ATHENES, sa loi sur le suicide, VI, 356

- ATHÉNÉE, son opinion sur les Pygmées, 222, V, cité, VI, 140
(note)
- AVERROËS, un de ses apophtegmes,
VI, 1
- AUGUSTIN, (Saint); sa *Cité de Dieu*,
citée, VI, 123 (note); son traité
de l'ame, cité, *ib.* 266 (note)
- AUSONE, cité, V, 54 (note)

B

- BACON, sa définition des loix de
son pays, IV, disc. prélim. cv
- BAKER; calcul de ce Géomètre
sur la divisibilité de la matiere,
IV, 12
- BANTAM; son Roi a dans son fer-
rail des Albinos femelles, V,
181
- BARTHOLIN, fait venir les mon-
stres des comètes, V, 321, cité,
ib. 322 (note) & 326 (note)
- BAUMGARTEN, cité, VI, 105
(note)
- BAYLE,

DES MATIERES 385

BAYLE, dissertation que Dalempati-
tius lui envoie, IV, 92, cité,
93 (note) cité, VI, 230 (note)

BEAUVIE, dissertation qu'elle fait
naître, V, 19; inutilités méta-
physiques de Platon & du P. An-
dré sur ce sujet, *ibid.* 20; mau-
vaise définition de Hogard, *ib.* 20:
autre de Winckelmann, *ib.* 21;
erreur de Pope à ce sujet, *ib.* 22;
définition exacte, *ib.* 23, du co-
loris, *ib.* 25, des formes *ib.* 31,
de l'expression, *ibid.* 36; Par-
thes, choisissent le plus beau
d'entre eux pour les gouverner,
ib. 43: il faut la chercher sur-
tout dans les zones tempérées, *ib.*
45; d'un double chef d'œuvre de
la nature, 46

BECHER, le Descartes de la Chy-
mie, IV, 33: ses idées sur les
éléments principes, 34, cité, *ib.*
(note) son erreur sur l'acide vi-
triolique, 40 (note)

BEDAS, de l'île de Ceylan, sont
blancs, V, 149 (note)

Tome VI.

R

- BELISAIRE, son entretien avec Nar-
fès, VI, 172
- BELON, ses observations citées,
VI, 9
- BEMBO, cité, VI 91 (note)
- BERKELEY, veut prouver que le
corps n'existe pas, tom. V, 1
- BERTRAND (le Pasteur) son idée
sur l'origine des Patagons, V,
214
- BIDENS, plante produisant non dans
la fleur, mais dans le pied, IV,
248 (note)
- BOCHART, son idée sur l'Améri-
que, IV, 211 (note)
- BOERHAAVE, rectifie la doctrine
des atomes, IV, 33; analysé
par l'Auteur du manuscrit de la
théorie de l'univers, 59; ses
expériences sur l'alcool, 182,
(note) cité, VI, 252 (note); son
scepticisme sur l'art de guérir,
ib. 204
- BONNET (Charles) expose le systé-
me de Haller sur le jaune d'œuf,
98 (note) cité, 99 (note), dé-

DES MATIERES 387

- fend son maître avec chaleur ,
 101 , cité , *ib.* (note) , partisan
 de l'emboitement , 105 , cité , *ib.*
 (note) , adopte les moules de M.
 de Buffon , 144 , cité , *ib.* (note)
 & 145 , (note) : ses expériences
 sur les pucerons , 200 (note)
 BONTIUS , cité , V , *ib.* (note)
 BORDEAUX , testament de mort de
 ce dragon , & sa réfutation , VI ,
 341
 BOUGRANT , paradoxe de ce Jésuite ,
 V , 13
 BOYLE , son erreur sur l'élément
 principe , IV , 18 , cité , V , 367 ,
 (note)
 BROSSES , (le Président de) cité ,
 sur les Patagons , V , 200 (note)
 VI , 104 (note)
 BROUILLARDS , sorte de gaze an-
 cienne , VI , 43 (noté)
 BRUCKER , cité , IV , 22 (note)
 BRUIN , cité , sur l'Albinos , V , 181
 (note)
 BUCARDITE , sorte de fossile , IV ,
 152 (note)
 R ij

Buccin , hermaphrodite , IV , 245
(note)

Buc'noz , son Dictionnaire des Ar-
bres , cité , IV , 249 (note) : son
Traité des Plantes de la Lorrain-
ne , cité , VI , 278 (note)

BUFFON (M. de) , prouve que le
verre est la vraie terre élémén-
taire , IV , 51 , adopte l'homœo-
merie d'Anaxagore , 71 , ne voit
dans l'acte de la génération , ni
œufs , ni anguilles , 96 ; ses mo-
lecules organiques , 132 : détruit
d'abord deux préjugés , *ib.* expo-
sition de son système , 133 ;
il est renouvelé des anciens , 138 ,
refuté par Haller , 139 , a pour
disciple Charles Bonnet , 144 , son
éloge , 145 , cité sur un peuple
antropophage , 251 (note) : son pa-
radoxe sur la supériorité du corps
humain , V , 9 , cité , *ib.* 11
(note)

morceau de son histoire natu-
relle , trad. en Latin , &c. 78
(note) ; son idée sur les Negres ,

DES MATIÈRES 389

ib. 152 : opinion qu'il embrasse dans son histoire naturelle, sur l'origine de l'Albinos, *ib.* 175, cité, sur les Géants, *ib.* 194 (note); sa conjecture sur l'enfance des Américains, *ib.* 231, cité, *ib.* 269 (note), cité, 276 (note) cité, 360 (note) 362 (note), a cru la circoncision nécessaire à quelques peuples, VI, 86, cité, *ib.* (note) cité, *ib.* 125 (note) & 240 (note)

BYRON (le Commodore) démontre l'existence des Géants de la Patagonie, V, 200, cité, *ib.* 201 (note)

C

CALLICRATE, écrit un distique sur un grain de sésame, IV, 14 (note)

CALMET, ses Vampires, V, 356 (note) : sa dissertation sur la circoncision, VI, 84 & 85 (note)

CAMPANULE, expérience curieuse sur cette plante, IV, 248 (note)

R iij

- CANADIENS, leur tête sphérique,
VI, 60
- CANTHARIDE, sorte d'aphrosidique,
VI, 131 (note)
- CAPITOLIN, cité sur Maximin, V,
191 (note)
- CARAIBES, leur force & leur adresse,
VI, 263
- CARDAN, cité, V 370 (note)
- CARIBANE, ses Sauvages dégradent
la tête des enfants, VI, 60
- CARNEADE, son paradoxe sur la
justice, disc. prélim. VIII (note)
- CARPE, poisson, froid & qui ne
transpire pas, IV, 242, (note)
- CASAUBON, cité, VI, 76 (note)
- CASTULLA des Romaines, VI, 75
& note
- CAVENDISH, voit les Géants Pata-
gons, V, 197
- CERUSE, sa composition, VI, 27
(note)
- CERVEAUX microscopiques du Mé-
decin le Camus, IV, 147; expo-
sition du système, *ib.* réfutation,
148

DES MATIÈRES 391

- CHAMPIGNON singulier de la forêt
d'Aldorff, IV, 158
- CHARDIN, ses voyages, cités, VI,
8 (note) VI, 55 (note)
- CHARLEVOIX, une des calomnies
de ce Jésuite sur la Floride, V,
93; autre calomnie sur les Ne-
gres, *ib.* 166
- CHAR subtil de Pythagore, IV,
63, sert à ce Philosophe à expli-
quer la génération, *ib.*
- CHATER d'Hispan, légèreté de sa
course, V, 5 (note)
- CHESTERFIELD (Milord) dialogue
entre lui & Ninon de l'Enclos,
VI, 13
- CHEVRETTE, fait éclore les œufs
des soles, V, 63
- CHINE, éloge de sa politique, IV,
1, disc. prélim. xlix
- CHINOISES, se dégradent le pied,
VI, 69 : opération, *ib.* (note)
- CHRONIQUE scandaleuse de Louis
XI, cité, V, 99, (note)
- CHRYSIPPE, dogmes monstrueux de
ce Philosophe, VI, 246

- CHYMISTES, qui s'appellent Philo-
sophes par la grace du feu, IV,
274 (note).
- CICERON, ses questions Académi-
ques, citées, IV, 64 (note) : son
idée sur la beauté, V, 44, (note)
- CIECA, son histoire du Pérou, citée,
VI, 244
- CIRCONCISION, VI, 81, établie au
nouveau Monde, *ib.* (note) bévuc
de l'Encyclopédie sur ce sujet, *ib.*
82 (note); appareil de cette opé-
ration, *ib.* 82; erreur de Calmet
sur la nécessité, *ib.* 85; idée de
M. de Buffon, *ib.* 86; supplé-
ment de M. Paw, *ib.* 87; la cir-
concision n'est point une loi de
climat, *ib.* 90
- CLERC (M.) ses ouvrages sans char-
latanerie, VI, 222 (note)
- COBRA DI CAPELLO, serpent de
l'Inde, IV, 158
- CODRUS, examen de son suicide, VI,
312
- COLOMB, motifs de respecter sa
mémoire, V, 247

DES MATIERES. 393

- COLORIS, partie de la beauté, V, 25 : le blanc, favorable à la beauté humaine, *ib.* nuances qui distinguent les peuples du globe, 27
- COMBABUS, son histoire, VI, 119 ; flatterie de ses amis, *ib.* 120, son apothécose, *ib.* 121
- COMMERSON (M. de) rassemble vingt-cinq mille especes de plantes, IV, 268 (note), nous fait connoître les Quimosses, V, 227
- CONFUCIUS, son principe de morale, IV, disc prélim. xxiiij
- CONQUERANS, leur délire, IV, disc. prélim. xxxvi
- COQS D'INDE, expérience sur eux, IV, 242, (note)
- CORNARO, son livre, sa tempérance & sa longue vie, VI, 275 (note)
- CORPS ANIMÉS, leur origine, IV, 6
- CORPS HUMAIN, objet de l'ouvrage, IV, 1 : remarques générales sur sa structure, V, 1 ; il existe, R v

- quoiqu'en dise Berkeley, *ib.* 2 : il met l'homme à la tête de l'échelle animale, *ib.* 3
- CORRÉAL, cité, V, 296 (note)
VI, 60 (note) *ib.* 71 (note)
- CORSETS, datent de la plus haute antiquité, VI 75, détruisent la taille & la santé, *ib.* 76
- CORTEZ, sa tyrannie, V, 248
- CRATES ose jouir d'Hyparchia, au milieu même du portique, VI, 249
- CRÉATION CONTINUELLE, mauvaise clef du système de la génération, IV, 3
- CRÉECH, froide démenche de ce commentateur de Lucrece VI, 296
- CRETINS, fraise Espagnole leur convient pour cacher leurs goîtres, VI, 43
- CRÉSIAS, son paradoxe sur les Pygmées, V, 221
- CUDWORTH, ses natures plastiques, IV, 26 : préexistence des germes,

- doit plaire à ses disciples, 102
 CURTIUS, examen de son suicide,
 VI, 313
 CYCLOPES, V, 307, connus de Pli-
 ne, *ib.* 308, celui de Danne-
 marck, *ib.* la Lyonnaise de Du-
 lieu, *ib.* 309, celui de l'Acadé-
 mie de Berlin, *ib.* 310

D

- DALEMBERT (M.) : ses idées lu-
 mineuses, sur la Médecine des
 Docteurs, VI 211 (note)
 DALEMPATIUS, croit voir des anguil-
 les dans la semence de l'homme,
 IV, 92
 DAMMAN, Géant du siècle dernier,
 V, 192
 DAMPIER, trouve des Géants aux
 isles Mariannes, V, 193 : ses voya-
 ges, cités, VIII (note) 54 (note)
 56 (note) 57 (note) *ib.* 142 (note)
 145 (note)
 D'ANGLERIA, cité, VI, 82 (note)
 DAPPAR, cité, VI, 293 (note)
 Rvj

- D'ARGENVILLE, sa Conchyliologie,
IV, 152 (note)
- DÉCAN (femmes de) peignent des
fleurs sur leurs corps, VI, 11
- DÉCIUS, examen de son suicide,
VI, 312
- DÉDU, son traité de l'ame des Plan-
tes, IV, 157 (note)
- DÉGRADATION de l'espece humaine,
V, 133, de celle qui est l'ouvrage
de la nature, *ib.* 138, de celle
qui est notre ouvrage, VI, 1 :
moyens pour empêcher la ma-
chine humaine de se dégrader,
ibid. 136
- DÉGRADATION qui est l'ouvrage de
l'homme, VI, 11 : des diverses
manières de dégrader la tête, *ib.*
52 : les Guaranis se coupent une
phalange des doigts, *ib.* 66 ; Chi-
noises mutilent leurs pieds, *ib.*
69 ; Insulaires de Formose cise-
lent leurs corps, *ib.* 70 : corsets
destructeurs, *ib.* 75 ; insultes fai-
tes à la nature dans les organes
générateurs, *ib.* 80 ; circoncision,

DES MATIERES 397

- ib.* 81 , excision , *ib.* 92 ; infibulation , *ib.* 96 & 103 ; amputation d'une partie de l'organe générateur , *ib.* 107 ; avortement , *ib.* 110 ; Eunuques , *ib.* 114
- DEMOGORGON , nom de l'acide universel des Chymistes , 42
- D'ENS , cité , sur les hermaphrodites , V , 91 (note)
- DESAGUILLIERS , rectifie la doctrine des atomes , IV , 38
- DESCARTES , son idée sur l'étendue , IV , 9 ; son erreur sur l'essence des corps , *ib.* 18 ; ses loix mécaniques sur la génération , 77
- DESLANDES , cité , V , 63 (note)
- DIAMANT impregné de feu élémentaire , IV , 53 ; on l'a cru apyre *ib.* expériences contraires , 54 & note
- DIANE , peinte avec deux ceintures , V , 54 (note)
- DIDEROT (M.) , son tact sourd & obtus , IV , 129 ; son éloge , *ib.* cité , 130 (note) ; sa lettre sur les aveugles , citée , *ib.* disc. prélim. lvij

- (note); son idée sur les moles,
V, 313, (note)
- DIEU**, hymne qu'Orondal lui adresse, IV, 174; Orondal pris pour lui par Zoroastre, 220 son portrait, 221; il est la base de toute législation sociale, *ib. ditc. prélim. xi*; morale absurde sans elle, *ib. 14*
- DIODORE DE SICILE**, cité, VI, 115
(note) *ib. 262* (note) *ib. 281* (note)
ib. 290 (note)
- DIOGENE**, fondateur du cynisme, VI, 249; infamie qu'il se permet, *ib. 250*
- DIOGENE LAERCE**, enthousiaste de Pythagore, V, 64, cité, VI, 246, (note) 325 (note)
- DIONIS**, son anatomie, citée, VI, 87 (note); son cours d'opérations, cité, *ib. 143* (note)
- DISSEMINATION**, IV, 105, explique la préexistence des germes, *ibid.*
- DONATI**, cité, V, 343 (note)
- DONNE** (le Docteur), son apologie

DES MATIERES. 399

- du suicide, VI, 336 ; son biathanatos, cité, *ib.* (note)
DONDOS, nom qu'on donne en Afrique à l'Albinos, V, 172
DRACKENBERG vient de mourir âgé de cent cinquante ans, VI, 277
DRAKE, son voyage autour du monde, cité, IV, 251, (note)
V, 197
DRUIDES, instituent le point d'honneur, IV, disc. prélim. xc.
DUFIEU, sa physiologie, citée, V, 72 (note) ; sa fille Cyclope, *ib.* 309, cité, *ib.* (note) ; son enfant-veau, & son enfant-loup, *ib.* 380 & note
DUHALDE, cité, V, 5
DU HAMEL, cité, 119 (note)
DUPIN, Hermaphrodite, V, 100
DUTMS (M.), ses recherches sur nos découvertes, citées, IV, 138

E

EAU, on la croit l'élément principe, IV, 18 ; preuves de ce para-

doxe , *ib.* 19 & 20 ; réfutation
ib. 20

EGINETE (Paul) cité , VI , 92 (note)
219 (note)

ELECTRICITÉ formée par le feu élé-
mentaire , IV , 49 : air sec ne
peut être conducteur d'électricité ,
ib. (note) ; expérience de Leyde ,
51 (note) ; idée de Francklin ,
52 ; expériences d'électricité pré-
parées par Orondal , 256 , elle
annonce le dénouement de sa
pièce philosophique , 273 ; effet
des expériences , 276 , &c.

ÉLÉMENT PRINCIPÉ , des Philosophes
ont cru que c'étoit l'eau , IV ,
18 ; preuves de ce paradoxe , *ib.*
19 ; réfutation , *ib.* 20 : Pytha-
gore le confond avec la science
des nombres , *ib.* 21 ; réfutation , *ib.*
ib. 22 ; Leibnitz l'explique par
ses monades , *ib.* 23 ; réfutation ,
24 ; conciliation proposée par Eller ,
ib. idée du Géometre Euler , *ib.*
25 ; réfutation , *ib.* opinion de
Cudworth , *ib.* 26 , celle du Na-

turaliste Willis, *ib.* 27; réponse
 à leur système, 30; des Chymis-
 tes qui admettent cinq corps élé-
 mentaires, 31; définition de Pa-
 racelse, *ib.* idées qui l'ont conduit
 à sa théorie, 33; opinion de Be-
 cher, *ib.* réfuté par Stahl; son
 commentaire, 34; explication
 populaire, 35; Philosophes qui
 n'admettent qu'un élément, 36,
 de Leucippe, *ib.* réfutation, 37,
 de quelques modernes, 38; con-
 jectures sur son essence, 39; l'élé-
 ment principe est un, *ib.* ce n'est
 point l'acide universel des Chy-
 mistes, 42; il doit être homogène,
 43, il doit être fluide, *ib.* il doit
 être inaltérable, 44, de sa figure,
ib. du feu élémentaire, 45, sa
 puissance, 47; idée qu'en donne
 le manuscrit de la *Théorie de l'U-
 nivers*, 56
ELÉPHANTIASE, la plus redoutable
 des maladies, VI, 219 (note), sa
 description, *ib.* 237 (note)
ELEMENTS, idée qu'en donnent les

- anciens, IV, 7 : Création expliquée tout suivant certaines personnes, *ibid*, folie de Leibnitz sur ce sujet, *ib.* 8 ; erreur de Descartes, *ib.* 9 ; Moyse coupe le nœud gordien, *ib.* 8 ; absurdités des anciens & des modernes sur les Etres élémentaires, *ib.* 10 : il y a des élémens, *ib.* 17 ; des Philosophes les ont crus durs & immobiles, *ibid*
- ELIEN, cité IV, disc. prélim. cij (note) *ib.* 14 (note) V, 365 (note) *ib.* 383, (note) VI, 264 (note)
- ELLER, son erreur sur l'élément principe, IV, 18, veut concilier Leibnitz avec la raison, *ibid*, 24, cité, *ib.* (note) ; son chien coq, V, 355 & note
- ELLIS, cité, V, 343 (note)
- EMBOITEMENT, IV, 104, explique la préexistence des germes, 105, défendu par Charles Bonnet, *ib.* aveu d'Harsoeker, 106 (note) ; réfutation, 107 ; il ne rend point raison des variétés de l'espece hu-

DES MATIERES. 403

- maine , 108 ; preuves anatomiques contre lui , 109 & note
- EMPEDOCLES , son système , adopté par M. de Buffon , IV , 133
- ENCÉPHALOIDES , fossile , IV , 152 (note)
- ENCYCLOPÉDIE , son paradoxe sur l'origine de l'Albinos , V , 178 , citée , *ib.* 370 (note). Bévue sur la circoncision , VI , 82 (note)
- EPHÉMÉRIDES , citées sur un géant , V , 210 , sur les monstres , *ib.* 329 (note)
- EPICURE , sa doctrine sur l'élément principe IV , 37
- EPIGENÈSE , définition , IV , 114 (note) : rêverie philosophique d'un de ses défenseurs , 171 ; de très-grands hommes de tous les cultes , l'ont adoptée , 240 (note)
- EPIPHANE (Saint) cité , VI , 124 (note)
- ESCHINE , cité , VI , 357 (note)
- ETHIOPiens , fureur de leurs vieillards pour le suicide , VI , 291 ;

- de ceux qui vivent de sauterelles, VI, 239
- ETRE ELÉMENTAIRE; si on l'a trouvé, IV, 7
- EVAGRE, cité, VI, 129 (note)
- EULER, son idée sur l'élément principe, IV, 25
- EUNUQUES, dissertation sur ce sujet, VI, 114 : loi fait les premiers, *ib.* 115 ; condamnation des meurtriers d'Abailard, *ib.* 117 ; loix diverses qui condamnent à la castration, *ib.* histoire de Combabus, *ib.* 119 ; apothéose d'Antinoüs, *ib.* 121, Abéliens & Valésiens, *ib.* 123, hommes pauvres, malheureux & persécutés, qui anéantissent leur postérité, *ib.* 125. Eunuques faits par la main du luxe, *ib.* 128, par des femmes amoureuses, *ib.* 130, par la Religion, 133 ; vie vagabonde rend à la longue Eunuque, *ib.* 135 : maladies vénériennes, *ib.* abus des plaisirs, *ib.* mutilation des Musiciens, *ib.* 137 ; jalousie

DES MATIERES. 405

des Orientaux , source féconde
d'Eunuques , *ib.* 140 ; défauts de
ces malheureux , *ib.* 143 ; histoire
de Narsès *ib.* 147

EURIPIDE , son Hécube , cité , VI.
42 (note)

EVOLUTION , le Baron de Haller
défenseur de ce système , IV ,
100 (note)

EXCISION , dans quels pays elle est
en usage , VI , 92 , n'est jamais
un vice national , *ib.* 93 ; rai-
sons pour ne point l'admettre ,
ib. 94

EXPRESSION , partie de la beauté ,
V , 36 , c'est l'ame répandue sur
toute la personne , *ib.* 37 ; la
beauté n'est rien sans elle , *ib.*
38

F

FACULTÉ GÉNÉRATRICE d'Aristote,
IV , 75

FALDONI , suicide célèbre de cet Ita-
lien , VI , 297 ; jugement sur cette

- action , & sur celle de la maîtresse, *ib.* 316
- FANATISME , a engagé les peuples à dégrader leurs corps , VI , 62
- FEIJOO , son amphybie de Lierganez , V , 260 , cité , VI , 58 (note) *ib.* 245 (note) *ib.* 265 (note)
- FERMENTATION , sert à expliquer l'élément principe , IV , 28 ; première loi de la nature , *ib.* expérience sur la végétation des métaux, *ib.* 29
- FEU , Élément principe , IV , 45 ; sa définition , 46 ; il pénètre tous les êtres *ib.* sa puissance , 47 ; il est le fluide nerveux , 48 ; il rend l'air élastique , 49 , & l'eau fluide , 50 , féconde la terre , *ib.* forme l'essence du verre , 51 ; idée de Francklin sur ce sujet , 52 ; diamant impregné de feu élémentaire , 53 ; idée qu'en donne le manuscrit de la *Théorie de l'Univers* , 56 & 58 : le feu qui fait vivre tout , a tout organisé , 240 ; sa puissance , 273 , uni

- presque par-tout avec des corps
hétérogènes, 275
- FEVE, interdite par Pythagore, VI,
235 ; mauvaise raison de quel-
ques-uns de ses enthousiastes, *ib.*
(note)
- FORCE ESSENTIELLE de Wolff, IV,
121, fondée sur de fausses expé-
riences, 15
- FORCE VÉGÉTATIVE de Nédham,
IV, 114
- FORMES, partie de la beauté, V,
31 ; proportions peu exactes des
Artistes, *ib.* 33 (note)
- FORMOSE, ses Insulaires cizellent
leur peau, VI, 70 ; avortement
en usage parmi eux, *ib.* 110
- FOSSETTE, n'est pas un caractère
de la beauté, V, 51 (note)
- FRANKLIN, sa Théorie sur l'Electri-
cité, 49 (note) mal réfutée par
l'Abbé Nollet, *ib.* son idée sur
l'électricité du verre, 52, cité,
ib. (note)
- FREVILLE (M. de) ; sa traduction

d'un voyage nouveau, cité, IV,
268 (note)

G

- G**ALIEN n'admet dans les animaux qu'un sexe, V, 58; prétendu fragment de ses ouvrages, *ib.* 59, cité, VI, 219 (note)
- GARCILASSO, cité, V, 195
- GARIDEL, son mémoire sur le kermès, cité, IV, 250 (note)
- GASSENDI, sa décision sur les atomes, IV, 38
- GAUTIER, ses observations sur l'Histoire Naturelle, cité, 7 (note)
- GÉAULTS, principes sur leur existence, V, 185; l'Abbé de Tilladet compte parmi les Géants, les Patriarches, *ib.* 186; Nains à côté des Colosses, dans le regne végétal, *ib.* 187; Anglois de six pieds onze pouces de circonférence, *ib.* 189; Anges de Joseph, *ib.* 190; Hercule, *ib.* 191; l'Empereur Maximin, *ib.* Damman, *ib.* 192; Géant de Paris,

DES MATIERES 409

ris, *ib.* 193; Insulaires de Guam, *ib.*, Patagons, *ib.* 194; leur existence niée par M. Paw, *ib.* 202; contes populaires des anciens sur les Géants, *ibid.*, 204 : nuance marquée dans toutes les productions de la Nature, *ib.* 206. Géant du Dauphiné, *ib.* dent du Géant Og, *ib.* 208. Géant de Salonique, *ib.* 209. Squelette de dix-huit pieds des Ephémérides, *ib.* 210. Géants d'Angleterre, *ib.* 211, celui des Transactions Philosophiques, *ib.* Cadavres gigantesques de l'Amérique, *ib.* 212; idée du Pasteur Bertrand, *ib.* 214 principes sur la gigantologie, *ib.*

215

GÉNÉRATION, Histoire des opinions anciennes & modernes sur cette matiere, IV, 61. Char subtil de Pythagore, 63. Homéromerie d'Anaxagore, 68; simulacres de Platon, 72; faculté génératrice d'Aristote, 75; loix mécaniques de Descartes, 77. Ovai-
Tome VI. S

res d'Harvey, 79, vérifiés par Malpighi, 84 : germes préexistants de Vallisnieri, 87. Animalcules spermatiques de Leuwenhoek, & d'Harsoëker, 91 ; système mixte, 95 ; jaune d'œuf du Baron de Haller, 97 ; dissémination & emboitement, 104 ; créations continuelles, 111, réfutation, *ibid.* Système du Hasard, 112 ; réfutation, *ib.* force végétative de Nédham, 114 : force essentielle de Wolff, 121 ; perceptions élémentaires de Maupertuis, 123. Tact sourd & obtus de M. Diderot, 129 : molécules organiques du Comte de Buffon, 132 ; cerveaux microscopiques du Médecin le Camus, 147 ; apprentissage de la nature de Robinet, 150 ; mouvement générateur d'un Anonyme, 164 ; Orondal, Histoire Philosophique sur la génération, 169 ; mécanique de la génération, 246
 GERMES préexistants, IV, 87 ; le

DES MATIERES. 411

Chevalier Vallisnieri en est l'apôtre, 88, ou conduit ce système, *ib.* une autre de ses branches, 89. Haller défend cette opinion avec son jaune d'œuf, 97; c'est un paradoxe brillant, 101, réfutation, 103. Système de la fémination explique la préexistence des germes, 104. Examen, 105; emboitement l'explique aussi, *ib.* Aven d'Harsoëker, 106 (note); réfutation, 107: Êtres naissans sans germes, 248, autres qui se fécondent dans la matrice des corps hétérogènes, *ib.* Art de faire des hommes, 260, preuves avec des végétaux, 269, &c.

GRAAF voit des œufs dans les ovaires, IV, 86

GRACES, naissent de l'expression, V, 39, données sur tout au sexe, *ib.* Ceinture des Graces, *ib.* 40.

Grace vague, *ibid*

GRANDJEAN, son hermaphrodisme, V, 97

S ij

- GRECQUES, leur habillement, VI,
41 (note)
- GRENOUILLE, expérience sur son
cœur, IV, 242 (note)
- GREW, ses disciples doivent aimer l'i-
dée de la préexistence des germes,
IV, 102; son anatomie des Plan-
tes, citée, 157 (note)
- GROSSE, son voyage, cité, V,
279 (note)
- GUARANIS, se coupent une phalan-
ge des doigts dans leurs deuils,
VI, 66
- GUMILLA, généalogie des Nègres
suivant ce Moine, V, 142, cité,
VI, 82, (note) & 84 (note)
- GYMNASTIQUE, base, chez les Grecs,
de l'éducation nationale, IV,
disc. prélim. xxij

H

- HALLER (le Baron de); son jau-
ne d'œuf, IV, 97, apôtre des
germes préexistants, *ib.* son élo-
ge, 98; son système exposé par

DES MATIÈRES 413

- Charles Bonnet, *ib.* (note) ; ses mémoires sur le poulet, cités, 100 (note) ; sa Physiologie, citée, *ib.* définit l'épigénèse, 114 (note), conteste les expériences de Wolff sur la force essentielle, 121, cité, *ibid.* (note), réfute M. de Buffon, 139, cité, *ib.* (note) ; préface qu'il a mise à la tête de la traduction Allemande de l'Histoire Naturelle, 142, (note). Sa Physiologie, citée, 245 (note) V, 363 (note)
- HANNON, son périple, cité, IV, 211 (note)
- HANS SLOANE, sa dissertation contre les Géants, V, 184
- HARSOEKER, ses animalcules spermaticques, IV, 91 : calcul singulier, *ib.* son aveu sur le système de l'emboîtement, 106 (note)
- HARVEY, son système sur la génération, IV, 79, apprend d'Aquapendente, le secret de la circulation du sang, *ib.* ses expériences, 80, cité, *ib.* (note) : en quittant
S ij

- le scalpel il n'a plus fait que des systèmes, 81. On a fait honneur aux anciens de son idée des ovaires, 82 ; il interprète le mystère de la génération avec des figures de Rhétorique, 83
- HAWKINS, cité, V, 198 (note)
- HAZARD, explique mal le système de la génération, IV, 112
- HÉLÈNE, sa blancheur, V, 29
- HÉLIODORE, cité, VI, 291 (note)
- HELVÉTIUS, cité, VI, 254 & note.
- HENRI III, en hiver, devenoit Roi, IV, disc. prélim. cxxxix
- HERCULE, on lui donne une taille de Géant, V, 191
- HERMAPHRODISME, dissertation qu'il fait naître, V, 85, parmi les végétaux, *ib.* parmi les limaçons, *ib.* 88
- HERMAPHRODITES, leur existence, V, 87. A Rome, & dans la Grèce, on les tue, *ib.* 89 ; on les rencontre, sur-tout, dans les climats chauds, *ib.* 90, ceux de Surate, *ib.* ceux de la Floride,

DES MATIÈRES. 415

ib. 91 ; diverses classes des Hermaphrodites , *ib.* 95 , celui de Cayette , *ib.* 96 , celui de Zacutus Luzitanus , *ib.* celui de Paris , *ib.* 97 , celui de Londres , *ib.* Grandjean , *ib.* celui de Schenck , *ib.* 98 , celui de Molinet , *ib.* 98 , le Moine , d'une chronique de Louis XI , *ibid.* Le cadavre de Dupin , *ib.* 100 ; intolérance des Législateurs à l'égard des Hermaphrodites , *ib.* 103. L'Hermaphrodite n'est pas plus un infracteur des loix sociales , qu'un aveugle né , *ib.* 106 ; il n'est point un être imparfait , *ib.* 107. Sophisme de ses tyrans , *ib.* 109 ; réponse ; *ib.* Code de morale pour l'Hermaphrodite , *ib.* 112 ; Histoire de Tiréias , *ib.* 117
HERMÈS TRISMÉGISTE , emblème de Descartes , IV , 238 ; réponse , *ib.*
HÉRODOTE , Conte de cet Historien , IV , 82 , justifié , *ib.* (note)
HÉRULES , leurs veuves se tuent sur leur tombeau , VI , 292
S iv

- HIEROCLES**, enthousiaste de Pythagore, IV, 64
HOBBS, son paradoxe sur la droite raison, IV, disc. prélim. IX (note)
HOFFMAN, cité, VI, 252 (note)
HOGARD, son *Analyse du Beau*, citée, V, 20 (note)
HOMME, son corps objet d'une partie de la Philosophie de la Nature, IV, 1, considéré comme être mixte, *ib.* 2; il est à son choix carnivore, ichtyophage & frugivore, V, 14; il est le plus beau des êtres sensibles, *ib.* 16
HOMME des bois, V, 267
HOMME-MARIN, en quoi il diffère de nous, IV, 158; dissertation qu'il fait naître V, 252. Tradition sur son existence, *ib.* 253, ce qu'en dit Pline, *ib.* 254 (note) du Pecc-Muger, *ib.* 255; de la Néréide de Jonston, *ib.* 257, de l'amphibie de Hall, *ib.* & (note); raison qui fait croire la possibilité de l'Homme-Marin, *ib.* 259; de l'amphibie de Lierga-

DES MATIERES 417

- nès , *ib.* 260 ; conjectures , *ib.* 262. Moyens de nous éclairer sur ce problème , *ib.* 265 ; mélange de cette espece avec d'autres animaux , *ib.* 377.
- HOMÆOMERIE d'Anaxagore , IV , 68 , sert à ce Philosophe à expliquer la génération , *ibid*
- HONTAN (le Baron de la) , ses voyages , romans historiques , IV , 245 (note)
- HOOK , son observation microscopique ; IV , 15
- HORACE , cité , V , 50 (note)
- HOTTENTOTS , leur adresse , V , 5
- HOYERUS , folie de cet Ecrivain Allemand , V , 145
- HUITRE à deux sexes , IV , 243
- HYDE (le Docteur) cité , IV , 175
- HYPPANTER , V , 364 (note)
- HYPOCRATE , rectifie un paradoxe de Pythagore , IV , 67 , cité , *ib.* (note) ; a , dit-on , trouvé le système des ovaires , 82 , cité , *ib.* (note) , a deviné les animalcules spermaticques , 95 , cité , *ib.* (note) , ce

- qu'il dit des Scythes de son tems,
ib. disc. prélim. lxxvj; son scepticif-
 me sur l'art de guérir, *ib. VI, 204*
HYSTERA PETRA, sorte de fossile,
 IV, 153
HYSTEROLITHE, sorte de fossile,
 IV, 153

J

- J**
JAGGAS, Antropophages, VI, 244
JAMBLIQUE, Enthoufiaste de Pytha-
 gore, IV, 54
JAUNE D'ŒUF du Baron de Haller,
 IV, 97; fait décisif, 98, exposé
 par Charles Bonnet, *ib. (note)*
ICHTYOPHAGES, leur régime dange-
 reux, VI, 236
JEAN III (le Pape); son entretien
 avec Narsès, VI, 148
JESSO, parure de ses Insulaires,
 VI, 5
IMMORTALITÉ, les partisans de ce
 dogme sont les bienfaiteurs de la
 terre, IV, *disc. prélim. xvij*;
 erreur des Législateurs qui ne l'ont
 point admise, *ib. xvij*; hommage

- que l'Auteur du *Système* rend à ce dogme, *ib.* xix (note)
- INDIEN de Buénos-Aires, sa vigueur, V, 7
- INDIENNES qui vernissent leurs dents, VI, 6
- INFIBULATION, son origine, VI, 96, en usage en Ethiopie, *ib.* au Pégu, *ib.* 97, dans l'Italie moderne, *ib.* 98; raisons pour l'ancêtre, *ib.* infibulation des garçons, *ib.* 103
- INFINI, fausse idée qu'on nous en a donné, IV, 16
- INSECTES, se multipliant par l'odeur, V, 62
- JONSTON, cité, V, 74 (note); sa Néréide, *ib.* 257
- JORNANDES, cité, VI, 59 (note)
- JOSEPH de Aromatariis; son expérience sur la génération, IV, 84 (note)
- JOSEPH, ses Anges Géants, V, 190
- JOURNAL de Médecine, cité, sur une végétation singulière, IV, 249 (note); sur le mélange des

- espèces, V, 354 (note) *ib.* V, 73 (note) *ib.* 379 (note)
- JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, cité, IV, 14 (note), cité, V, 177 (note) 364 (note)
- JOURNAL des Scavants, cité, V, 256 & 264 (note) cité deux fois, *ib.* 326 (note) 328 (note)
- ISLE d'Orondal, sa situation, IV, 185 & note; difficulté d'y aborder, 186, ses trésors, 187, sa destruction, 189 & note
- JURIN, Observation de cet Anatomiste, IV, 15
- JUSTE & INJUSTE, leur distinction est antérieure aux loix, IV, disc. prélim. VI
- JUSTE LIPSE, son apologie du Suicide, VI, 329; réponse à ses sophismes, *ib.* 330
- JUSTINIEN, son code, cité, VI, 115 (note); bisarrerie de ce Prince, *ib.* 116
- JUVENAL, cité, sur l'infibulation, VI, 103 (note)

K

- K**AKERLAQUE, nom qu'on donne dans l'Inde à l'Albinos, V, 172
KAMSCHADALES, se nourrissent de poissons putréfiés, VI, 238
KERMES, des feuilles de chêne font naître cet insecte, IV, 249
KLOEHOF, cité, VI, 252
 (note)
KNIJET, cité, V, 198
KOLBE, sa description du Cap de Bonne-Espérance, citée, IV, 141
 (note) V, 304 & note, VI, 55 (note) *ib.* 108 (note)

L

- L**A CONDAMINE, cité, V, 242
 (note) 356 (note) VI, 54 (note)
 60 (note)
LACTANCE, cité, IV, disc. prélim.
 viij (note)
LAET, cité, VI, 267 (note)
LAFFITFAU (le Jésuite); jugement

- sur cet Ecrivain, V, 92
- LA GRANGE (M.) sa traduction de
Lucrèce, citée, IV, 68 (note)
- LAIT, appartient aux deux sexes, V,
73; erreur des Physiciens à ce su-
jet, *ib.* 73 (note); hommes qui
donnent à tetter, *ib.* 74, n'ont-
ils pas des mammelles, *ib.* 76
- LA LOUBERE, ses voyages, cités,
VI, 53, (note)
- LA METTRIE, ses paradoxes sur
l'homme, V, 3, la femme sans
sexe, *ib.* 80, cité, *ib.* (note), son
erreur sur la pudeur, VI, 253,
cité, *ib.* 254 (note)
- LE CAMUS, cerveaux microscopi-
ques de ce Médecin, IV, 147,
cité, *ib.* (note)
- LE CAT, son idée sur l'origine des
Nègres, V, 145, cité, *ib.* 154;
son paradoxe sur l'origine de l'Al-
binos, *ib.* 174
- LEIBNITZ, son idée sur l'étendue,
IV, 8; son paradoxe sur l'élément
principe, *ib.* 23; il apprend à un

DES MATIERES. 423

- chien à prononcer des mots Allemands, V, 12, cité, *ib.* 327
(note)
- LE MAIRE, ses voyages, cités, VI,
71 (note)
- LEMERY, sa dispute sur les monstres,
V, 318
- LÉONIDAS, examen du suicide de ce héros, & de ses troiscens Spartiates,
VI, 301 & 312
- LERY, son voyage au Brésil, cité,
VI, 57 (note)
- LESSER, sa Lithothéologie, citée,
IV, 53 (note)
- LEUCADE (saut de) VI, 283
- LEUCIPPE, n'admet qu'un élément,
IV, 36, réfutation, 37
- LEUCOPHTALME, sorte de fossile,
IV, 152 (note)
- LEUWENHOECK, son calcul sur la divisibilité de la matière, IV, 11,
ses animalcules spermatiques, 91;
calcul singulier *ib.* effet de son imagination, 93; réponse simple
94, ses expériences sur les pucerons, 200 (note); son calcul sur

- un animalcule, 201 (note) cité ;
 V, 65 (note)
- LIMACE hermaphrodite, IV, 245
 (note)
- LINNÉ, (le Chevalier Von-) sa description des plantes, IV, 267
 (note) ce qu'il pense de l'Orang-Outang, V, 272 & 274 (note)
 du mélange des plantes, *ib.* 347
 & note
- LINSCOT, ses voyages cités, VI,
 46 (note)
- LISTER, ses exercices anatomiques,
 cités, IV, 245 (note)
- LITHOCARDITES, sorte de fossile,
 IV, 152 (note)
- LOANGO, on y honore l'Albinos,
 V, 181
- LOCKE, donne des loix à la Caroline pour cent ans, IV, disc. prélim. cxxij, a vu un métis d'un chat & d'une souris, V, 366, cité ;
ib. (note) ; ce qu'il pense du métis de la femme & du singe, *ib.* 379 (note) ; réponse qu'il fait à

DES MATIERES. 425

- Leuwenhoeck, IV, 94, cité, VI,
105 (note)
- Loix mécaniques de Descartes, IV,
77
- LUCIEN, cité, VI, 120 (note)
- LUCRECE, développe le systême d'A-
naxagore, IV, 69, son traducteur,
cité, *ib.* (note)
- LUCRECE, Romaine celebre; juge-
ment sur son suicide, VI, 284
- LUXE, apologie du luxe par un Doc-
teur moderne, & réfutation, IV,
disc. prélim. cxi (note)
- LYCURGUE, son erreur dans sa lé-
gislation, IV, disc. prélim. xxij
- LYONNET opposé à Nédham, IV,
120, cité, 245 (note) V, 62
(note) & 63 (note)
- LYSANDRE, ses paradoxes sur la mo-
rale, disc. prélim. ix (note) son
portrait, *ib.* X

M

- M**ACASSAROIS, s'arrachent deux
dents, VI, 57
- MACHIAVELISME, ses atrocités, IV,
disc. prélim. xcvi

- MACLAURIN**, rectifie la doctrine
des atomes, IV, 38
MACOCO, son roi antropophage,
VI, 245
MACROBE, un texte de ses saturna-
les, germe du système des ovai-
res, IV, 82, cité, 83 (note)
MADAGASCAR, on y a découvert
des Albinos, V, 179
MAGELLAN, atteste l'existence des
Patagons, V, 196
MAHOMET, ses maladies en font
un prophète, IV, disc. prélim.
lxxiv
MALABAR, suicide commun sur cette
côte, VI, 292
MALADIES, dérivent de notre intem-
pérance, V, 1, 14. la nature ne fait
point d'être malades, VI, 190
MALDIVOIS, leurs fausses parures,
VI, 9
MALIBRANCHE, ses disciples doi-
vent aimer le dogme de la préexis-
tence des germes. IV, 102
MALPIGHI, ses expériences sur la
génération, contraires à celles

DES MATIERES. 427

- d'Harvey, IV, 84, sa découverte
sur la couleur des Nègres, V,
153
- MANDESLO, idée de ce voyageur sur
l'origine des Nègres, V, 151
- MANDRAGORE, taillée en femme,
IV, 158
- MANETHON, ses fragmens peu au-
thentiques, IV, 63
- MARCHAND, Botaniste, cité, IV,
265 (note)
- MARCGRAVE, cité, VI, 104 (note)
- MARC PAUL, introduit la boussole
en Europe, IV, 212 (note), les
hommes à queue, V, 305 (note)
- MARIANE (isle), ignorance de ses
habitans, IV, disc. prélim. xlv
- MARMOL, son *Afrique*, citée, VI,
72 (note)
- MARSEILLE, son usage sur le suici-
de, VI, 356,
- MARSIGLI (le Comte) cité, V, 343
(note)
- MARTIAL, cité, sur l'infibulation,
VI, 103 (note)

MASSINISSA, devient pere à 86 ans;

VI 267

MATIERE, sa prodigieuse divisibilité, IV, 10, calcul sur ce sujet, *ib.* 11 & note; comparaison avec nos chefs-d'œuvres de patience, *ib.* 12, cependant elle ne se divise point à l'infini, *ib.* 15, calculs erronés d'algebre sur ce sujet, *ib.* 16; fausses preuves tirées de la Géométrie, *ib.* (note); la matiere est-elle homogène, *ib.* 17, son essence suivant un manuscrit curieux, 57, comment elle se développe, végète, s'animalise & se décompose, 241

MAUPERTUIS, ses perceptions élémentaires, IV, 123; son systéme de la nature, cité, *ib.* (note); il n'en a pas prévu les conséquences, 127, ses autres paradoxes, *ib.* son voyage au monument de Windso, *ib.* disc. prélim. lxx; son paradoxe sur les Negres, V, 143, son idée sur l'origine de l'Albinos, *ib.* 175, cité, *ib.* 301 (note) VI & 70 (note)

MAXIMIN, taille colossale de cet
Empereur, V, 191

MECKEL, ses expériences sur les Nè-
gres, V, 153, cité, *ib.* 154 &
155

MÉDECINS, définition de leur art de
guérir, VI, 203; futilité & dan-
ger de leur médecine, *ib.* 204;
scepticisme d'Hypocrate, de Syden-
ham & de Boerhaave, *ib.* igno-
rance des Docteurs sur les princi-
pes, *ib.* 205, sur-tout sur le siege
des maladies, *ib.* 206; intrépi-
dité avec laquelle ils se jouent de
la vie des hommes, *ib.* 208, ils
proscrivent tous les remèdes uti-
les, *ib.* 209. Apologue d'un Mé-
decin Philosophe, *ib.* 210; juge-
ment que Messieurs d'Alembert &
Rousseau portent sur leur art, *ib.*
211 (note). La médecine des Doc-
teurs ne guérit point l'homme du
mal physique, il augmente en eux
le mal moral, *ib.* 212. Epigramme
de Moliere, *ib.* 213; ils devraient
s'exercer sur la contagion, *ib.* 215
(note)

MELANGE des especes ; dissertation sur cet objet , V , 333 ; principe sur le mot espece , *ib.* 334 , loi de la nature , *ib.* 335 , les principes secondaires ne sont point inaltérables , *ib.* 337 ; mélange des fossiles , *ib.* 341 , être composé du mélange des trois règnes , *ib.* 343 & note. Mélange dans le règne végétal , *ib.* 346 , chez les oiseaux , *ib.* 351 : union des oiseaux avec les quadrupedes , *ib.* 353 ; poissons volans , 358 , mélange parmi les quadrupedes *ib.* 360 , entre des animaux antipathiques , *ib.* 365 ; mélange des chiens avec d'autres animaux , *ib.* 367 , projet sur l'avancement de l'histoire naturelle , *ib.* 372. Histoire du mélange par rapport à l'homme , *ib.* 377. L'homme de mer , *ib.* 378. L'Orang-Outang , 378 ; la femme & le singe , *ib.* 379 : enfant-veau , & enfant loup , *ib.* 380 , autres exemples , *ib.* 381. Loi physique & morale sur la question du mêlan-

DES MATIERES 431

- ge, *ib.* 385, application à l'espèce humaine, *ib.* 388; législation sur ce sujet, *ib.* 392. Hymne à la pudeur, *ib.* 396
- MELESES, d'une hauteur démesurée, V, 188
- MÉMOIRES de l'Académie de Berlin, cités, IV, 25 (note) V, 511 (note) 328 (note) 353 (note)
- MÉMOIRES de l'Académie de Bologne, cités, IV, 270 (note)
- MÉMOIRES de l'Académie des Sciences de Paris, cités, IV, 29 (note) 53 (note) 250 (note) 266 (note) V, 176 (note) *ib.* 184, *ib.* 30 (note) 312 (note) 313 (note) 314 (note) 315 (note) 318 (note) 358 (note)
- MÉMOIRES de Trévoux, cités, V, 207
- MERCURE, défini par Paracelse, IV, 31
- MERCURIALE d'une nouvelle espèce, IV, 266 (note)
- MERY, Naturaliste, cité, IV, 245 (note) V, 308 (note)

- MILESIENNES, loi pour prévenir leurs suicides, VI, 357
- MILON, fait Général d'armée, VI, 262
- MITRE des Grecs, V, 49 (note)
- MODE, VI, 37, gouverne le monde, *ib.* fille de la vanité, *ib.* 40, inséparable du mauvais goût, *ib.* la seule bonne est celle qui tend à voiler des défauts de conformation, *ib.* 42; des diamants, *ib.* 45; sonnettes des Nègresses, *ib.* 46, porter l'épée en tems de paix, *ib.* 47 : influence de la mode sur les mœurs & la littérature, *ib.* 49; manie d'entretenir des filles, *ib.* duels, *ib.* 50, suicide, *ib.*
- MOINE pendu; rocher de Malthe, IV, 154
- MOLECULES organiques de M. de Buffon, IV, 132; idée du traité de la génération, *ib.* exposition de l'hypothèse, 133, comment il explique les phénomènes, 134, ce qu'il faut penser de cette explication, 137. Système renouvelé des

DES MATIERES. 435

- des Grecs, 138, réfutation, *ib.*
détruit de fond en comble par
Haller, 139; contradictions qu'il
renferme, 140, ses côtés foibles,
143, adopté en partie par Char-
les Bonnet, 144
- MOLIERE, de sa Farce de George
Dandin, IV, disc. prélim. cxxx
(note)
- MOLINET, cité, sur un Hérmaphro-
dite, V, 99 (note)
- MOLYBDÈNE, sorte de stéarite, VI,
30 (note)
- MONDE, d'une goutte d'eau, ses
révolutions, IV, 243
- MONSTRES, si la nature en fait, V,
292, qu'est-ce qu'un monstre, *ib.*
prétendus monstres des anciens,
ib. 294, &c, 299 (note), Naires
de Calicut, *ib.* 300; Sexdigitai-
res, *ib.* 301, Hottentotes, *ib.*
303, hommes à queue, *ib.* 304.
Cyclopes, *ib.* 307, autres indivi-
dus singulièrement organisés *ib.*
311, des fœtus monstrueux, *ib.*
313, principes, 316, dispute en-
Tome VI. T

- tre Lemery & Winslow, *ib.* 318;
 paradoxe de Bartholin *ib.* 321:
 y a-t-il des monstres parmi les
 plantes, *ib.* 324; mulets qui en-
 gendrent, *ib.* 315, prétendus
 monstres, *ib.* 328
- MONTAGNE**, cité, V, 80 (note);
 sa belle idée sur les monstres, *ib.*
 83 (note); son opinion sur le mê-
 lange des especes, *ib.* 381 (note),
 sur des parures factices, VI, 6
 (note), sur la mode *ib.* 48 (note),
 son erreur sur Pline, *ib.* 323, cité,
ib. (note)
- MONTESQUIEU**, aveu de ce Philo-
 sophe, IV, disc. prélim. cxxxix,
 ce qu'il dit des Eunuques, VI,
 145 (note)
- MORALE** de l'homme physique, dis-
 cours sur ce sujet, IV, disc. prélim.
 définition de la morale, *ib.* 11,
 son éloge, *ib.* v, elle est com-
 mune à tous les hommes *ib.* xj,
 deux dogmes qui lui servent de
 base, *ib.* art d'éclairer l'homme
 sur ses besoins, *ib.* xxxiiij, art

de faire sur soi des expériences, *ib.* xlvij, enfant n'est point soumis à la morale, *ib.* lj, autres individus qui s'y dérobent, *ib.* liv, hypothèse sur ce sujet, *ib.* lv, autre, *ib.* lviiij; morale de l'homme physique dépend beaucoup du climat qu'il habite, *ib.* lxi; morale des Orientaux, *ib.* lxxiiij, morale atroce des peuples du Pôle, ou de la Zone Torride, *ib.* lxxviiij; mauvaise législation des Orientaux, &c. *ib.* xc, tact moral, *ib.* xci, éloge de la Chine, *ib.* xcix, les Législateurs devroient attacher un opprobre aux vices du cœur, *ib.* cxxvj, hommes insensibles se refusent à la morale, *ib.* cxxxv, apathie son fléau, *ib.* cxxxvij, morale pour l'homme phlegmatique, *ib.* cxvij, pour le mélancolique, *ib.* cxlv, pour le sanguin, *ib.* cl, pour le bilieux, *ib.* clij, corollaires, *ib.* clv, code de morale pour les Hermaphrodites,

V, 112
T ij

MONTÉZUMA, entretient des Albinos
par magnificence, V, 180

MOULE hermaphrodite, IV, 245,
(note)

MOUVEMENT générateur d'un ano-
nyme, IV, 164; style de la dé-
dicace du livre, *ib.* (note), expo-
sition du système, 165, il donne
la clef de la Nature, 166, ce
qui manque pour en faire un bon
ouvrage, 167

MOYSE, coupe le nœud gordien sur
les corps élémentaires, IV, 8

MURET, cité, VI 266 (note)

MUSCHENBROEK, son calcul sur la
divisibilité de la matière, IV,
11 (note); ses expériences oppo-
sées à celles de Nédham, 119,
cité, *ib.* (note)

N

NABUNOCHO, son histoire, VI,
243 (note)

NAINS, ce qu'en dit Aristote, V,
219; Plin en place en Scythie,
ib. 220, idée de Philostrate, *ib.*

DES MATIERES. 437

221, de Crésias *ib.* folie des commentateurs d'Homère, *ib.* 222. paradoxe d'Athénée, *ib.* de Paracelse, *ib.* de Pigafelta, *ib.* (note) de Mésange, *ib.* 224 (note) : principes, *ib.* existence des nains en Laponie, &c. *ib.* 225. tous ces nains, êtres dégénérés, *ib.* ceux de la baye d'Hudson, *ib.* 226. ceux de Madagascar, *ib.* 228. les défauts des nains font leur sûreté, *ib.* 229

NARCOTIQUES, danger de leur usage, VI, 133 (note)

NARSÈS ; son histoire, VI, 147 : son entretien avec le pape Jean III, *ib.* 148. Insulte que lui fait l'impératrice Sophie, *ib.* 160. Dialogue avec son pere, *ib.* 163. Il fait venir Alboin en Italie, *ib.* 171 ; son entretien avec Bélisaire, *ib.* 172. Sa mort, *ib.* 183

NATURE régît l'univers avec une loi, IV, 62. ne nous éclaire point sur le systême de la génération, 110 : est un seul acte, suivant M. Ro-

binet , 151. Ce que c'est que la Nature , 221. Un de ses principes éternels , 233. Simplicité de ses plans , & magnificence de leur exécution , 244 : rien de plus superbe que les décorations de son théâtre , 263 , (note). Des dégradations qui sont son ouvrage , V, 138. Elle ne fait point des êtres malades , VI, 190. Ce n'est point sa faute si tant d'enfants périssent dans le passage du sein de la mere à la lumière , *ib.* 193 ; si la moitié des individus de l'espèce humaine meurt avant huit ans , *ib.* 194 ; si l'enfant prend le germe de mille maladies , *ib.* 195 : idée de la santé , *ib.* 200 , de la médecine de la Nature , *ib.* 203 ; elle n'a besoin que de son énergie pour nous guérir , *ib.* 214 ; elle indique aux malades leurs remèdes , *ib.* 217. Des plantes spécifiques , *ib.* 218 , de la transpiration , *ib.* 221 , des bains froids , *ib.* des bains d'air , *ib.* 222 , des remèdes de tempé-

- rament, *ib.* 224
 NAIRES de Calicut, V, 300
 NAVET, taillé en femme, IV, 158
 NEEHAM, sa force végétative, IV,
 114 ; ses découvertes, *ib.* ses an-
 guilles, 115, ses zoophytes, 116,
 son système, 117, cité *ib.* (note)
 Réfutation, 118. Observation sur
 ses expériences, 119. Opposition
 de Muschenbrock, *ib.* Ses an-
 guilles expliquées par Maupertuis,
 125. Ses animalcules des infusions
 expliqués par M. de Buffon, 136.
 Gradation qu'il fait observer aux
 êtres qui s'animalisent, 241 (note)
 NÈGRES, V, 141. Edits des Souve-
 rains pour les rendre à l'espèce
 humaine, *ib.* 142. Paradoxe de
 Gumilla sur leur origine, *ib.* Er-
 reur de Maupertuis sur le même
 sujet, *ib.* 143. Idée de Le Cat,
ib. 145. Raison naturelle, *ib.* 147.
 Structure intérieure des Nègres,
ib. 154. Intempérie du climat qu'ils
 habitent, *ib.* 156. Apologie préten-
 due des Nègres, par un habitant

- du Sénégal, *ib.* 157. Abominable
tyrannie qu'on exerce sur eux dans
les deux Mondes, *ib.* 156
- NÈGRES de Manille ont des queues,
IV, 159
- NÈGRESSES, portent sur leur col des
fonnettes, VI, 46
- NÉNUPHAR, narcotique dangereux,
VI, 133
- NÉRÉÏDE de Jonston, V, 257
- NÉS QUARRÉS, beauté favorite des
Anciens, V, 50 (note)
- NEWTON rectifie la doctrine des ato-
mes, IV, 38 ; devine la gravita-
tion, 168. Ses principes, cité, V,
338 (note)
- NICOBAR, ses Insulaires s'arrachent
les sourcils, VI, 8
- NINON DE L'ENCLOS, dialogue entre
elle & Milord Chesterfield, VI,
13
- NOLLET (l'Abbé) réfute mal la théo-
rie de Franklin, IV, 50 (note)
- NOORT, (Olivier de) cité, V, 198
(note)
- NOURRITURE, origine de nos ma-

DES MATIÈRES. 441

ladies, VI, 227. Principes diététiques, *ib.* 228. Des jeûnes, *ib.* 229. Fait extraordinaire, *ib.* 230. Usage de la viande rend féroce, *ib.* 232. Anciens Législateurs ont recommandé aux hommes d'être frugivores, *ib.* 234. Mauvais régime des Ichtyophages, *ib.* 236. Kamshadales vivent de poissons putréfiés, *ib.* 238 ; des Romains dans le tems qu'ils étoient frugivores, *ib.* 239 ; des Éthyopiens qui vivent de sauterelles, *ib.* des peuples Ophiophages, *ib.* 240
 NOUVELLE GUINÉE, ses Nègres passent de longues chevilles dans leurs oreilles, VI, 54
 NOUVELLE HOLLANDE, ses habitans s'attachent deux dents, VI, 57 (note)
 NUNNÈS, sa férocité, V, 249

O

OCTAÈDRE de l'alun forme des pyramides, IV, 241 (note)
 T v

- ODIN**, trop Scythe pour éclairer les Scythes, IV, disc. prélim. xc
- ŒIL DE LUNE**, nom de l'Albinos au Nouveau Monde, V, 172
- ŒIL NOIR**, beauté favorite des Anciens, V, 50
- ŒTHIOPS D'AGATARCHIDE**, V, 253
- OG**, dent de ce prétendu géant, V, 208
- OLITE**, sorte de fossile, IV, 152 (note)
- OMAGUAS**, dégradent leurs oreilles, VI, 54 & 60
- OPHIOPHAGES**, apologie de leur régime, VI, 240
- OPIUM**, sorte d'aphrodisiaque, VI, 131 (note)
- ORANG-OUTANG**, nuance entre l'homme & le triton, IV, 159. Il est particulier à la zone torride, *ib.* 268. Ce qu'en pense M. de Buffon, *ib.* (note), J. J. Rousseau *ib.* 271 & (note), le Chevalier Von-Linné, *ib.* 272 & 274 (note) : son adresse, *ib.* 276, de celui de Gemelli, *ib.*, de celui de Bontius,

ib. 277. Libertinage des Orang-Outangs, *ib.* 278 ; leur courage, *ib.* 279. Idée de M. Paw sur leur origine, *ib.* 280 ; les anciens en font des Dieux, *ib.* 283. Idée des Africains, *ib.* 284 ; autres conjectures des Européens, *ibid.* Sauvages trouvés dans les bois, *ibid.* 285. Mélange de l'Orang-Outang avec d'autres animaux, *ib.* 378

ORGANES ; il dépend de nous de les perfectionner, IV, disc. prélim. xxvj. Idée de la force qu'ils peuvent acquérir, VI, 259. Gymnastique, origine de la vigueur des Grecs & des Romains, *ib.* 261. Bains froids, *ib.* 264 ; exemples de vigueur, *ib.* 265. Perfection de la mémoire, *ib.* 266, des organes générateurs, *ib.* 267

ORONDAL, héros de Zoroastre ; son hymne, IV, 181 ; son portrait, 182 ; son embarras pour répondre à la confidence de sa fille, 195 ; grand secret qu'il lui révèle, 199 ; son histoire, 204 ; il accueille

- Zoroastre après son naufrage, 217 ;
 sa priere à Dieu , 218 ; son entre-
 tien avec Zoroastre , 219 ; conver-
 sation embarrassante avec Zima ,
 227 ; il sauve l'honneur de sa fille
 des entreprises de Zoroastre , 232 ;
 son Livre de trois pages , fruit de
 cent ans d'expériences . 235 ; Pré-
 pare ses expériences d'électricité ,
 255 ; leur effet , 276 ; il unit Zima
 à Zoroastre , 281
- O**RONDAL , histoire Philosophique,
 IV , 169 ; Préface de l'éditeur ,
 171 ; hymne antérieure à Zoroas-
 tre , 175 ; du lieu de la scène &
 des Acteurs , 181 ; comme le sein
 & les desirs de Zima se dévelop-
 pent , 191 ; confiance d'une fille
 à son pere , qui n'est pas dans nos
 mœurs , 194. Zima découvre
 qu'elle a un second pere , 198 :
 histoire d'Orondal , 204 ; la po-
 pulation de l'isle s'accroit d'un
 homme , 216 ; petit entretien
 d'Orondal & d'un inconnu qui a
 trois peres , 219 : Zima devine

- qu'elle pourroit devenir mere ,
 226 ; effets de la sympathie , 230 :
 d'un Livre de trois pages , qui a
 coûté cent ans de travaux & d'ex-
 périence , 235. Zima agitée par
 la Nature , s'inquiète & a du plai-
 sir , 253 : de l'art de faire des
 hommes , 260 L'électricité amène
 le dénouement , 273
 OROSE , cité , VI , 289 (note)
 ORPHÉE , son principe de morale ,
 IV , disc. prélim. xxij. Ordonne aux
 peuples d'être frugivores , VI , 234
 OVAIRES d'Harvey , IV , 79 , rec-
 tifiés par Malpighi , 84

P

- P**APOUS , blanchissent leurs che-
 veux avec de la poudre , VI , 10
 PAPHUS Egyptien , IV , 235 (note)
 PARACELSE , sa définition des corps
 élémentaires , IV , 31 ; son lan-
 gage hiéroglyphique , 32 ; sa ré-
 ponse à un Chymiste , *ibid.* De ce
 qui l'a conduit à sa théorie , 33 :

- son erreur sur l'acide vitriolique ,
40 ; son paradoxe absurde sur l'art
de faire des hommes , 269 (note) ;
sur les pygmées , V , 223. Son élixir
qui fait vivre mille ans , VI , 271
- PARASANGE , maniere de la calcu-
ler , IV , 185 (note)
- PARENIN (le Jésuite) , cité , V , 296
(note)
- PARTHES , leur plus bel homme est
leur roi , V , 43
- PARURES FACTICES substituées à la
beauté , VI , 4 ; peindre les lè-
vres , *ib.* 5 , rougir les dents , *ib.*
6 , teindre le poil des paupieres ,
ib. 7 , bigarrer le visage de diverses
couleurs , *ib.* 8 , s'arracher les sour-
cils , *ib.* multiplier le poil du corps ,
ib. 9 ; défigurer la chevelure en la
teignant , en la coupant , &c. *ib.*
se peindre tout le corps , *ib.* 10 ,
y former des fleurs , *ib.* 11 , bro-
der sur la peau des figures d'ani-
maux , *ib.* 12 ; du rouge , *ib.* 13 ;
de la mode , *ib.* 37
- PASCHAL , étendue de son cerveau &c

de son génie , IV , disc. prélim.
xxxij (note)

PATAGONS , leur existence , V. 194 ,
leurs violences , *ib.* 196. Vus par
Magellan , *ibid* , par Drake , *ib.*
197 , par Cavendish , *ib.* : ne doi-
vent former qu'une nation peu
étendue , *ib.* 199 ; ils ont été ob-
servés par Harrington , Frezier ,
Shelwoort & Byron , *ib.* 200 ;
leur existence niée par M. Paw ,
ib. 202

PAUL , ses Mémoires de l'Académie
de Prusse , cités , V , 101 (note)

PAUSANIAS , cité , VI , 41 (note)
ib. 261 (note)

PAW , (M.) sa défense des Recherches
Philosophiques , citée , IV , 248 (note)
cité , V , 75 (note) , cité sur les
Nègres , V , 150 (note). Son idée
sur l'origine de l'Albinos , *ib.* 175 ;
il nie l'existence des géants Para-
gons , *ib.* 202 , cité , *ib.* 203 (note).
Comment il explique la décou-
verte des ossemens gigantesques ,
ib. 213 ; son paradoxe sur l'en-

- fance des Américains , *ib.* 231 ;
 réfutation , *ib.* 232 , cité , *ib.* 234
 (note) & 237 (note) , son auto-
 rité , *ib.* 239 , cité *ib.* (note). Idée
 de ses Recherches Philosophiques
 sur les Américains , *ib.* 240 , cité ,
ib. 242 (note) & 244 (note). Son
 idée sur l'origine des Orang Ou-
 rangs , *ib.* 280 , cité , VI, 61 (note).
 Veut expliquer une coutume bi-
 farre des Indiens , *ib.* 72 , cité ,
ib. 73 (note). Critique l'Encyclo-
 pédie par rapport à la circonci-
 sion , *ib.* 83 (note) : son système ,
ib. 87 , cité , *ib.* 88 , *ib.* 98 (note)
- PECE-MUGER , V , 255
- PEKLIN , cité , V , 259 (note)
- PENTATEUQUE , des Rabbins y trou-
 vent le germe des rêveries de Py-
 thagore , IV , 66
- PERCEPTIONS ÉLÉMENTAIRES , IV ,
 123 : définition , *ib.* exposition du
 système , 124 ; il n'explique pas
 tout , 126 ; conséquences qu'on
 peut en tirer , *ib.* plaisanterie qu'il
 peut faire naître , 127

- PERNETTI (Dom)**, son voyage aux
 isles Malouines, cité, V, 20 (note):
 sa dissertation sur l'Amérique, ci-
 tée, VI, 267 (note)
- PÉRUVIENS**, tribu qui s'arrachent
 deux dents, VI, 58 (note)
- PETERBOROUGH**, suicide de cet An-
 glomane, VI, 295
- PEZÉ (M. de)**, ses tableaux, cités,
 VI, 299
- PHILONIDE**, vigueur de ce coureur
 d'Alexandre, VI, 262
- PHILOSOPHIE DE LA NATURE**, sa
 défense, IV, disc. prélim, clix,
 on y confond les calomniateurs des
 Philosophes au sujet du suicide,
 VI, 353
- PHILOSOPHISTES**, prétendent que
 personne avant Colomb n'a pu dé-
 couvrir le Nouveau Monde, IV,
 211 (note): ouvrent les portes de
 la Nature avec la clef des qualités
 occultes, 247; se trompent en
 disant que les Anciens ne con-
 noissoient pas l'électricité, 275
 (note)

- PHILOSTRATE, son squelette de trente coudées, V, 205, *ib.* 50 (note)
- PHLEGME, ce qu'entend par ce mot Paracelse, IV, 31
- PIERRE-LE-GRAND, veut couper la barbe des Russes, VI, 15
- PIERRE MAMILLAIRE, IV, 153 & (note)
- PIGAFETTA, son paradoxe sur les Pygmées, V, 223 (note)
- PIZARRE, ses crimes, V, 248
- PLAISIRS SOLITAIRES, origine de notre dégradation, VI, 247 & 251, d'où ils dérivent, *ib.* 248; instinct sacré de la pudeur dépose contre leur usage, *ib.* 250, suites affreuses de ce libertinage, *ib.* 251, suites de l'onanisme des femmes, *ib.* 252, sortie contre d'infames jouissances, *ib.* 253, erreur de la Mettrie, *ib.* paradoxe d'Helvetius, *ib.* 254, réfutation, *ib.* 255
- PLANTES nouvelles, IV, 265, nées sans germe, *ib.* (note): y a-t-il des plantes monstrueuses? V, 325,

DES MATIERES. 457

- mêlanges des plantes, *ib.* 346
 PLASMANASAR, cité, VI, 111
 (note)
 PLATANE de Pline, V, 188
 PLATERUS, cité, V, 193 (note)
 son ayeul devient pere à cent ans,
 VI, 267
 PLATON, ses simulacres, IV, 72,
 devine les animalcules spermati-
 ques, 95; son isle Atlantique,
 211 (note); ses idées métaphysi-
 ques sur le beau, V, 20, son
 idée sur les Androgynes, *ib.* 107,
 cité, VI 234 (note)
 PLICA, comment les Polonois remé-
 dient au desordre qu'elle cause
 dans leur chevelure, VI, 10
 PLINE, le Naturaliste, cité, IV,
 14 (note); ses hommes sans tête,
 119, un de ses textes germe d'un
 systême de M. Robinet, 150
 (note); son leucophtalme, 152
 (note); ce qu'il dit de l'isle de
 Hyera, 189 (note), cité, V, 38,
 114 (note) 188 (note) 189 (note),
 son squelette de quarante-six cou-

- dées, *ib.* 205, les nains de Scythie, *ib.* 220, son triton, *ib.* 254 (note), les monstres, *ib.* 294, cité, *ib.* (note), 295 (note), 297 (note), 298 (note), 303 (note) 305 (note), 308 (note), 360 (note), 362 (note), 383 (note) VI, 69 (note), cité, deux fois, VI, 262, (note), *ib.* 291 (note) il n'a point justifié le suicide, *ib.* 328, cité, *ib.* 309
- PLOTIN, son système adopté par M. de Buffon, IV, 138
- PLUTARQUE, cité, IV, disc. prélim. ix (note), V, 382 (note), VI, 250 (note), 289 (note) 257 (note)
- POISSONS, point d'accouplement dans leur production, V, 62
- POLYDAMAS, gloire de cet Athlète, VI, 261
- POLYPPES, comment s'opere en eux l'évolution, IV, 100 (note)
- POMMADE d'Uvé, sa composition, VI, 25 (note)
- POPE, apôtre des germes préexistants,

DES MATIÈRES. 453

- IV, 88, son erreur sur la beauté,
V, 22
- POPPÉE, sorte de fard qu'elle invente,
VI, 31
- PORPHYRE, enthousiaste de Pythagore,
IV, 64
- PORTE, synonyme à chapitre, IV,
176
- POTT, croit que le verre est la terre primitive, IV, 51, analysé par l'Auteur de la *Théorie de l'Univers*,
59
- PRÉPARATIONS métalliques entrent dans la composition du rouge,
VI, 27 & note
- PREVOST (l'Abbé), son histoire des Voyages, cité, VI, 8 (note)
- PRIAPOLITE, sorte de fossile, IV,
153
- PRIDEAUX, sa vie de Mahomet, citée,
VI, 94
- PRISMES hexagones du crystal de roche, formés de triangles équilatéraux,
IV, 241 (note)
- PROCOPE, cité, VI, 116 (note) 128 (note)
292 (note)

- PROCLUS**, prodiges de vigueur dans ce Prince, VI, 268 & note
PRODIGES de l'industrie humaine, IV, 12 & 13 (note)
PSYLLES, comment ils guérissent les blessures, VI, 241
PUCERON, son étonnante population, IV, 200 & note, infecte sans sexe, 245, sa génération, V, 64
PUDEUR, hymne qu'on lui adresse V, 397
PUER INFASCIIS, caillou oriental, IV, 154 & note
PUFFENDORFF, un de ses paradoxes, IV, disc. prélim. VI, (note)
PUYSEaux (aveugle né de) ne croit point à la pudeur, IV, disc. prélim. lvj (note), sa fermeté, *ib.* lvij (note)
PYGMÉES d'Aristote, V, 219, de Pline, *ib.* 220, de Philostrate & de Ctésias, *ib.* 221, d'Athénée, *ib.* 222, de Paracelse, *ib.* 223, de Pigafetta, *ib.* (note), du Moine Mesange, *ib.* 224, (note) principes, *ib.* 224

DES MATIERES. 455

PYRARD, cité, V, 300 (note), VI,
9 (note)

PYTHAGORE, prend la science des
nombres pour l'élément principe,
IV, 21, sa doctrine éclaircie par
Alcmæon, *ib.* réfutation, *ib.* 22,
son char subtil, 63, ses enthousiastes,
64; il est le premier apôtre des germes
préexistants, 65, ses paradoxes sur la
génération, *ib.* ils sont rectifiés par
Hypocrate, 67, ordonne aux hommes
d'être frugivores, VI, 234

Q

QUIMOSSES, peuple nain de Madagascar,
V, 228, leur portrait, *ib.*

R

RÉAUMUR, ses expériences sur les
pucerons, IV, 200 (note), cité,
V, 301 (note) & 319 (note) son
histoire des amours d'une poule
& d'un lapin, *ib.* 355

- RELAND, cité, VI, 229 (note)
- RICCIOLI, son idée sur la population du nouveau monde, V, 235
- RICCIN, plante chez nous, & arbre dans la Crète, V, 187
- RIMBER, cité, V, 264 (note)
- ROBECK, suicide fameux de ce Suédois, VI, 296, son livre, cité, *ib.* 338
- ROBINET, (M), son apprentissage de la nature. IV, 150, n'a pas lu la Conchyliologie de d'Argenville, 152 (note), ses considérations citées & analysées, 156 (note), ses Romans philosophiques, 245 (note), une de ses traductions, citée, V, 11 (note), autorités qu'il rapporte en faveur de l'homme marin, *ib.* 252, cité, *ib.* 313 (note) & 315 (note) 325 (note)
- ROME, son intolérance pour les Hermaphrodites, V, 104 & note, sa loi sur le suicide. VI, 355
- ROUGE, VI 13, gâte un visage de quinze ans, *ibid.* 17, inventé par

DES MATIÈRES. 457

par des Courtisannes , *ib.* 18 ,
ne peut imiter les nuances
de la belle nature , *ib.* 21 , sa
composition , *ib.* 26 ; préparations
métalliques qu'on y fait entrer ,
ib. 27 ; époque de son introduc-
tion en France , *ib.* 31

ROUSSEAU (J. J.) , cité , IV , disc.
prélim. lxxx (note). Réponse à une
de ses assertions par un nègre du
Sénégal , *ib.* Ce qu'il pense de
l'Orang-Outang , V , 271 & note ;
cité , *ib.* 285 (note). Eloge de ce
Philosophe , *ibid.* son idée sur le
charlatanisme de la Médecine , VI ,
211 (note)

RUBIS n'est point apyre , IV , 54

RUISCH , ce qu'il dit du pece - mu-
ger , V , 255 (note)

S

SAFFRAN , sorte d'aphrodisiaque ,
VI , 131 (note)

SAINT - CYRAN (Abbé de) , son
apologie du suicide , VI , 327
Tome VI. V

- SAINTE-LAMBERT**, cité avec éloge,
 IV, disc. prélim. cxxxix (note)
SALOMON fixe la vieillesse à quatre-
 vingt ans, IV, 183
SALONIQUE, cadavre du géant qu'on
 y trouve, V, 209
SANCHONIATON, ses fragments peu
 authentiques, IV, 63
SANTÉ, principes sur lesquels elle
 est établie, VI, 100
SARMIENTO, cité, V, 198 (note)
SATURIOVA, ce cacique vit cent
 cinquante ans, VI, 276
SATYRION, sorte d'aphrodisiaque,
 VI, 131 (note)
SAUMAISE, cité, VI, 75 (note)
SAUNDERSON, il se donne de nou-
 veaux yeux, VI, 265
SAUVAGES, prodiges de leur vigueur,
 V, 6 ; exemple, *ib.* 7. Hommes
 sauvages trouvés dans les bois,
ib. 285 ; celui de Hesse, *ib.* celui
 d'Irlande, *ib.* 286, celui de Li-
 thuanie, *ib.* autres, *ib.* 287, con-
 jectures, *ib.* 288

DES MATIERES. 459

- SAUVAGES (le Docteur), idée de
sa Nosologie, VI, 193
- SAXE (le Maréchal de Saxe), le
Milon de son siècle, V, 8
- SCARABÉE, singularité de sa produc-
tion, V, 63
- SCARBOROUGH, suicide de cet An-
glomane, VI, 295
- SCHENCK, cité sur les hermaphrodi-
tes, V, 98 (note)
- SCHRADER, ses observations citées,
IV, 85 (note)
- SCHURMANN, son distique contre
Aristote, IV, 315 (note)
- SEBAL DE WERT, cité, V, 198 (note)
- SÉFOUESME des Grecques, VI, 75
- SEL, doctrine de Paracelse sur cet
élément, IV, 31
- SÉNÉGAL, ses Négresses brodent sur
leur peau des hiéroglyphes, VI, 12
- SÉNÉGALLOIS, apologie des Nègres
qu'on lui prête, V, 157
- SÉNEQUE, ce qu'il dit de l'isle de
Santorin, IV, 189 (note); sa
Thule, 211 (note); son apologie
du suicide, VI, 326, cité, *ib.*

- (note). Réponse à ses sophismes ,
ib. 327
- SENS INTERNES , nous pouvons les
 perfectionner, IV, disc. prélim. xxviii
- SENSORIUM , son utilité dans le mé-
 chanisme des idées, disc. prélim.
 xxix, dégradé par des Sauvages du
 Nouveau Monde, *ib.* xxx
- SEPULVEDA , atrocité de ses déci-
 sions, V, 250
- SERPENT , reptile froid & peu sujet
 à transpirer, IV, 242 (note)
- SERVAN (M), éloge de ce Magistrat,
 IV, disc. prélim. cxxxiiij (note)
- SESOSTRIS , son suicide, VI, 281
- SEXDIGITAIRES , V, 301 & note
- SEXE , paradoxe d'un Ancien qui
 n'admettoit dans les animaux
 qu'un sexe, V, 58
- SEXTUS EMPYRICUS , cité, VI, 246
 (note), *ib.* 249 (note). Réponse à
 ce Philosophe, *ib.*
- SHAFTESBURY (Milord) , prouve
 que la vérité est inaccessible au ri-
 dicule, IV, 163
- SHAW , ses voyages cités , VI, 7,
ib. 240 (note)

DES MATIERES. 461

- SHELWOORT , voit des Patagons , V,
200 (note)
- SHERARD , connoît feize mille plan-
tes , IV , 267 (note)
- SIAMOIS , justifient un usage bizarre,
VI , 6
- SIMULACRES de Platon , type de la
génération , IV , 72
- SINGES , adroits de la main , V , 9
- SIONITA , cité , VI , 30 (note)
- SLARE , cité , IV , 33 (note)
- SOMBREO , parure ridicule de ses In-
sulaires , VI , 8
- SOMMONACODOM , point fait pour
éclairer les Siamois , IV , disc.
prélim. xc
- SOPHIE , insulte que cette Impéra-
trice fait à Narsès , VI , 160
- SOPHOCLE , son Œdipe à Colonne,
cité , VI , 42 (note)
- SORILLO , sa vigueur , V , 265
- SOTO , sa férocité , VI , 249
- SPARTIEN , cité VI , 266 (note)
- SPINOSA , son système justifié par
Maupertuis , IV , 127

- SPINOZISTES, nom donné à de sages
Philosophes, IV, 113
- SPENGLER, cité, V, 351 (note)
- STALACTITES, ont-elles du plaisir,
IV, 263
- STAIR, commente Becher, IV, 33;
ses doutes sur l'existence de la
terre mercurielle, 34, cité, 35
(note); prouve que le verre est un
élément du second ordre, 51;
analysé par l'Auteur du manuscrit
de la *Théorie de l'Univers*, 59
- STENON, voit des œufs dans les ovaï-
res, IV, 85
- STOBÉE, cité, IV, 21 (note)
- STRABON, son squelette de soixante
coudées, V, 205, cité, *ib.* 282
(note)
- STRUYS, cité sur les hommes à
guene, V, 305 (note); sur de
fausses parures, VI, 5 (note), 71
(note)
- SUICIDE; examen de cette belle
question de la morale, VI, 279;
histoire des fameux suicides, *ib.*
281, de Sesostris, *ib.* des gou-

vernements qui tolèrent cette frénésie , *ib.* 282 ; de Codrus & de Curtius , *ib.* du saut de Leucade , *ib.* 283. Jugement sur le suicide de Lucrece , *ib.* 284 ; de l'époque où les Romains consacrerent le suicide , *ib.* 285 ; exemples singuliers sous les Césars , *ib.* 287 ; imités par des hommes efféminés & par des femmes , *ib.* 288. Délire du patriotisme chez les Ambrons , *ibid.* chez les Xanthiens , *ib.* 289 , dans Abyde , *ib.* 290 ; du suicide parmi les Hyperboréens , *ib.* 291 , 291 ; chez les anciens Ethiopiens , *ibid.* chez les veuves des Hérules & des Indiens de la côte de Malabar , *ib.* 292. Point d'honneur au Japon , *ibid.* Frénésie des Nègres & des Américains , *ib.* 293 , de l'Anglomane , *ib.* 294 , d'un parent du Comte de Peterborough , *ib.* 295 , de Milord Scarborough , *ibid.* de Creech , *ib.* 296 , de Robeck , *ib.* Autres suicides , *ib.* 297 ; de Fal-

doni & de son amante , *ib.* Considérations sur ces faits , *ib.* 300. Principes , *ib.* 305 ; corollaires , *ib.* 310 ; de Léonidas , *ib.* 311 , de Coclès , *ib.* 312 , de Codrus & des trois Décius , *ibid.* de Curtius , *ib.* 313 ; de la veuve du Malabar , *ib.* 315 ; des deux amants de Lyon , *ib.* 316. Remarques sur d'autres suicides , *ib.* 317 ; des Nègres captifs & des Indigènes du Nouveau-Monde , *ib.* 319. D'un paradoxe des Lettres Persannes , *ib.* 320 ; on ne se tue point par foiblesse , *ib.* 321 : quels sont les motifs de la plupart des Anglomanes , *ib.* 322 ; des apologues du suicide , *ib.* 324 , de Zénon , *ibid.* de Sénèque , *ib.* 326 ; Réponse à ses sophismes , *ibid.* Erreur de Montagne sur Pline , *ib.* 328 , de Juste Lipse , *ib.* 329. Réponse à ses sophismes , *ib.* 330 , du Docteur Donne , *ib.* 336 , de l'Abbé de Saint-Cyran , *ib.* 337 , Preuve absurde du système de la

DES MATIERES. 465

- Nature , *ibid.* Livre de Robeck
& réfutation de ses principes , *ib.*
338 ; Testament des deux Dra-
gons , & réponse , *ib.* 341 ; Ré-
flexions sur ce Testament , *ib.* 353.
De quelques institutions sur le
suicide , *ib.* 355 ; loi Romaine ,
ibid. Usage de Marseille , *ib.* 356 ;
loi d'Athènes , *ib.* (note) ; loi
Grecque , *ibid.* 357. Mémoire
adressé aux Législateurs par la veuve
d'un citoyen puni pour le crime
de suicide , *ib.* 359
- SULMICH , son idée sur la population
du Nouveau-Monde , V , 235
- SUMARICA , fanatisme de cet Evê-
que , V , 247
- SWAMERDAM , voit des œufs dans
les ovaires , IV , 86 , cité , 246
(note) , V , 63 (note)
- SYDENHAM , son scepticisme sur l'art
de guérir , VI , 204 ; sa définition
de la maladie , *ib.* 215 (note)
- SYRICTES , prétendus Indiens sans
nés , & avec des queues de ser-
pents , V , 297
- V v

SYSTÈME DE LA NATURE, idée de son Auteur, IV. disc. prélim. xj. Hommage qu'il rend au dogme de l'immortalité de l'ame, *ib.* xix (note); reproche à son Auteur, *ib.* xxxviii. Examen critique de l'ouvrage, *ib.* xl. (note); son apologie du suicide, VI, 337, cité, *ib.* 338

T

TABAC, arbrisseau en Afrique, IV, 267 (note)

TACHARD, voyages de ce Jésuite, cités, VI, 6

TACITE, cité deux fois, VI, 287 (note)

TACT sourd & obfus de M. Diderot, IV, 129. Exposition du système, *ib.* Réfutation, 130

TASSY (Langier de), cité, VI, 94 (note)

TAVERNIER, cité, VI, 30 (note), 71 (note); son calcul sur les Eunuques, *ib.* 141, cité, *ib.* 292 (note)

- TÉLÉMAQUE, son éloge, IV, disc. prélim. cxxxij (note)
- TELLIAMED, (ou M. de Maillet) copié par M. Robinet, IV, 159 (note); il rassemble des faits sur l'homme-marin, V, 252; ses hommes à queue, *ib.* 305; cité, *ib.* 306 (note)
- TENTIRITES, un de leurs fanatiques en mange un autre, VI, 242
- TERCERE, isle nouvelle qui naît auprès d'elle, IV, 189 (note)
- TERRASSON, cité & refuté, IV, disc. prélim. xciv (note)
- TÊTE HUMAINE, des diverses manières de la dégrader, VI, 52; longues oreilles de quelques Indiens, *ib.* 53; percées par des bouquets, des chevilles ou des diamants, *ib.* 54; paupières allongées, *ibid.*; nés écrasés, *ib.* 55; cloison percée, *ib.* 56, chevilles qui la traversent, *ibid.*; dents arrachées, *ib.* 57; incisions dans les joues, *ib.* 59. Changer la forme originelle de la tête, *ib.* 60

- TEUTOBOCHUS , a-t-il été un géant ,
V , 207
- THALÈS , son erreur sur l'élément
principe , IV , 18
- THÉODORE DE SAMOS , chef-d'œuvre
de patience de ce Sculpteur , IV ,
14 (note)
- THÉORIE DE L'UNIVERS (Manuscrit
de la) , analysé , IV , 55 ; juge-
ment sur son Auteur , *ib.* (note).
L'honnêteté de son ame demande
de l'indulgence , 60
- THOU (M. de) , homme à cornes de
bélier qu'il a vu , V , 312
- TILLADET (Abbé de) , son mémoi-
re sur les Géants , V , 186
- TIMÉE DE LOCRES , a des idées sur
l'électricité , IV , 274 (note)
- TIRÉSIAS , histoire philosophique de
cet hermaphrodite , V , 117 , il
est aimé d'une Lesbienne , *ib.* 120 ;
calomnié par un Prêtre de Jupiter ,
ib. 121 ; son interrogatoire devant
l'Aréopage , *ib.* 123 , sa condam-
nation , *ib.* 133

DES MATIÈRES. 469

- TITE-LIVÉ**, climat de l'Italie, de son tems, IV, disc. prélim. lxxvij; cité sur l'intolérance de Rome à l'égard des hermaphrodites, V, 108 (note); il a tort d'accuser les soldats d'Annibal d'avoir été antropophages, VI, 242; cité, *ib.* 290 (note)
- TOURNEFORT**, cité, VI, 142 (note)
- TRANSACTIONS PHILOSOPHIQUES**, citées, IV, 189 (note); phénomène singulier dont on y fait mention, V, 312 (note); citées, *ib.* 74 (note) & 211 (note), cité, VI, 2; 1 (note), 267 (note)
- TRIBONIEN**, ce qu'il entend par le mot *Glans*, IV, disc. prélim. lxx (note)
- TRIPOLI**, ses habitants rougissent leurs chevelures, VI, 9
- TRITON** de Pline, V, 254 (note)
- TURNÈBE**, cité, VI, 43 (note)

V

- VALÈRE MAXIME**, cité, VI, 356 (note)

- VALÉSIEUS**, se mutilent, VI, 123
VALLE (Pietro della), ses voyages, cités, VI, 5 (note) 72 (note)
VALLISNIERI, ses germes préexistants, IV, 87; ses expériences, *ib.* son système, 88
VANHELMONT, son erreur sur l'élément principe, IV, 18, sur l'acide vitriolique, 40, son breuvage qui donne l'immortalité, VI, 271
VANHOORN, voit des œufs dans les ovaires, IV, 86
VÉGÉTAUX, analogie entre eux & l'homme, IV, 155, preuves particulières, 156 (note)
VENETTE, son hyppantor, V, 364 (note)
VER-A-SOYE, rend fécond un cadavre, IV, 245
VÉRATI, cité, V, 370 (note)
VER rongeur de la vigne, sans sexe, IV, 245 (note)
VER solitaire, sa génération; V, 64

DES MATIERES. 471

VERRE, connu des anciens, IV,
256 (note)

VESPUCE, sa relation, citée, VI,
130 (note)

VIE HUMAINE, de son terme, VI,
270; des Charlatans qui veulent
la reculer, *ib.* 271; on y réussiroit
peut-être en prévenant l'alkalifa-
tion volatile à laquelle tendent
tous les corps, *ib.* 272, en ra-
lentissant notre végétation, *ib.*
273, du secret de la transfusion
du sang, *ib.* des Philosophes pa-
cifiques qui ont vécu un siècle,
ib. 274; exemples tirés des Sau-
vages, *ib.* 276; des hommes qui
ont atteint jusqu'à un siècle &
demi, *ib.* 277, d'un Lorrain qui
vit 200 ans, *ib.* 278

VITRIOL, vient sans germe, IV,
248

ULADISLAS, devient pere à quatre-
vingt-dix ans, VI, 267

VOLATERRAN, cité, V, 384
(note)

VOLTAIRE (M. de) , ses questions
sur l'Encyclopédie citées , VI , 295

W

- W**AFFER , sa crédulité sur l'origine des Albinos , V , 173
- W**ALLERIUS , son Hydrologie , cité , V , 339 (note)
- W**IELER , son cheval - cerf , V , 364
- W**ILFLICHT , cité , V , 197
- W**ILLIS , son système sur l'élément principe , IV , 27 ; Réponse , 30. Son opinion sur le sensorium , *ib.* disc. prélim. xxxj (note)
- W**INCKELMANN , sa définition de la beauté , V , 21 : son erreur sur la structure du corps , *ib.* 32 , cité , *ib.* 33 (note)
- W**INSLOW , sa dispute sur les monstres , V , 318
- W**OLFF , sa force essentielle , IV , 121 : on lui a contesté ses expériences , *ib.* Jugement sur ce Philosophe , 122

X

XANTHE, ville de Lycie, célèbre pour n'avoir jamais dégénéré de ses principes hardis sur le suicide, VI, 289

Y

YACK, multiplication de ce poisson, IV, 11

Z

ZACUTUS LUSITANUS, parle de l'éruption menstruelle d'un homme, V, 72, cité, *ib.* 96 (note)

ZÉNON, son monde animal justifié par Maupertuis, IV, 127; son apologie du suicide & sa mort volontaire, VI, 324; des Stoïciens qui justifient son paradoxe, *ib.* 325

ZIMA, fille d'Orondal, IV, 183; son portrait, 184; son ingénuité, *ibid.* Unique jouissance qui lui manque, 185; comme son

- sein & ses desirs se développent , 191 ; confiance qu'elle fait à son pere , 191 ; elle découvre qu'elle a une mere , 198 ; elle apprend son histoire , 204 ; elle devine qu'elle pourra devenir mere , 226 ; elle paroît endormie aux yeux de Zoroastre , 210 ; la Nature l'agite , elle s'inquiète & a du plaisir , 253 ; Orondal l'unit à Zoroastre , 281
- ZIRPHÉ** , souhaits. qu'elle doit former , IV , 188 , sa sensibilité , 214 : seule écoute la lecture d'un Livre Philosophique , 252 ; épouse un successeur de Zoroastre , 282
- ZOOPHYTES** de Nédham , IV , 116
- ZOROASTRE** , Histoire Philosophique écrite sur ses Mémoires , IV , 169 ; éclaircissement sur ce sujet , 171 ; ses oracles , cités , *ibid.* (note) ; comment son ouvrage a été rédigé , 172 ; travail de l'Editeur , 173. Hymne antérieure à ce Législateur de l'Asie , 174 ; enfance de ce grand homme , 210 ; il

DES MATIERES. 475

échappe au naufrage , 216 ; son
entretien avec Orondal , 219 ;
sympathie qui l'amène aux pieds
de Zima , 130 ; il lit les conjectures
d'Orondal sur la Nature , 236 ; il
se rencontre avec Needham , 241
(note). Effets de l'électricité sur
lui , 277 ; ses transports brûlants ,
279 ; il est reconnu , 280 ; Oron-
dal l'unit à Zima , 281

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

TOME IV.

Disc. Prélim. pag. xliij , ligne première ,
effacez le mot *mais*.

Ib. pag. xliv , not. lig. 8 . au lieu de *Phi-
losophe* , mettez *Ecrivain*.

Ib. pag. cxxxj , lig. 2 , *s'en* , lisez *se*.

Pag. 70 , lig. 8 de la note , au lieu de
veines , lisez *vaisseaux sanguins*.

Pag. 272 , lig. 9 , *les déserts* , lisez les
serails.

TOME V.

Pag. 47 , lig. 17 , *ses nerfs* , lisez *ses ten-
dons*.

Pag. 100 , lig. 8 , *alors Aide-Major* , lisez
jeune Chirurgien.

TOME VI.

Pag. 69 & 70 , les notes *b* de la première
page & *a* de la seconde ont été inter-
verties.

